

MÖBIUS 137

Möbius 137

Mai 2013

Numéro piloté par Jean-Paul Daoust

Directeur : Robert Giroux

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin
et Raymond Martin

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger,
Isabelle Gaudet-Labine, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc,
Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin

Illustration de la couverture : Louise Viger, *La mariée de cèdre et de naphthaline*

Maquette de la couverture : Raymond Martin

Illustrations à l'intérieur : Louise Viger (photos de Richard-Max Tremblay)
et Claire Dé (*Au bord de l'évanouissement*)

Mise en page : Julia Marinescu

Dépôt légal, BAnQ et Bibliothèque et archives Canada, 2^e trimestre 2013

ISSN 0225-1582

ISBN : 978-2-89031-820-5

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.

Möbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Möbius est membre de la SODEP.

Möbius est distribuée au Canada par Dimedia, en Europe par D.N.M.
(Distribution du Nouveau Monde) et ailleurs dans le monde par Exportlivre.

Möbius est diffusée en version électronique sur Érudit (www.erudit.org).

Möbius paraît quatre fois l'an.

Möbius

2200, rue Marie-Anne Est,

Montréal (Québec),

H2H 1N1, Canada

Tél. : 514.597.1666

Courriel : triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES **ARTS**
DE **MONTRÉAL**



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Canada

Québec

SOMMAIRE *Mœbius* 137

PRÉSENTATION.....	5
MONIQUE LA RUE	
<i>Parfum philosophique de l'hiver en noir</i>	9
CLAIRE DÉ	
<i>Remugles et ravissement</i>	15
LOUISE DUPRÉ	
<i>Un parfum de chrysanthèmes</i>	19
OLIVIER BOURQUE	
<i>Swollen</i>	23
JACQUES GAUTHIER	
<i>Ce ciel enfermé dans l'âme</i>	27
FRANÇOIS GODIN	
<i>L'encens qui berce</i>	31
JEAN-CLAUDE BROCHU	
<i>Sur les ailes du parfum</i>	35
HERMÉNÉGILDE CHIASSON	
<i>Le foin coupé suivi de L'odeur de l'essence</i>	39
PÉNÉLOPE BOURQUE	
<i>L'odeur du mardi</i>	43
ANDRÉ HAMEL	
<i>La « Danse macabre » d'Avid Ojan</i>	46
DENISE DESAUTELS	
<i>Inventaires</i>	51
MADELEINE MONETTE	
<i>La mer, au feu</i>	57
SIMONE SUCHET	
<i>Le parfum du scandale</i>	63
BENOIT GAUTIER	
<i>Nez</i>	67
MARCEL POMERLO	
<i>La mort de Sophia Loren</i>	73
ÉRIC BROGNIET	
<i>Hommage à Marilyn</i>	79
NICHOLAS DAWSON	
<i>Garage</i>	82

JEAN-MARC DESGENT	
<i>Une certaine odeur des rats</i>	87
MONA LATIF-GHATTAS	
<i>L'odeur de l'amour</i>	91
LAURE CAMBAU	
<i>Odoration</i>	94
SANDA VOÏCA	
<i>Sanda Voïca en parfums ou...</i>	97
ANDRÉ CARRIER	
<i>Parfum parricide</i>	105
MARIE-ÈVE FORTIN	
<i>Estocade Cacharel</i>	109
DANIEL BIRNBAUM	
<i>Dans le port d'Amsterdam</i>	117
MARC-ANDRÉ DUROCHER	
<i>Généalogie du manque d'air</i>	119
PATRICK LE DIVENAH	
<i>Poèmes</i>	125
HÉLÈNE LESAGE	
<i>Le massif de roses de Mathilde Duranson</i>	129
MARISE BELLETÈTE	
<i>Ma bulle</i>	134
JULIA PAWLOWICZ	
<i>Autoportrait au frimas de l'aube</i>	139
FRANCE BOUCHER	
<i>Parfum de tous les vents</i>	147
JOANIE LEMIEUX	
<i>Sugar Wind</i>	151
OLIVIER GAMELIN	
<i>Le mégot</i>	157
MIRELLA FAUBERT	
<i>Carnaval</i>	165
MAMADOU ABDOULAYE LY	
<i>De la poésie parfumée</i>	167
LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT	
François Leblanc à Richard Russo.....	173
NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES.....	181
LES YEUX FERTILES.....	187

PRÉSENTATION

PRÉSENTATION

Le voyage olfactif

Certes, si le mot «parfum» évoque pour plusieurs le célèbre roman de Patrick Süskind, il peut certainement rappeler tant d'autres souvenirs plus personnels. Par exemple, un parfum d'essence peut faire surgir certains garages, comme celui des lilas le parfum âcre du cadavre... Tant d'odeurs nous habitent, colonisant notre mémoire.

J'ai invité à participer à ce numéro de la revue *Mæbius* consacré au parfum plusieurs écrivain(e)s ami(e)s, et ai eu le bonheur de recevoir plein de textes de gens que je ne connaissais pas, ayant succombé à cette thématique intrigante, laquelle a pris son envol de plusieurs manières, car, s'il y a des parfums qui nous hantent, nous charment, il y en a d'autres qui nous indisposent ou nous agressent, ou encore nous remémorent des événements douloureux. Les odeurs des charognes, des rats morts vous répugnent-elles? Le monde des arômes est riche en contrastes, et c'est ce qu'explorent avec brio les textes que vous allez lire, soit sous forme poétique, prosaïque, voire didactique.

Un autre questionnement peut aussi s'imposer ici : vivons-nous actuellement dans une société qui se veut aseptisée, refusant toute odeur en public (transport en commun, bureau, etc.), bannissant ces effluves corporels que plusieurs trouvent trop dérangeants? Pourquoi? Même les roses chez les fleuristes semblent avoir perdu leur sortilège si capiteux... L'odorat serait-il le dernier tabou? Sommes-nous en train de censurer ce sens-là? Sommes-nous devenus un triste peuple allergique?

À votre tour, cher lecteur et chère lectrice, d'embarquer dans cette aventure littéraire où le parfum sert de fil d'Ariane.

En toute complicité,
Jean-Paul Daoust

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

- n° 138 *Voix yiddish de Montréal*. Anthologie pilotée par Chantal Ringuet (complet)
- n° 139 *Québec (ville) insolite* piloté par Marie-Ève Sévigny (complet)
- n° 140 *Phobies* piloté par Jean Lejeune (date de tombée : 30 juin 2013)

MONIQUE LA RUE

Parfum philosophique de l'hiver en noir

À É. R.

1

Non... je n'ai pas de souvenirs de parfums, j'ai des souvenirs de voix, de mots – intonations, injonctions, apostrophes, des images, scènes, photos, comme tout le monde, des souvenirs de pieds gelés, de langue arrachée au fer des clôtures, des souvenirs gourmands, oui... fumets, poulet rôti, sucre à la crème, cela s'approche mais ce n'est certainement pas le *Parfum*.

Peut-être la poudre de talc que ma grand-mère paternelle utilisait quand elle venait de Québec en visite et prenait son bain, le savon que mes tantes rangeaient dans l'armoire à linge de la salle de bain rose et noir chez ma grand-mère maternelle, des parfums de salles de bains? Tout de même. Non...

Pas de souvenirs de parfums.

Le parfum n'est pas en soi odeur agréable mais luxe, parfum implique luxe, calme et volupté, tendresse, mon enfant ma sœur, tendresse. Le parfum, comme la musique, est mémoire. Quelques molécules, un nez, une sensation, le plaisir qui s'étire et persiste et s'impose. Sans mémoire pas de parfum, sans parfum pas de mémoire. Et la mémoire présuppose le désir de garder, le souci de conserver. Vouloir sauver le temps qui fuit n'est pas du tout universel chez l'humain, l'humain est une machine à oublier. L'art exquis, délicat et tendre de l'éphémère suppose qu'il y a quelque chose à regretter et voilà, c'est ça le parfum. La jouissance de l'instant qui passe sous notre

nez et mérite d'être retenu plutôt qu'oublié. Que serait un parfum du malheur ? Parfum, mémoire des sens, petite madeleine, aubépines, art de vivre, tout ça présuppose une vie de paix et de jouissance. Le culte de l'instant est un luxe d'enfant heureux comme l'art de vivre est un luxe de temps de paix et le parfum appartient aux aristocrates des verts paradis. Le malheur comme la puanteur est rarement qualifié d'éphémère. On ne désire pas l'étirer, on désire qu'il passe. C'est pourquoi les enfants malheureux ont beaucoup moins de souvenirs que les autres et n'ont guère développé leur odorat. Je le pense. On n'a aucun intérêt à cultiver l'angoisse, on cultive la fuite, le parfum est capture de la fuite.

2

En 2008 une petite fille naît à Hongkong, le « port parfumé ». Le caractère qui donne son nom à l'île de Hongkong signifie « parfum ». Encens, plus précisément. Sur l'île de Hongkong existe un arbre à encens au parfum unique dont on faisait le commerce et de là est venu ce nom de port parfumé.

Née dans l'étuve, dans l'encens fumant aux portes des temples, citoyenne de Hongkong. Entièrement nue sauf sa couche jetable, Princesse de Hongkong est portée sous un dais quand elle n'a encore que quelques jours dans les pentes raides qui descendent vers la rue Des Vœux, anciennement le bord de mer. Le monde pénètre Miss Princesse par les narines.

Poissons séchés, jus de poisson
 Canards laqués, embrochés
 Jasmin, jasmin partout
 Parfum des riz
 Humidité, évaporation
 Vapeurs des *hot pots*
 Brochettes, satays
 Amidons sucrés
 Vanilles des pâtisseries portugaises
 Feuilles, fleurs, racines médicinales séchant sur les
 trottoirs
 Anguilles fumées

Décoctions et thés
Citronnelle coriandre girofle
Crevettes, poulets en cage
Gingembre, soya, woks huileux
Bouillons
Buns fades
Dumplings
Porc laqué, porc rôti, sauce chili
Ketchup et chutney
Vapeurs végétales des cuissons au bambou
Boulettes de poisson caris tofus fermentés
Fumées du charbon de bois

Une amie née à Hanoï n'y reconnaît plus rien sauf le parfum. Parfum de la dame en noir d'Indochine, parfum d'une ville.

3

Prenons une aquarelle de Marc-Aurèle Fortin représentant la rive sud du Saint-Laurent en face de Montréal à Longueuil où je suis née: c'est l'automne, les arbres sont noir brun gris, le ciel blanc, les pelouses pâlichonnes, on voit à l'arrière-plan la silhouette fort grossièrement exécutée et hors perspective de l'édifice Sun Life, la moitié du pont Jacques-Cartier suspendue à l'extrémité du tableau comme dans un dessin d'enfant.

Je ne peux tirer aucun parfum de ce que je vois.

Le monde du parfum est urbain, raffiné, complexe, intime, sensuel, pastel, doux, enveloppant. Mes ancêtres ont vécu dans un monde sans parfum, c'est ce que je crois. Le parfum est ce qu'ils ont perdu en venant ici. L'épinette, le poêle à bois, l'encens des églises sont des non-parfums. Le mot «parfum» désignerait assez exactement ce qui est étranger à ma mémoire. Si la mémoire est ce qui nous constitue, ce que nous appelons Moi, l'étranger ne peut qu'être ce qui est étranger à la mémoire et le parfum, c'est cela.

Fin des années 1920 début des années 1930 au moment où Marc-Aurèle Fortin né en 1888 peint cette scène blafarde au bord de l'eau à Longueuil et la silhouette

infantile hors perspective de Montréal, la mémoire parfumée des citoyens de Hongkong et de Canton débarque dans cette île où ne pousse aucun arbre à encens et dépose au lieu-dit « quartier chinois » jasmin, thés, vapeurs de riz et d'amidon.

4

Qu'était-ce donc, tout de même, mais qu'était-ce que le parfum quand j'étais enfant ? Si je reconstitue ces parfums cela me redonnera le monde dont je viens, le monde dans lequel le premier Chinois venu de Hongkong ou de Canton ouvre le premier restaurant chinois de la ville de Longueuil fondée par Charles LeMoynes où vit quelque temps frère Marie-Victorin né Conrad Kirouac, grand explorateur de parfums.

Un parfum de neige fondue en avril, mai. La réapparition timide des effluves, thé des bois dans les terrains vagues, bourgeons qui éclatent, une odeur de vert, les clochettes du muguet, puissantes, très puissantes, le concert majeur des lilas, des plates-bandes entières de pivoines dont le parfum nous marque, nous, les enfants, fort, intense, étourdissant, oui, cela commence à ressembler à l'expérience du parfum, les pivoines, le seringa, la fleur de trèfle, le gazon frais coupé, les orages soufrés, les roses sauvages, les fraises au soleil dans les potagers, le parfum court et sec de l'eau de pluie qui s'évapore des trottoirs, draps séchés au vent, parfums du repassage, fourrures mouillées, mitaines mouillées, nos narines apprennent à séparer parfums et odeurs.

Un parfum minéral et simple de neige. Un parfum de froid qu'on voudrait mettre en bouteille quand on est le premier à sortir de la maison le matin, oui, cela existe.

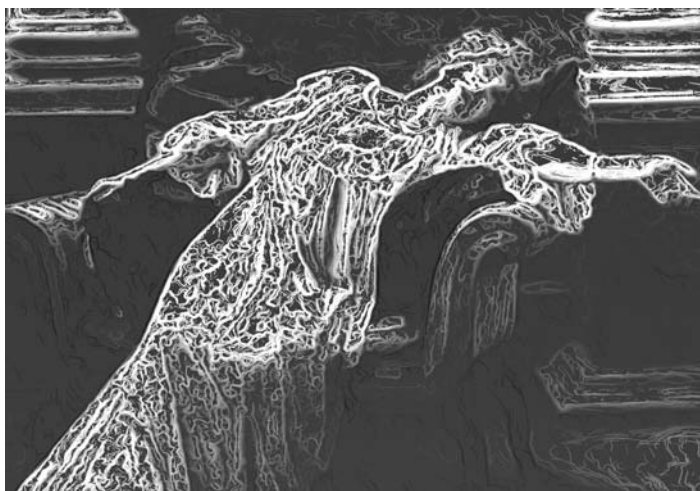
Et les parfums enfermés dans les chambres de bois des chalets comme dans une boîte à cigarettes, miel, poussière, essence de bouleau, érable.

Les soirs d'Halloween, parfum de noisette des feuilles rouillées.

Puis est venu le parfum des parfumeries
Au rez-de-chaussée des grands magasins de Montréal
Le synthétique
Fleecy, Coconut, Brylcreem, Spray Net

5

Le parfum est ce qui s'impose par ses propres forces, survit, respire, triomphe, tapis magique, élargissement des villes, secret à découvrir, un don, comme la vanille cachée au cœur de l'île Maurice où Baudelaire trouve, en faisant la paresse chez une dame en noir, ce qu'est le parfum, la vie comme parfum, puis fait demi-tour, revient sans crainte sur ses pas. Il a trouvé. Le parfum serait ce présent qui s'étire parfois, s'accroche à nos narines et nous emporte pour nous sauver.



Au bord de l'évanouissement, Claire Dé

CLAIRE DÉ

Remugles et ravissement

Sur le point de sortir, elle applique une touche de son parfum, une sur chaque poignet, du *Chloé*, une fragrance phare des années 1980, tant et si bien que l'on dota de nombreuses fillettes de ce prénom, qui signifie en grec «tendre verdure», *Chloé* qui chante les fleurs, freesia, muguet et rose, notes légères ressortant sur un fond d'ambre, on dit que *Chloé* «sent le propre», la femme songe qu'en fin de compte, cela ne lui correspond pas du tout, qu'elle devrait opter plutôt pour *Poison* de Dior, dans son flacon améthyste foncé, en verre opaque pour cacher le liquide d'un grisâtre violacé, *Poison* chargé d'opoponax africain, chaud, miellé, une odeur de fumée que beaucoup trouvent désormais insoutenable, depuis que les États-Uniens, en bons puritains, ont imposé à tout l'Occident l'excommunication de la cigarette, devenue vade retro satana, il paraît que *Poison* tache, tant mieux pense-t-elle, en plus, en cas d'urgence je pourrai toujours en boire. Elle dépose une goutte de *Chloé* à ses poignets, mais auparavant aussi à la nuque, à la naissance des seins, sur sa brosse pour démêler sa crinière, avant d'enfiler ses vêtements, aujourd'hui pull rouge à col en V garni de marabout, les plumes contre sa peau la consolent un peu, jupe étroite et collants noirs, puis elle a peint son visage avec soin, sourcils redéfinis, paupières charbonnées, lèvres sanglantes, enfin elle a peigné ses cheveux en chignon strict, enfilé ses colliers, rang de fausses perles et ras-de-cou en brillants pourpres, la voici parée, blindée, elle endosse son imperméable doublé de murmel – marmotte teinte vison –, la voilà d'attaque pour son rendez-vous important, déjà Courval, son caniche qui, comme tous

les chiens, devine l'avenir immédiat, l'attend à la porte d'entrée, elle lui attache sa laisse, elle et lui franchissent le seuil, il est trois heures du matin.

Elle marche, marche, marche au plus creux de la nuit, pour échapper à ses cauchemars, elle marche dans les rues les plus étroites, les moins éclairées, Courval la suit ou la précède, elle marche pour ne pas pleurer, elle marche en sanglotant, elle marche sans but, à la dérive, elle erre ainsi au bras de Gérard de Nerval dans leur premier arrondissement commun, elle divague tel Gérard de Nerval décrit par Charles Baudelaire, pour *délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver*, et celle qu'il a élue pour y mourir, la rue de la Vieille-Lanterne, n'existe plus, elle mesurait trois mètres de large et s'interrompait au portillon des égouts, au flanc d'un muret flanqué d'une volée de marches de pierre menant à un parapet muni d'un garde-corps en fer, et ce fut à cette grille que Gérard de Nerval a noué sa corde, enveloppé des ignobles miasmes d'immondices et de carcasses crevées. Le lendemain, le 26 février 1855, il a neigé, et dans Paris toute blanche, assourdie, lorsqu'on retrouva Gérard de Nerval au bout de son nœud coulant et néanmoins toujours coiffé de son élégant D'Orsay, un haut-de-forme bas, aux côtés relevés, d'aucuns crurent qu'il avait été assassiné, car impossible n'est-ce pas de se pendre sans perdre son distingué couvre-chef. C'est mal comprendre les suicidés, puisque, même si l'on désire au plus haut point et de toutes ses forces en finir parce que la vie est trop atroce, trop cruelle, trop injuste, trop ceci et pas assez cela, je suis tellement, tellement tannée de moi, tannée de vivre, même si l'on n'aspire plus qu'à se transformer en cravate pour lampadaire, qu'à se coucher dans le lit du fleuve comme elle en la circonstance, l'on peut souhaiter également entretenir un restant de vanité, voire un brin de dandysme pour Gérard de Nerval, de coquetterie pour elle. De cette façon, si elle retire ses chaussures, celles-ci serviront bien à une autre ; avant de se glisser dans l'eau, elle conservera ses colliers.

Gérard de Nerval, elle le voit suspendu, effroyable marionnette d'ombre tirée à quatre épingle, dont les pieds flottent à une trentaine de centimètres au-dessus des marches de pierre, atroce contraste de la silhouette

chapeautée et enténébrée tranchant sur Paris enneigée, Gérard de Nerval, avec la prescience des poètes, avait écrit, dans une ultime missive, *Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche*. La femme avance vers la rive, ses pas l'y mènent, quant à son caniche Courval, elle l'amarrera à quelque réverbère de manière à ce qu'elle soit hors de sa vue au moment où... Avec son nœud papillon, et toiletté de frais, Courval ne manquera pas d'être promptement adopté. La lassitude s'abat sur elle, la pesanteur de ses désirs inaccomplis, de ses déceptions, abandons, ruptures, pertes, désamours, lâchetés, hontes, remords, alors elle cherche du regard un banc public, le plus proche possible, hélas il est déjà occupé, par quelqu'un qui s'accoude sur ses genoux, la tête dans les mains, tant pis, la femme se sent si fatiguée qu'au bord de l'évanouissement, l'impression de s'enliser dans une rivière de mélasse, elle parvient enfin au banc et s'y laisse choir. L'autre ne bronche pas.

Soudain, la femme est assaillie, engloutie dans un brouillard invisible d'odeurs méphitiques, mélange d'ammoniac âcre et de vinaigre sulfureux qui lui enfonce des aiguilles dans les yeux, dans la gorge, coup de fouet olfactif qui l'arrache de sa torpeur, tandis que l'ectoplasme se maintient dans une implacable immobilité, la femme se demande s'il s'agit d'une sculpture postmoderne ou de la performance d'un artiste de rue comme on en aperçoit parfois, capable de dominer même ses battements de cils, mais ici point de sébile ni de public. Voilà que l'entité se déplie, se redresse, se retourne vers la femme, une pauvre si décrépète que sans âge, les cheveux, la peau, les vêtements si crasseux qu'indistincts, comme si elle s'était roulée dans toutes les salissures du monde, puis la créature ouvre la bouche et parle, sa voix d'une douceur capiteuse, un violoncelle de velours, la femme n'y comprend rien, elle est paralysée, tétanisée, électrocutée par la peur et la fascination. Puis la vieille se tait, se lève, s'éloigne. Un long moment, la femme demeure assise sur le banc public, interdite, son chien Courval dormant à ses pieds. Le ciel pâlit. D'avoir humé, peut-être, la mort, elle ressent la vie qui afflue dans ses veines, impétueuse. Décidément, il lui faut un nouveau parfum.

LOUISE DUPRÉ

Un parfum de chrysanthèmes

L'air charrie une odeur de feuilles moisies, défaites, trop lourdes pour se soulever et tourbillonner dans le vent glacial. Bientôt la neige. Tu grelottes en tenant des chrysanthèmes que tu viens déposer contre la pierre tombale, devant le nom de Cécile Paré, gravé sous celui de ton père. Tu te tiens debout au-dessus du corps de ta mère. Elle est sans doute maintenant un amas de chairs putrides, ou pire, dans quel état est un cadavre après dix mois ? Tu essaies de t'en faire une image concrète. Peine perdue.

Pourquoi es-tu incapable de l'imaginer en décomposition ? Cette question, elle ne t'est jamais venue au sujet de ton père. Quand il a été déposé ici, tu étais une jeune femme avec des projets, des problèmes, des rêves de jeune femme, la mort ne faisait que te taquiner distraitement, elle irait faire son nid dans un corps déjà fatigué, celui d'un oncle ou d'une tante. Maintenant, c'est dans ta chair qu'elle pourrait bien s'installer. À quel âge arrête-t-on de se sentir immortel ?

Tu avais appris à voir ta mère comme une femme seule. La voilà de nouveau unie à ton père, comme sur les photos jaunies de ton album, où elle livre son plus beau sourire à l'appareil, heureuse de se tenir à côté de son homme, de ses trois enfants. Elle a mis sa robe du dimanche, un peu décolletée, sans manches, elle montre sa peau fine, ses bras fermes, elle porte son collier de perles, elle doit avoir un peu plus de quarante ans. C'est l'été, le jardin, la haie de roses trémières, ces effluves que tu reconnaîtrais encore les yeux fermés, comme le parfum de ta mère. Un parfum de bonne qualité qu'elle garde pour les grandes occasions.

Mais il n'y a jamais de grandes occasions dans la famille, et il reste dans son flacon. Parfois, le dimanche, ta mère sort sa parfumeuse et te lance deux ou trois gouttes sur le bras. Ces soirs-là, tu ne te laves pas, tu es sûre d'être la fille de ta mère, tu es bien comme elle.

Elle déteste les parfums bon marché dont s'aspergent les voisines, souvent mêlés à la senteur du fixatif dans les cheveux. Ça lui soulève le cœur à la messe du dimanche, elle se demande si elle pourra communier. Tu es d'accord avec elle, même si tu triches un peu. Tu t'arrêtes un moment pour regarder les bouteilles sur les étagères du cinq-dix-quinze. Il y en a de jolies dans des écrins de velours. Mais tu n'en achètes pas, tu n'en offres pas à ta mère, tu ne portes pas de parfum.

Aujourd'hui encore, tu n'en portes aucun. Tu as pourtant fait les grands magasins, les boutiques d'aéroport, les parfumeries de Paris, le rayon des cosmétiques dans les pharmacies. Tu t'es fait asperger, conseiller, inciter à acheter une marque ou une autre, jamais tu ne t'y es résolue. L'impression qu'il restera toujours, au fond du flacon, une odeur de salon funéraire. Cette odeur, tu préfères la laisser sommeiller au fond des bouteilles, comme ces génies malveillants qu'il ne faut surtout pas réveiller.

Sans doute est-ce le parfum des chrysanthèmes dans tes mains, il suffit de si peu pour ranimer l'enfance. Ce que tu ressens n'est pas de la douleur. Une tristesse de novembre, une mélancolie paisible, le regret que cette époque soit terminée, réduite pour toujours en une fine poussière. Déjà, tu mélanges les époques, les paroles, les circonstances, les lieux. Cette photo a-t-elle été prise dans le logement de la 9^e avenue ou dans celui de la 1^{re}? Et qui est cette femme que tu as vue à quelques reprises? Il te semble qu'elle venait à la maison.

Depuis la mort de ta mère, personne ne peut plus te répondre, tu resteras éternellement avec tes doutes. Tu t'étonnes de n'avoir pas su lui demander ces choses-là. Mais ces choses-là ne t'intéressaient pas, avoue-le, tu courais dans ta vie comme dans une cage sans penser qu'un jour la roue s'arrêterait brusquement. La voici immobile, la roue. Tu as tout ton temps pour interroger le passé qui se décompose sous tes pieds.

Tu n'as jamais parlé à ta mère du cimetière des capucins à Palerme. Des catacombes datant du XVI^e siècle, où les corps, momifiés, sont accrochés aux murs. Fascinée, tu en avais visité en silence toutes les sections. Tu étais restée interdite devant la petite Rosalia Lombardo, deux ans, morte d'une pneumonie au début des années 1920, mais encore parfaitement conservée. Elle semblait dormir dans son cercueil de verre, aussi sereine que ta mère au salon funéraire, il n'y a pas si longtemps.

Cette coutume païenne a été abolie. Pourtant, il devait y avoir quelque chose d'apaisant, de réconfortant à visiter ses morts, à s'en occuper, à leur confectionner de nouveaux vêtements quand les anciens devenaient trop poussiéreux. Les vivants et les morts continuaient à se côtoyer, à cohabiter. Si tu étais croyante, tu te dirais *Le ciel est un endroit où l'on peut aller passer le dimanche après-midi avec ses disparus*. Toi-même, tu aurais moins peur de mourir si tu savais que ta famille pourrait venir te visiter. Pas d'arrachement brutal à la vie, un passage plutôt, tout en douceur.

Curieusement, ça ne sentait pas la mort dans les catacombes. Ça ne sentait pas la vie non plus, sa sueur, ses haleines fraîches ou fortes, son urine. Comme si on se promenait dans un autre monde, accueillant, attentif au deuil. Rien de morbide, non. On était bien, tellement bien que, le lendemain, tu avais voulu y revenir. Et puis il a bien fallu quitter le silence pour retrouver le vacarme de Palerme, un enfer de motos, de klaxons et de cris projetés contre la pierre noircie. Comme si tous ces gens s'acharnaient à ignorer que leurs ancêtres dormaient tout près.

Il te faudra bien finir par quitter le cimetière. Tu n'auras pas vu ta mère, tu ne lui auras pas apporté de nouvelle robe, tu partiras sans consolation après lui avoir laissé ces fleurs qui, demain, seront déjà fanées. À moins qu'elles ne gèlent. La fleuriste leur a installé de petits tubes avec de l'eau pour les conserver, mais à quoi bon ? Tu n'as pas meilleure conscience pour autant. Tu n'aurais pas dû permettre que ta mère soit enterrée ici, dans ce vent polaire, même si elle le désirait. Mais tu ne tenais pas à ce qu'on te prenne pour une folle. Tu vis dans un monde

où l'on règle les choses de la mort comme les transactions courantes, cercueil ou urne, service religieux ou cérémonie civile, bouquets de roses ou d'œillets? À vous de choisir l'odeur que vous désirez pour votre deuil. Magasinez, marchandez, calculez, vous n'aurez pas le temps de penser, vous n'aurez pas le temps de vous laisser aller.

Il ne faut pas se laisser aller. Combien de fois as-tu entendu cette phrase dans la bouche de ta mère? Elle pleurait durant le service funèbre de ton grand-père. Pour ton père, tu ne te rappelles plus, trop préoccupée par ta propre peine. Tu as appris à te contrôler dès ta tendre enfance, tu es une femme sensée, pondérée, réservée, raisonnable, responsable, agréable, sociable, tu peux être tranquille, le couvercle de la marmite ne sautera pas. Aucun danger de ressembler à cette femme qui s'accrochait au cercueil de son père en criant alors qu'on voulait le refermer. On avait dû l'arracher de force, des funérailles pénibles, vraiment! Mais elle, au moins, elle avait eu le courage de hurler.

Le vent est de plus en plus froid, ta mère de plus en plus morte, son nom de plus en plus abstrait, les feuilles ne sentent plus rien, ni les chrysanthèmes dans tes bras. Tu les déposes en vitesse sur le sol et tu t'enfuis, tu cours jusqu'à ta vie de maintenant. L'automobile démarre du premier coup, comme d'habitude, tu remets la musique que tu as écoutée en venant, tu te prépares à revoir encore une fois tes paysages familiers, la vieille église où tu allais au mois de Marie, le collège où tu as appris le latin, le parc où tu as marché si souvent avec ta mère, le parc où tu ne marcheras plus jamais avec ta mère, le parc où tu ne marcheras plus jamais.

Tu vois surgir le mot «fin» devant tes yeux et tu as soudain l'impression d'être une actrice en noir et blanc qui s'apprête à abandonner pour toujours la terre où elle est née.

OLIVIER BOURQUE

*Swollen*¹

La disparition vient de s'éteindre. Le corps refermé, un cœur s'apprête à mourir dans la lumière automnale. Fossile avant les odeurs du dégel, et la chaleur qui reviendra dans les mains humides... Cette présence est étrange. Sur ma peau délicate bat de moins en moins la sensation de l'organe. Le silence, son charme en suspens, quelque chose de la pureté qui m'échappe...

À la fenêtre du salon, concentrée dans un coin, une frange lumineuse qui a su contourner tous les obstacles. Contre le mur, elle n'en finit plus de mêler ses multiples cordages ; poussières et particules, ce n'est ni malheureux, ni des séquences d'avant la mort, mais elles flottent contre l'indifférence, pour un rappel à l'ivresse qui est chaude, prompte à la beauté... Puis le tumulte du temps, précieux comme une source animant les moindres vibrations où s'inscrivent les départs. Ton corps libère la fraîcheur du deuil, l'émanation de choses vives, l'émail frêle et fragile que tu as reçu pour premier sujet de couleurs, naissances rondes du premier langage.

Dans mes yeux, ton bras, cette lueur de vitrail, enroulée dans la concentration qui s'égrène. Forces nouvelles et morts, j'ai aimé le dos de tes phalanges, la chaleur creuse que tu savais fermée dans ton poing, les fragments verts autour de tes pupilles, sereins, où ta lumière n'en finissait plus de retenir mes rondeurs vivantes. Maintenant, la vitre sur l'extérieur, là, le temps qui n'a plus de débordements à donner, où des papillons sont allés au Sud pour attacher d'autres fleurs, et dormir enveloppés comme les chenilles qui s'enroulent dans les marguerites, folles comme nos regards entre les m'aimes-tu, ne m'aimes-tu pas, fiévreuses métamorphoses pour faire vibrer la joie.

Dehors l'été. Je me souviens de l'herbe, du Sud qui flotte. La campagne revient sur les murs et si le papillon vole, il s'arrête aussi ; un peu de temps pour ses ailes, délicate magie, poudre d'échos, ses couleurs frottées ensemble fabriquent un sourire, et c'est violet, poussières et particules qui forcent la sécheresse pour animer la foi... Au sol, ton corps devient mon mirage, l'expérience qu'on ne sait plus partager. Un mot ou un cri, il me reste ma pensée, le tracé à refaire d'une autre illusion, le sentier des odeurs qu'on garde dans tes cheveux...

L'été fut un camp de lucioles heureuses, la chaleur dans l'amour suivi par le vent. Nous étions simples comme des amants, deux corps de fleurs bouclés, parfums diffus telle l'abondance venue de si loin. Morts et lumières, insectes translucides, rayons ou cordages, s'éteindre ne reconnaît rien de l'été. C'est la saison oubliée. Moi, diligent silence devant toi, aurais-tu voulu me dire combien je fus dans la poignée de sable qui lentement s'évadait ? Toi, d'accord dans la poussière où la saison perd jusqu'à ses sabliers, tu embrassais l'irisation du vivant, chaudes gorgées et bouches mordantes, le temps d'une louange pour le suc des arbres. Alors que nous n'attendions rien dans le parc, le vent faisait briller les miroirs maintenant tombés.

Ce papillon, calme, délicat, ivre dans l'attente, ivre de résilience, frappe ses ailes ensemble une fois encore, pour célébrer la petite alcôve lumineuse, la poudre fine, tous ces détails au mur, synthèse entre sa présence et la chaleur pauvre de novembre. Il me rappelle la sensation d'avoir été là, dans les séismes de l'air, avant d'apparaître ici, imaginaire diaphane de cette journée vécue ; entre les pétales, sa vie maladroite avait trouvé un fil. Je ne m'attachais pas au parfum de la fleur qui abondait, ni à la douceur de cette plante où il eut le privilège d'explorer l'après-midi, lustre jaune, îlot de blancheur, ce court moment préparait la paix froide du gel, d'anciennes folies revenues à la boue.

Aujourd'hui s'inscrit le signe fort d'une fin, le bâton de métal de notre durée, témoin simple de la solitude, tout ensemble les poteaux, d'autres clôtures, mais l'espace reste intact autour d'elles puisque espérer, c'est le semblable proche de soi, où tu vivras sans les qualités de mon nom,

comme désormais ces passants inconnus qui s'étirent dans la parfaite ignorance de ces teintes violettes sur ce coin de mur.

Je regardais ton bras. Ce papillon pour l'été qui reviendra s'attardait. Je compris qu'à mon esprit, sereine, cette fantaisie venait de succéder à la dernière. Une autre impression maintenant filée au sort de l'expérience s'appelait le souvenir ; nos rêves et nos vies sillonnent des formes brèves, fragiles et renouvelées, où s'unissent les couleurs, les sons, doutes et beautés, où viennent tomber dans nos yeux, entre les parois de nos oreilles, tout le mystère étrange de la créativité, domaine de l'amour, ses effluves où nous achevons jalousement scellés.

Dans les mois à venir, j'avancerai avec l'impression de la saveur de ma mort. Ce sera une autre campagne, quelque chose du trèfle que l'on goûte, le mauve de la fleur, jamais toute la solitude ni l'invention qui s'efface comme un regard se ferme. Je m'attarderai sur cette pensée, la saveur de ma mort, cet instant contre le mur où des oiseaux copient leurs vols nécessaires. La fatigue n'a pas de nom pour leurs corps. Envol des vivants, temps et durée, l'astre de soi n'est que silence dans la chrysalide, notre stupéfaction de rondeur blanche, parfums des ombres dans l'éternité, comme la main potelée de l'enfance *intranquille*. Je te regarde, c'est l'image de moi, mais bien comme s'idéaliser dort avec tout ce qui a brûlé vif.

Au mur, la noirceur revient. Le rayon traversant les branches tranquillement retourne vers elles. Ce papillon (a-t-il des ailes bleues, est-ce un monarque) s'assure du monde de la création et ne laisse que l'heureuse sensation d'une image, de ce jour avec lequel je devrai continuer. Ossature fragile qui referme le coton, je ne devais plus être là. Je devenais l'écart dans la fumée de ton corps, ce moment où la pluie coïncide, lointain brouillard, maison grise du rêve qui doit dormir, l'été mort après la chaleur. La joie respirera dans la terre humide.

Note

1. Bent, « Swollen », *Café Del Mar*, volume 7.



La mariée de cèdre et de naphthaline, Louise Viger

JACQUES GAUTHIER

Ce ciel enfermé dans l'âme

Un matin de brume le jour dessine l'étang. Le soleil entre par la bouche, hésite sur la pente où je cours comme un lièvre vers l'inconnu pour me baigner dans ses eaux sombres. Le sanglier introuvable cache le sentier, masque l'odeur de résine du bois. Je bénis le sol avec mes pieds nus, retrouvailles de la terre et de la pierre. Ce que je vois ne correspond à nulle carte. Il est bon de se perdre dans les sentiers ombreux d'un pays à deviner.

Les narines du chien se dilatent aux abords du marais tourbeux. Une libellule se fige sur ma main. Le soleil habille la vigne de sa clarté. À son ombre, la terre donne son fruit. Qui applaudit à un tel miracle? Les bouleaux fument et propagent dans l'air une cendre fertile. Voici revenus octobre et son encens.

Mes pupilles se dilatent au toucher d'une forme nue, doux baiser sur l'épaule, brise caressante. En arrêt, je me découvre dans le visage impassible. Je le touche en tremblant, coup d'envoi d'une autre épopée, d'une nouvelle fragrance. La barrière de l'horizon est levée sur le récit. Prisonnière du granit, la statue émerge, pèse sur ma nuque. Son nom me frappe en plein front et je deviens gisant endormi au seuil du tombeau lancé vers le ciel.

Les omoplates ont égaré leurs ailes. Nous en gardons mémoire dans l'envol des rêves migrateurs, des évasions nocturnes, des ferveurs amoureuses, du parfum d'humus. Que d'extases fabuleuses pour réapprendre à voler. Les oies blanches prennent le relais la nuit entre la cime et l'onde. Elles embaument le large d'un arôme de rosée. Nul ne peut les emprisonner. Leur vol n'est pas mirage. Elles glissent sans appui sur la mer et se libèrent par la rive.

Il n'y a plus de poussière de comètes dans nos maisons. Tout est aseptisé. Des arômes en bouteille filtrent les pollens dans l'espace clos. Comment s'envoler quand on ne sent plus l'autre côté des choses et que l'on a chassé les anges en calfeutrant les fenêtres ?

À trop fixer la verrière, je titube, comme si j'étais aimé pour la première fois, au temps du patchouli. La beauté se dévoile dans le rouge d'une flèche vibrante. Elle suggère un je ne sais quoi qui ne saurait être révélé. Les jambes prises de vertige cherchent l'archer. Mes yeux sont remplis d'un souvenir d'exil plus loin que la naissance. Ils sont secs de ne pas assez brûler au chant des heures.

Je sors et je suis submergé d'air. Je suffoque à trop respirer. Le silence tombe sur moi. Je suis seul à l'entendre. Les choses ont une telle densité que mon âme peut y faire son royaume. Je m'abandonne à ce jour naissant comme le nageur solitaire frôle l'algue des profondeurs. À la lisière de l'aube, des perles dans l'air. J'en ferai un collier ce soir pour la reine du désert qui a le soleil comme manteau. Elle veille à mon côté depuis des lunes, si près dans la douceur et la douleur.

La sieste: un baume sur le corps bleui de mots illusoires, un parfum après la corvée matinale, une fleur offerte aux sens. Je m'évade quelques minutes par la fenêtre du ciel. Du songe s'égoutte le miel du jour, moi qui sommeille à demi, frais et vainqueur, dans la chambre basse. L'amertume fauche mes jambes sous la cloche de verre, coupole du vague à l'âme.

Assis depuis trop longtemps, j'absorbe la moindre vibration de l'univers. Je deviens la chaise, le paysage, l'air, le ciel. Je reste pétrifié sous un chêne démesuré, attentif à la moindre chose qui me polit le cœur : la feuille qui tombe, l'oiseau qui vole, le grain de sable qui roule, la fleur qui frissonne. L'œuvre émerge du bloc. Qui se lèvera de ce gouffre béant, large espace nourricier ? L'écart rétrécit l'accueil, je succombe à l'espérance du muguet.

Le silence règne dans le vestibule en marbre blanc. Il ruisselle sur mon corps devenu réponse à la parole. Il rentre chez moi pour dire à voix basse ce qui laisse sans voix. Comment traduire son toucher intérieur, sa senteur sonore ? Il revêt le mystère d'un manteau de lumière qui comble le vide entre les mots. Je prends sa piste dans la descente qui me creuse, la septième demeure de mon château intérieur.

FRANÇOIS GODIN

L'encens qui berce

C'est avec nervosité que j'arrive sur le parvis de l'église en ce dimanche matin. J'ai emprunté des rues que je foule tous les jours pour me rendre à l'école, bien solidaire, à côté de l'église. C'est le printemps dans mes yeux. Et dans la rue. Ça sent le printemps. Pas la boue. Pas la neige qui fond. C'est un énigmatique parfum de trottoir dégelé et lavé du froid des jours blancs. Ça se glisse dans mes narines pour emballer mes espoirs d'été à venir.

Bon. Pas directement. Je ne me suis pas rendu directement. Je me suis un peu attardé dans le parc en face de l'église. Le bord de mes pantalons noirs est un peu trempé. Je me demandais si je pouvais encore marcher sur le banc de neige. Pas bien longtemps. Finalement. J'ai rôdé aussi autour du presbytère. La maison divine aux briques brunes. C'est là qu'il habite, le prêtre. Qui s'habille comme tout le monde et qui se fait servir par des femmes de Dieu. Je les ai vues lui faire la cuisine et le lavage. Du cabanon où je m'assois souvent pour les épier. J'en apprends beaucoup sur ses amis. De grands messieurs.

Ça m'impressionne. Sur le parvis de l'église. Ça pétille dans ma voix quand je m'adresse à sœur Colombe. Elle me prend sous son aile depuis ma première communion. C'est du dévouement qu'elle voit en moi. Et elle le nourrit. Nous faisons la même taille. J'ai dix ans. Et elle, une vieillese éternelle. Elle sent l'embaumement. Je m'en suis aperçu la semaine passée lorsque je suis allé voir mon grand-oncle au salon funéraire. Avec tous les pleurs qui le lavaient de sa vie. Et sa peau blanche qui sentait ça.

J'ai cru voir une ombre qui s'échappait du clocher. Avec ses cris de métal. Une ombre lourde de porter l'insistance des appels au ciel.

Je le dis à sœur Colombe. Elle sourit. D'un geste à peine apparent, d'une simplicité déconcertante, elle m'invite à la suivre dans le vestibule réservé à la préparation de la messe. C'est le passage secret du prêtre. Au bout, une porte immense en bois scelle les avenues de la vocation. Des statues en bois brut montent la garde. De vieux cierges cassés traînent dans un seau à leur pied. Quand j'entre ici, c'est dans un capharnaüm que j'arrive. Avec ses secrets. Ils ne sont pas divins ceux-là. Sont peut-être trop humains pour être révélés.

J'ai une parole trop primaire pour étendre mes découvertes sur des pages divines.

J'ai longtemps pensé qu'on allait finir par m'affubler de la jaquette que portaient les servants de messe dans les films. Ce n'est pas pour aujourd'hui. Faut croire. Ma chemise blanche, au col un peu jauni, me drapera d'un dévouement modeste. Mon sourire aux accents des peintures de Michel-Ange éclipse les obscures teintes d'imperfection qui éclaboussent ma jeunesse. D'une patience élastique, sœur Colombe m'explique de nouveau les étapes du rituel, et les gestes souples que j'offrirai au prêtre et à la communauté.

Ma voix intéresse Dieu aussi. Il aime ça quand je mets Sa parole dans ma bouche. C'est cristallin. Dans l'écho qui traverse l'église. Dans les sièges remplis qui la reçoivent. Je lis la Bible au micro qui grésille parfois. En tremblant souvent, mes petits doigts tournent les pages friables de l'immense livre doré. Ce sont des histoires que je raconte pour que les grandes personnes s'identifient aux démunis de l'âme. Et qu'on les éclaire avec des mots pleins de lumière. Des mots qu'on répète trop souvent avec les lèvres lourdes et vides.

Mes lèvres s'animent quand Martin, mon voisin, m'admire en lisant. C'est cristallin dans ses yeux.

Aujourd'hui, sœur Colombe souhaite que je serve la messe avec fierté. C'est le dimanche des Rameaux. Elle me donne un rameau de palmier qu'elle a tressé pour moi ce matin. C'est une œuvre délicate que mes mains recueillent. Tâche de ne pas trop placoter en accueillant les paroissiens! Elle me connaît bien. Et quel regard elle me fait chaque fois. Oui, oui... Je n'ai pas trop le choix. C'est sérieux, ce matin.

Souriant et plutôt à l'aise, je me dirige vers l'entrée intérieure de l'église. Soudain, mon pouls augmente. Le plus discrètement possible, je me lèche les lèvres. Une jeune fille sert la messe avec moi. C'est la nouvelle de ma classe. Ravi. Ravi de ce recrutement. Elle me sourit naturellement. Isabelle. Je ne la savais pas portée vers la foi. J'aimerais lui dire que c'est pour le spectacle. Que, pour la prestance et la voix, c'est le mieux qu'on puisse trouver. Que, même si je pouvais comprendre, je m'abandonnerais à d'autres fois si on me le demandait. Mes balbutiements ridicules. Mes phrases escamotées. Rien pour l'en convaincre. Sa délicatesse me touche. Peut-être que la mienne la rebute.

L'arrivée du curé à nos côtés annonce le début de la procession. Sœur Colombe nous fait signe. Maintenant que tout a été orchestré, elle file vers le chœur pour siéger et se délecter de l'œuvre. Je l'observe qui disparaît dans sa robe de polyester rose crème, rayée gris. Impériale. Et si discrète. Je suis le seul qui la voit.

L'hymne de l'orgue me déchire les tympans. Le prêtre me sourit et amorce sa marche. Solennels, Isabelle et moi le suivons. Plus nous avançons, plus l'immense croix de Jésus-Christ sur le mur du chœur me captive. Mes petites mains, mon sourire clair et ma voix lustrée s'abandonnent à cet être transpercé par l'ignorance du monde. Il est si terne. Si jaune sur cette croix. Il sent juste le plastique maintenant. La violence de la mort moulée dans le plastique. Et soudain, j'essaie d'imaginer ce qu'on verrait sous le tissu qui lui préserve son intimité. C'est là que j'abaisse un genou pour le louer.

Nous sommes beaux. De jeunes visages pour soutenir la parole divine en pleine action. L'innocence à offrir en partage. Pour tous. Pour sauver le monde. Avec précision, je réponds de mes mains pour répartir les commandements liturgiques sur l'autel. Une mécanique qu'on exécute comme on range la vaisselle pour mieux recommencer le lendemain. Et les autres jours.

La cloche. C'est la cloche que sœur Colombe tient. Le sacristain à ses côtés. Avec l'encens qui berce. Je bouge un peu mes jambes. Si longtemps que je me tiens debout. Impassible. Fier. Ça faiblit dans mes jambes. Ça tressaille

sous une absence de sensation. Mes mains palpitent. Je sens le sang qui cogne dans les doigts du prêtre lorsqu'il me prend la main pour lever nos bras. Il est grand le mystère de la foi! Je sens son sang dans ses doigts. Ça cogne. Encore. Et mes lèvres qui s'engourdissent comme réponse à la cloche du sang dans les doigts. De grandes inspirations me remplissent de réconfort mais ça ressurgit aussitôt. Après que mes lèvres ont susurré mes vœux de résistance, le prêtre relâche ma main. Mais la cloche retentit. Et l'encens se propage. Depuis sa cage de métal. Il s'emballe. Se retourne. Glisse. L'encens me percute les sens. L'engourdissement me gagne en rafales folles. Mes narines peinent à résister. Le grand effroi survient.

Il ne fait plus noir. Des sons me parviennent. Par bribes. Ça tourne comme l'eau de la toilette dans mes yeux. Des gens me regardent. Encore flasque, je suis dans les bras du curé. Inquiet. Progressivement, je recouvre les sens. Je verse une larme malgré moi. C'est l'encens. Ses vapeurs terrorisantes. Vous savez ce que c'est. Quelle bête c'est. Le ravage qu'elle fait à mon innocence sur son passage. Mais je ne leur dis pas.

Ma fragilité offerte comme dernier refuge: l'encens brûle pour rappeler l'improbable perte des sens.

L'interruption a été brève. Dès qu'on me ramène en arrière du chœur, dans la sacristie, le soulagement vibre dans l'église. Et le curé se reprojette dans sa prophétie pour habiter le mystère du crucifié en plastique. Ça roule dans mes oreilles. Il y a des mots qu'on épuise. Même l'odeur de l'encens qui persiste vide les stigmates du Jésus. C'est peut-être ça la bonne nouvelle.

Sœur Colombe vient à ma rencontre dans la sacristie. Elle tient un petit jus. Me le tend. Son sourire efface la honte qui traversait mon regard. Si peu sont foudroyés par la parole divine ces jours-ci.

JEAN-CLAUDE BROCHU

Sur les ailes du parfum

Où s'exhale un parfum que le vent ne disperse pas.
Saint Augustin

Tant qu'existe une eau de lavande chez Caron, je ne m'inquiète pas du temps qui s'allonge entre aujourd'hui et les étés de mon adolescence, quand un dominicain en costume du 8 août disputait le ciel aux autres goélands, du sommet d'une île iodée en plein fleuve. Caron reste le fidèle passeur du souvenir d'un religieux avec des lettres qui m'a fait lire tout Julien Green sur cette île que Cartier nomma, si j'ai bonne mémoire, « île aux Guêpes », au cours de son second voyage.

La lecture et l'insularité faisant bon ménage, le père s'était pris d'affection durant l'été de 1976 pour François Paradis, aventurier lui aussi, qu'il relisait dans des volutes de cigarettes censément aussi utiles à éloigner les maringouins que la boucane de Louis Hémon. Je m'en suis souvenu hier après mon analyse devant les élèves : François s'en est allé enseveli sous les *Ave Maria*, saluant et respirant l'odeur d'une chape de laine vierge dévidée d'une Maria à une autre, donc trois fois plus virginale que la neige qui recouvrait au sens propre ses lainages de coureur des bois. Il serait mort, disait le père, non pas en grand pécheur, comme le suggérait dans le roman le curé de Saint-Henri qui le vouait au purgatoire, mais dans la pureté de nos premières amours aux senteurs de laine mouillée. De mon bureau, j'avais l'impression de suivre mon vieux maître à travers ces anciennes odeurs. La nostalgie se parfume de lavande.

Les parfums sont ensacheurs de souvenirs, ces fameux *cors de chasse*. Ils font signe. J'ouvre ma garde-robe et je reprends le chemin vers le dernier Noël. À la table de ma nièce, ma mère adoptive de quatre-vingt-douze ans chante par cœur *Mon enfant, je te pardonne*. Je repense à ce parfum de jeune fille que je lui avais fait découvrir il y a vingt ans et qu'elle devait certainement porter dans la circonstance. Je la revois le vaporiser et le frotter sur son avant-bras – à l'ancienne. Pour ces ultimes Fêtes avec elle, pour d'autres où je l'ai mis, reçu en amoureuse étrenne (même si les amours véritables sont parfumées d'elles-mêmes, au creux des omoplates), j'aimerai jusqu'à la fin le *Vétiver* de Goutal qui anime mes chemises. (Quatre de nos sens s'altèrent, mais le parfum dure autant que nous ou aussi longtemps qu'en produit l'industrie.) Il synthétise une certaine dureté pierreuse de ma vie montréalaise et l'iode de mon enfance à Rimouski. «Il imprègne ton aura», me répète l'un de mes proches. Il me suit, aurais-je le goût d'ajouter, comme un personnage de roman qui raconterait de façon vraisemblable les thèmes et événements majeurs de mon existence et qui, de plus, évoluerait avec moi dans l'espace et le temps.

Ma mère naturelle nous enveloppa, dès notre première rencontre, dans un *Trésor* de Lancôme, souvent décrit comme un *bug*, un câlin mutuel qu'elle aurait souhaité, selon le chant du Psalmiste, de toujours à toujours, d'avant nos retrouvailles à bien après l'odeur de cire du corps en agonie. Je conserve un échantillon dans un tiroir, à l'abri de la lumière et de l'humidité, en vue des petites résurrections aux heures difficiles. Je vais parfois jusqu'à entrer dans une pharmacie pour en tremper une mouillette que j'oublie au fond d'une poche pendant plusieurs semaines. L'odeur répond à l'appel. Ma mère m'entoure. Elle m'a fait cadeau de ce bouquet une fois pour toutes. J'ai sous les yeux le vase plein de roses en tissu que je lui avais envoyées à l'hôpital et qui sentent la poussière.

Je me dis que, si la plupart des matins, je me mets en joie avec *Terre* d'Hermès, on peut aussi voir là une façon de délimiter mon intimité. Son caractère coupant affirmerait plus encore que mes autres parfums: «Attention! Vous entrez dans un monde de livres, avec quelques

deuils, un amour, beaucoup de musique et de porcelaine.» C'est d'ailleurs par rapport à cette bulle de protection qu'il ne faut pas forcer la note: l'étiquette commande de se parfumer pour l'accolade – et non «à renverser les maisons», écrirait Marcel Jouhandeau. Les plus stricts sur ce chapitre ne s'imaginent pas davantage en train de nous nommer leurs effluves.

À la lecture du *Journal d'un parfumeur* de Jean-Claude Ellena, le nez de la maison Hermès, j'apprends qu'il travaille à l'élaboration d'une *Fleur de porcelaine*. Il ajoute en bon Grassois que la porcelaine sent le jasmin... Je l'attends. D'ici là, le catalogue des selliers de *Rocabar*, littéralement «couverture à barres pour le cheval», me réserve une chevauchée fantastique en forêt l'hiver.

Je peux m'asperger d'*Eau* de Guerlain avant la nuit: si je mourais dans mon sommeil, il serait bon que j'aie récité ma prière et qu'on me retrouve le lendemain prêt à traverser le Temps selon l'antique rituel, sans surprise sur le visage, étendu dans l'illusion olfactive du gazon coupé, rêvant de vert sans craindre le réveil. Le parfum est l'interprétation d'une perception, sa fleur sera celle de Mallarmé, *l'absente de tout bouquet*. S'agissant de la rose par exemple, nous savons déjà qu'elle est soliflore et n'appartient qu'à un seul. La même parfume le thé que je goûte à la cuillère. Mon embaumement ridicule voudrait en fin de compte rappeler vaguement ces anciens moines qui couchaient dans leur cercueil afin de s'exercer à mourir. Car le parfum demeure avant tout une arme défensive contre tous les mauvais coups du sort: il suffit pour s'en convaincre d'en jeter dans les yeux.

Plus sérieusement, Jésus (Mc 14, 8) proclame que l'on se souviendra de celle qui a répandu le nard sur sa tête juste avant les jours de sa Passion. La fin commence pour Lui au moment où Balthazar dépose la myrrhe prophétique entre l'âne et le bœuf de la crèche. Se parfumer revient donc effectivement à entrer dans la mort, à reconnaître le destin du corps dans la pourriture – fût-elle des plus nobles. Signe double, si l'on peut dire, le parfum est en même temps sacré, il renvoie à l'éternité de l'alliance entre les Élus de l'Ancien Testament et leur Seigneur. Dans le temple, sur l'autel brûlent en offrandes les parfums ou

l'encens, dont les vapeurs cachent et révèlent la Présence. On se parfume comme on s'offre à la mort, certes, mais dans l'attente du recès où se fixent les parfums que conduit la voix sublime de Karina Gauvin :

O for the wings of a dove! / Far away would I rove! / In the wilderness build me a nest, / And remain there for ever at rest (Bartholomew et Mendelssohn, *Hear my prayer*).

L'*Air sur la corde de sol* nous attendait lors d'une dernière visite à un confrère dont la dépouille était exposée. J'ai compris que l'odeur si caractéristique du lieu ne vient pas, comme je l'avais toujours cru, des fleurs mais des produits chimiques. Et je me suis revu adolescent boutonneux dans un habit à carreaux d'une laideur insigne, lorsque je courais littéralement les salons funéraires sur l'injonction parentale (souvent on « allait aux morts » à cette époque, y compris au cimetière, sous la crosse de l'archevêque en mitre, le jour de la Toussaint) pour réciter à de parfaits inconnus, avec force poignées de main sans embrassades, après le dépôt d'une carte et la signature du registre, une formule apprise de ma mère : « Je vous offre les condoléances de mes parents, monsieur et madame... » Depuis, sincères ou pas, il me semble que l'on m'en exprima assez peu. Autres temps, autres mœurs. Le sillage des hommes s'appelait *Brut 33* dans ces années-là.

HERMÉNÉGILDE CHIASSON

Le foin coupé

*Les parfums, les couleurs et les sons se
répondent.*

Charles Baudelaire

C'est l'enfance et cette verdure dont on s'éloigne
La musique nasillarde de ces plaintes naïves
Entendues le samedi soir avant la messe en latin
Lenteur circulant de jour en jour de plus en plus

La maison d'où l'on voit le jardin et les champs
Cette vue perdue dans d'innombrables variations
Les impressions d'un paysage solide et inaltérable
Toutes teintes confondues dans cette vie paisible

Chaque feuille et chaque brin d'herbe exactement
Cette marée d'insectes grouillant dans la chaleur
Nasillement analogue au vacarme futur des engins
Le bruit de la machine décapitant les tiges fragiles

Le vert passant au jaune sous l'emprise du soleil
Le début de la fin d'une nostalgique insouciance
La fatigue comme dans les gravures d'époque
Tout un rituel réclamant son dû de prolongation

Car la nature persiste et résiste à nos chimères
L'orage s'abattant en traître sur la récolte fragile
Ruisselant sur le sol pourrissant le fruit de la terre
Ondée aussi sournoise que soudaine et néfaste

Le ciel est un dégradé inquiétant du bleu au noir
Sous ces roulements sourds au-dessus de la forêt
L'ozone pénétrant jusqu'au fin fond du souvenir
À travers la gorge pour dévaler vers la poitrine

Odeur innommable et fugace mais qui va durer
Imbibant les alvéoles d'une fragrance mémorable
Sentiers en fondu enchaîné de la terre à l'asphalte
Paysage verni et luisant dans l'odeur de la pluie

Le son de la pluie éclatant sur le béton des villes
Fraîcheur semblable aux joies simples d'autrefois
L'odeur de toute une époque quand par hasard
Dans l'air torride de l'été elle remonte à la surface

L'odeur de l'essence

*Méfie-toi de celui qui n'a aucune
faiblesse pour femmes et parfums.*

Mahomet

Parfum dur à la décomposition raffinée
Poison néfaste associé aux images d'alors
Contre la soie respirant à pleins poumons
Cet espace saturé d'un désir suffocant

La dimension inflammable du monde
L'étincelle capable de nous dévorer vivants
Cela aurait donné lieu à une apothéose
Une inflammation exubérante des lieux

Son corps maigre contre un fond bleu
Sa nudité nébuleuse et concentrationnaire
Crucifiée comme un chef-d'œuvre obscur
La violence ordinaire d'une nuit stagnante

Les objets volants identifiés et dangereux
Traversant des locaux vacillant de fatigue
Pour s'écraser contre des murs délabrés
Colères venues d'un sens aigu de l'échec

Et soudain apparaît son sourire explosif
Ses lèvres tendues sur les dents à l'extrême
Son cœur irradiant la cage de sa poitrine
Ses jambes radioactives d'un désir fugace

Ne jamais lever les yeux au-dessus de la soie
Même conscient des cellules qui meurent
Ne plus penser aux conséquences néfastes
Ne plus penser qu'au travail à consommer

Au plus vite pour retrouver cette emprise
La rejoindre, la recouvrer, la reconquérir
Déballer le manteau de laine qui la contient
Armure ignifuge grande ouverte sur la nuit

Flambant sous l'effet d'une fièvre obscure
Les os qui s'agitent à la surface de la peau
Une mer en furie qu'il faudrait prendre
Et rejoindre son île aux parfums enivrants

Libérant dans l'air son charme convulsif
Un vent ricaner souffle sur les flammes
Se mélangeant au poison qui s'imprègne
Sans antidote aucun et la zone enfumée

Ses yeux telle une obsédante invocation
Cet incendie dont elle seule avait le don
Les images éblouissantes qui en ont surgi
Et ces couleurs essentielles et alarmantes

PÉNÉLOPE BOURQUE

L'odeur du mardi

Maman nous laisse jouer dans ruelle, parce qu'on lui dit pas tout. Derrière la maison, y a une dompe. On trouve toutes sortes de choses. C'est là que j'avais pris ma boîte à surprise. Sauf que maman l'a jetée. C'était dangereux : les morceaux de métal rouillés, pas le droit d'y toucher.

On doit cacher les coupures sur nos jambes et nos genoux en rentrant à la maison. L'autre soir, au souper, maman a vu sur notre peau qu'on était allés jouer dans dompe. On aura plus le droit de sortir, si ça continue ! On est des petits maudits ! Une petite vlimeuse, elle dit.

Dans dompe, dans ruelle, on a trouvé un bébé chat. Paul m'a dit que si on le laissait dans le tas de scrap, y allait se faire manger par les rats. C'est vrai qu'y sont plus gros que lui, les rats. On l'a caché en dessous du balcon. Je l'ai appelé Noirot. Paul dit que les chats roux peuvent pas s'appeler Noirot. Sauf que c'est mon chat, maintenant. C'est moi qui choisis.

Hier, on était mardi. Le mardi, maman fait de la tourtière. Des fois, un pâté à viande ou au poulet. Y a presque toujours de la viande quelque part dans nos assiettes. On est pas à plaindre ! qu'elle dit, maman. Y en a des plus mal pris que nous.

J'ai mangé seulement les deux tiers de ma tourtière. Je mangeais deux bouchées, puis j'en glissais une dans le creux de ma robe. Deux bouchées pour moi, une pour le

petit chat. Maman s'est aperçue de rien ! Dès qu'elle est partie faire la vaisselle, j'ai dit : « Je vais jouer dans ruelle ! » « Va pas niaiser dans dompe ! » Y avait pas de danger : je voulais pas aller à dompe. Juste nourrir Noiro.

Je suis sortie. J'ai senti l'odeur du mardi. Maman m'a crié de refermer la porte.

Le mardi, c'est le jour où on égorge le bétail, dans la grande bâtisse en briques rouges. L'odeur est partout, dans toutes les rues.

Le mardi, dans ruelle, quand l'école est finie, on joue à la boucherie. On se fabrique le comptoir de la boucherie avec une vieille planche de bois. On va chercher du sang dans les poubelles de l'abattoir. C'est jamais moi qui ai le droit d'aller chercher le sang. Je suis la plus petite, c'est pour ça. C'est toujours Paul et Robert qui font les bouchers. Moi, des fois, je fais la maman. La maman aide le boucher à plumer les poules.

Quand Claudine venait jouer chez nous, elle faisait le bébé du boucher. Les bouchers devaient se laver les mains avant de toucher au bébé. Sinon y aurait été taché de sang. Sauf que maman veut plus que Claudine vienne jouer avec nous dans ruelle. On a pas le droit de ramener des amis à la maison. La maison est pas assez belle. Y faudrait être riche, pour inviter des gens. Mais ici, tout le monde est comme nous. Claudine aussi. Sauf que maman veut rien savoir. Alors y a plus personne pour faire le bébé du boucher.

Hier, quand je suis sortie pour aller nourrir Noiro, y avait l'odeur du mardi partout. Je me suis faufilée sous le balcon. J'ai entendu Paul qui donnait des ordres à Robert. Robert jouait à l'apprenti boucher. On voyait rien, en dessous du balcon. Je savais pas où je mettais les pieds. Des petits morceaux de jouets brisés, qu'on avait trouvés à dompe, me faisaient mal aux talons.

Paul crie à Robert de couper plus vite. Y va lui donner une taloche en arrière de la tête, sinon. Robert dit d'arrêter de lancer du sang dans son cou. Paul dit que les apprentis peuvent pas chialer : y va perdre sa job, sinon. Robert dit que c'est pas correct, t'avais pas le droit de faire ça ! Paul dit que c'est lui le boucher, y peut égorger ce qu'y veut. Robert dit ark, c'est dégueulasse. Paul dit qu'y a dit que les apprentis avaient pas le droit de chialer !

« Noiro ? Noiro, t'es où ? » Y fait trop noir, ici. Je mets mes mains par terre. Des petits morceaux de métal rouillé, de la vitre : une bouteille de lait que Paul avait échappée – maman la trouvait plus, c'est moi qui m'étais fait chicaner –, une poupée pas de tête, des lanières de pneus. Pas de bébé chat.

Je sors de sous le balcon. L'odeur du mardi est encore plus forte. Je tends l'oreille. Au-delà des cris de Paul et de Robert, couverts de sang animal, j'entends les gémissements du bétail qui marche vers la mort.

ANDRÉ HAMEL

La « Danse macabre » d'Avid Ojan

Avertissement

C'est à raison que tous conviennent du caractère mineur de la « Danse macabre ». Mais c'est à tort que les commentateurs négligent l'importance de ce récit dans la genèse de l'œuvre d'Avid Ojan. Une relecture attentive de la « Danse », si on s'y était astreint plus tôt, aurait conduit à la découverte de l'émergence du silence, hier encore ignorée, ou de ce qu'on appellera demain « la saillie du tu », dans l'œuvre du maître.

Jamais dans ce court texte il ne mentionne, si ce n'est qu'il la suggère à l'aide de laconiques points de suspension, la présence à la pointe rocheuse de l'île des Piles, présence encore largement attestée à cette époque, de convoyeurs qui, munis de longues gaffes, éloignaient des eaux basses du chenal de l'est les corps des justes emportés par le courant sous-marin circulaire qui prend sa source au verrou des Petites-Piles. Ces hommes droits empêchaient les dépouilles de s'échouer dans les eaux basses, ce qui aurait contrevenu aux préceptes alors en vigueur qui voulaient que les corps poursuivissent sans fin leur errance. C'est à cette relecture fondatrice de la « Danse macabre » dans l'œuvre du prince de nos lettres que nous vous convions.

Alessandro Pettigrew
Régulateur des prurits d'écriture
octobre 2035

Danse macabre

Île des Piles, 12 juin 2010, 4 h 30

L'air s'éveille, frémit, c'est l'aube. J'ai froid, c'est la rosée. Je me fais petit, me blottis sur le lit de sable et d'aiguilles de pin sur lequel j'ai échoué hier en fin de journée à la pointe de l'île. Un oiseau se pose sur une branche basse, c'est une mésange. Je l'entends qui chante et parle de moi. C'est elle qui, l'hiver, charme les skieuses à « la halte aux oiseaux » aménagée à mi-parcours des pistes de ski de fond qui traversent le terrain de golf. J'aime cet endroit, et la forêt derrière et de chaque côté, et l'allée centrale du trou n° 16 droit devant, et plein sud. Et le soleil, et doux et chaud, et comme un ventre de femme. Et la photo. Je regarde une photo. J'ai quinze ans. J'ai fini de grandir. C'est Noël. Je suis debout dans la salle à manger sur des skis neufs qui sont à moi. J'ai chaussé les vieilles bottes de maman: j'ai l'ossature fine, elles me font. Demain tôt je couvrirai mes planches de paraffine et j'irai glisser sur la poudreuse.

Un bruissement. Un effleurement sur la main dont je couvre mon front. Peut-être une jeune feuille détachée d'un bouleau sur la rive, c'est une débarbouillette fraîche. J'ai si mal. Du feu dans le ventre. « Le docteur s'en vient. Ça va aller. Tu vas dormir. » Tante Marguerite s'allonge à mes côtés sur mon petit lit. Elle me tourne le dos, me dit de coller contre ses fesses de femme sèche mon ventre d'enfant qui brûle. Je m'endors. Les cloisons de ma chambre suintent. Les gouttelettes m'attirent deux étages plus bas vers la pharmacie sise au rez-de-chaussée. L'eau entre à flots par les murs poreux du commerce et couvre déjà les planchers. Un tourbillon se forme et m'entraîne vers le drain qui donne sur la cave-entrepôt. Soudain l'eau se retire avec un bruit de succion qui me terrifie et aussitôt tout s'assèche sous l'effet du feu qui couvait dans la gueule des salamandres, secrets occupants des interstices entre les pierres des murs de fondation. Dans un grondement d'enfer, des flammes surgissent du drain, me projettent sur le mur arrière de l'officine. Il n'y a pas d'issue. Mes draps sont imbibés des sueurs du feu.

L'air est lourd, le temps chagrin. À l'odeur sèche et froide des résineux de l'île se mêle l'esprit moite et chaud des écorces en décomposition accumulées au fond de la rivière et sur ses berges, relents d'un siècle et demi de flottage. S'infiltrer et lentement prend toute la place la puanteur caustique des vapeurs d'anhydride sulfureux qui s'échappent du digesteur dans lequel marinent les pitounes au moulin à papier. C'est la Grand-Mère, que ça sent. Il va mouiller. On ne va pas aller se baigner à la piscine après dîner. J'irai peut-être chez Ti-Bob, jouer aux Minibrix. Je donnerai trois coups sur le mur de ma chambre, mitoyenne de la sienne: «T'es-tu là?» Il me répondra en répétant les trois coups rapprochés: «Ch'us là.» Je me dirigerai vers la salle de toilette, ouvrirai la fenêtre qui donne sur le puits de lumière. Ti-Bob fera la même chose chez lui. Juchés debout sur les lunettes des cuvettes, courbés sur le rebord des fenêtres, la tête au-dessus du gouffre qui va jusqu'à l'étage en dessous, nous établirons des plans pour la journée. Mais où sont tous les autres, les Ti-Pierre et les Ti-Ouis disparus depuis si longtemps? Ont-ils été drossés vers des havres torrides à bord de leurs vaisseaux démâtés et ont-ils été condamnés, en raison de leur espérance, à paître des sables arides? D'ici j'entends et leurs plaintes, et le bruit des chaînes, et les cris des damnés.

Une chouette. Une effraie. Un cri rauque et strident comme sont les nuits. Je tressaille sur ma litière. C'est le signal. Descendent des grands arbres ces hululements et lamentations entre lesquels maman erra avant de mourir pour la mille et unième et dernière fois, toujours et à jamais, entourée des déments qui furent et seront ses seuls compagnons dans les siècles des siècles. «C'est par ici, c'est pas par là», rapport une vieille dans la salle commune. Et cette autre qui, de sa main droite recouverte d'épaisses couches de gaze, astiquait sans jamais s'arrêter toutes les tables, tous les bras de tous les fauteuils, tous les rebords de toutes les fenêtres de l'hospice. C'était son ordinaire. Et cet autre, cet homme fier comme un jars, ce bossu qui, à l'aide d'une canne, dravait ses étrons dans la cuvette. S'arrêtait. Souriait et pirouettait. Puis recommençait avec grand contentement. Je vois un curé

affalé, la tête reposant sur un vieux bréviaire aux pages écornées. Il sort de sa nuit et se dresse et lève et tend les bras en croix. « *Deus meus quare me repulisti et quare tristis incedo.* » Une préposée, une Marie-Madeleine, s'approche du curé dont je fus le servant et lui offre une épaule où poser sa tête. « Et je m'approcherai de l'autel de Dieu. De Dieu, la joie de ma jeunesse. » Un facteur de violon à la carrure de bûcheron se tient debout, immobile, les yeux braqués sur l'écran noir du téléviseur de la salle commune. Une tourterelle triste gémit sur le haut dossier d'un fauteuil de contention. Une bague à sa patte verrouille toutes les portes dès qu'elle s'en approche. Tous ici, telle maman.

Des effiloches de brume, que le soleil depuis l'horizon guette pour les boire, dansent sur le dos de la rivière. Je suis allongé sur la grève à la pointe sud de l'île des Piles, à l'embouchure d'une petite forêt de thuyas, d'épinettes, de pins et de quelques bouleaux chétifs. La pointe opposée est un cap rocheux... La Saint-Maurice, large et languide en cet endroit, s'y brise, le mouille, le borde et, reprenant son cours, cajole les rives et ensable la courte plage où je repose avant de se faire impétueuse au moment de franchir la passe au-dessus de laquelle on a jeté le pont en arche d'une autoroute. Voici que retentit le « brrrrroooooaar » pétaradant d'un frein Jacobs. Il annonce un fardier chargé de troncs d'épinettes qui amorce la longue descente menant au pont. Il arrive d'en haut de La Tuque. Se dirige vers le moulin. L'ordre du monde est immuable à la pointe basse de l'île.

Je n'ouvre pas les yeux. D'ici je peux tout voir. Tout, et rien que cela. Je vois tout par secousses et fracas à la lueur des éclairs qui m'aveuglent et me cachent cet autre qui me poursuit, me traque, me demande quel jour « nous » sommes et où « je » suis. Et cette feuille de papier sur laquelle il trace un grand cercle à l'intérieur duquel il me demande d'écrire des chiffres, comme sur le cadran d'une montre, et d'y ajouter une grande et une petite aiguille pour indiquer l'heure qu'il est. Et je regarde ma montre numérique et lui dis qu'il est 4 h 30 et que je suis le 12 juin 2010. Et je ris d'un rire brisé. C'est monsieur Filteau, l'inspecteur d'école. Le temps pour lui s'est arrêté. Sur l'épinglette fixée à son sarrau blanc, sous son nom, il

est écrit « neurologue ». Il ne peut s'agir de maman. Elle est morte depuis si longtemps. Et je suis si vieux. Et ce feu dans le ventre, que je croyais éteint, et depuis tant et tant de temps, et qui reprend. Et je repose sur la rive, dans la gueule de la forêt, transi, épuisé, mon kayak à mes côtés. Était-ce hier? Était-ce Dieu? Un écureuil roux sur une branche tambourine une samba démente. Un rivage. Une plage. C'est une danse macabre.

Avid Ojan

Cahokia Mounds State Park, Illinois

DENISE DESAUTELS

Inventaires

pour Jean-Paul,
des *Lèvres ouvertes* jusqu'aux odeurs

ODEURS I

odeur asphalte qui vibre et autobiographie / odeur enfance interminable / odeur évier gras de poule et ammoniac / odeur cahiers livres neufs et violets d'encre qu'on avale / odeur framboise, cœur et sang – crâne ensanglanté fendu du frère, bâton frappant frappant droit os pariétal, affaire jamais tirée au clair / odeur camisoles jaunes jadis, et moisissures, et rats qui passent inaperçus dans fond de cour / odeur bleu de méthylène, camphre, Vicks et naphthaline / odeur réservoir d'huile dans vieux hangars du Plateau-Mont-Royal, version 1950 / odeur mauvais matin de mai qui embaume mort l'enfant orpheline / odeur dévergondée, gris-clos des anciennes ruelles / odeur ordures / odeur de rapt, griffes voleuses maternelles qui retiennent moite le privé de la page des pensées / odeur *Eau de Floride*, bouteille jolie fleurie – mélange « bergamote, lavande, citron, clou de girofle, cannelle, néroli, jasmin, musc, alcool, eau de rose » dit-on / odeur souffle rauque contre la nuque / odeur glaçage café maison moka sur petits gâteaux encore tout chauds / odeur de bonté fausse / odeur de bruits et d'ombres qui tremblotent sur le bois de rose de la commode / odeur de roses funéraires – et pourtant ce n'étaient pas des roses / odeur voix et vase d'hypocrisie / odeur Player's bleues par dizaines nocturnes – la mère, la tante, l'oncle veillent – anxiolytique odeur / odeur gardénia

Chanel qui vampirise jusqu'au fin fond l'enfant fille folle / odeur ennui / odeur danger, huile à chauffage et flamme vive dans nid exigu familial / odeur douce d'aube et d'orange / odeur de novembre, vent, tourmente et ombre lourde, cimetière Notre-Dame-des-Neiges – corps du père enseveli perdu au cœur des 343 acres de feuilles déchues, terre boueuse et humus / odeur draps, t-shirts, jeans étendus dehors – entrées gelées rigides momies de décembre / odeur piquante de tomates, poivrons et ail qui mijotent / odeur infecte du confessionnal, cocktail humidité, boiserie foncée, haleine forte et effroi / odeur petites lèvres cachées tentantes qu'on touche, touche, interdites / odeur des week-ends touristiques, avec hot-dogs, frites, moteur hors-bord, sueur et crème solaire – au bord du lac Maskinongé / odeur Noxzema sur chair brûlée / odeur feu de camp, marshmallows embrochés grillés et Grande Ourse / odeur du petit fiancé ramené mort sur la plage, dans la lumière oblique d'une fin d'après-midi d'août / odeur attente, attente / odeur pluie drue sonore sur la tôle ondulée du chalet / odeur de boule de feu qui court sur la corde à linge un soir d'orage / odeur du gaz qui tue l'amie de la mère et sa fille au prénom familial / odeur de mélancolie même

ODEURS II

odeur de longue cécité / odeur de voix qui mentent et de vacarme / odeur de chute familiale / odeur moineaux morts minuscules dans le parc / odeur répétitive de fraude et de honte urbaine / odeur de viande sur les étals des bouchers et dans l'histoire / odeur d'archives sales / odeur de pourri et de pauvreté / odeur de résistance rouge, carrés et casseroles / odeur chaos / odeur ghetto / odeur d'urgence et de désobéissance civile / odeur d'enlèvement et de décapitation / odeur de drogues et d'armes de destruction massive / odeur de printemps arabe / odeur Lara Logan, journaliste violée place Tahrir le 11 février 2011 / odeur délétère des médaillées du jubilé de diamant de la reine / odeur bruits de famine, faim et jeûne / odeur camps / odeur

bûchers / odeur Holocauste / odeur de la cinquantaine de génocides sur la planète depuis l'Holocauste / odeur intolérance tolérée / odeur extrême toxicité / odeur tuerie du 6 décembre 1989 / odeur des « *248 girls suffering genital mutilation* » le même dimanche 2006 dans la même école de Bandung en Indonésie – « *it reduces the bad smell* », dit l'institutrice que cite Abigail Haworth, journaliste à l'*Observer* / odeur des mutilées battues violées de 3, 5, 10, 15, 50, 60 ans et plus / odeur universelle contagieuse de leur plainte et de leur rage / odeur de chats chiens espoirs enfants perdus / odeur nauséuse des cadavres cachés, retrouvés, déchiquetés, non identifiés, non identifiables / odeur déchets et déjections / odeur mauvais œil / odeur d'âmes inhumaines / odeur de trêve, une de plus, après huit jours de guerre entre le Hamas et Israël, et 165 morts plus tard – 160 d'un côté, cinq de l'autre / odeur de vide / odeur de ce parfait silence qui tue / odeur des milliers de couloirs de la mort / odeur de fin du monde / odeur insignifiante de rue, de jour et de nuit / odeur de noyés / odeur des 76 victimes norvégiennes assassinées le 22 juillet 2011 / odeur d'apocalypse / odeur paradoxale du 9 novembre, nuit de Cristal et chute du mur de Berlin / odeur unanime du 11 septembre, coup d'État au Chili et attentats aux USA / odeur réchauffement planétaire / odeur nouvellement là – d'où sort-elle? – de notre vie terrestre / odeur de parfums qui – eux aussi – trahissent

ODEURS III

odeur d'inventaire et d'absence / odeur de brouillard et de dispersion / odeur de corps béant et d'angles gris / odeur de bouche / odeur d'abois / odeur de peur battante / odeur de larmes et d'incendie / odeur de ce qui ne reviendra plus / odeur de ce qu'il faut pourtant retenir êtreindre, le temps présent, l'amour, l'enfant – son cœur, sa joie – fait homme / odeur cervelle lisse et pensées poreuses / odeur vertigineuse de ce peu devant soi, manière Paul-André Fortier et Malcolm Goldstein / odeur dépaylée rebelle des doigts – à qui appartiennent-ils? – au bout d'une main

– à qui appartient-elle? –, là, ces doigts qu'on tente de retirer de la main comme s'il s'agissait d'un gant / odeur de vieilles mains qui à tâtons cherchent âme et sens et lieu / odeur du mou / odeur des gestes indociles / odeur du corps qui penche, du corps qui tombe / odeur de langues insensées réfractaires / odeur à peine lisible / odeur de sons rares et de syllabes défectueuses / odeur fracture de joie / odeur d'errance et d'écho / odeur dernière de chambre et de couloir / odeur bouillon clair, bouton d'urgence, appel à l'aide / odeur lambeaux / odeur oubli – égarée *moi moi* en ultimes plis de caresses / odeur au ralenti du *êtreins-moi sauve-moi* / odeur silhouettes d'amour / odeur taches de nuit / odeur mots défaits, phrases brisées / odeur de balbutiements / odeur de vieillissement – propriétés olfactives altérées, croit-on, chez les sujets de 65 ans et plus / odeur naufrage, flou d'os et fond d'océan / odeur de fine blancheur / odeur de larmes / odeur fleurs tombales et agonies / odeur maison déserte / odeur dernier novembre / odeur deuillants / odeur d'endeuillés / odeur constellation de fosses / odeur de cendres et d'encens / odeur suaire et soie de cercueil / odeur atomique d'août 1945 – l'ancienne enfant *moi moi* avait quatre mois / odeur de solitude finale / odeur seule / odeur

ODEURS IV

odeur de ciel lucide et de pensée considérable / odeur de ce qui fait bouger dedans dehors, de ce qui parfois sauve / odeur scène, écran, papier – et matériaux divers – imprimé, gravé, dessiné, délavé, peint, tordu, déchiré, barbouillé, détruit / odeur dentelle de colle chaude pour piêtà nombreuses, et fils, et filles / odeur de *Cendres bleues* / odeur de constellations et de vautours – ces «beaux chéris» en cage au zoo de Barcelone / odeur racines, bâches aériennes, nageurs et porteurs / odeur désarroi des *Sœurs de* / odeur de petite nuit et d'angle noir / odeur de Meuse et de mots emmêlés le long du quai Rimbaud / odeur des cent paires de bottes militaires suspendues noires dans le silence assourdissant du Carré

d'art contemporain / odeur *Mon nom, Mon visage, Mon bruit* / odeur *Soifs* et tout ce qui s'ensuit / odeur de *Jeune fille et [de] mort* / odeur *Désert mauve* / odeur des *Espions de Dieu* / odeur *Dédale* / odeur d'*Amour debout* et d'*In vivo* / odeur de *Ce qu'elle voit* «défoncé, effondré, sous-marin» dans ville bleue, froide ou noyée / odeur MoMA des centaines d'heures durant de regards chargés soutenus, assise là, l'artiste en blanc, en rouge / odeur derniers quatuors de Chostakovitch, qui lancinent sombre / odeur qui monte *Plus haut que les flammes*, beaucoup plus haut / odeur d'*Une mort très douce* / odeur dépaycée des doigts, on y revient, c'est là, c'est fatal – à qui appartiennent-ils? – au bout d'une main – à qui appartient-elle? –, là, oui, on y revient, doute, disparition, hurlement d'oubli, on dirait, qui court d'une œuvre à l'autre, malgré Sisyphe heureux, malgré cette *Insensée [qui] rayonne*, malgré tout



Coffre en cèdre, Louise Viger

MADELEINE MONETTE

La mer, au feu

Pour Angela et ses fils, Ian
et Max, de Belle Harbor

le froid du feu, son odeur
de goudron et d'étang croupi
parmi les débris calcinés
qui suintent, eau noire au fond
d'un décor coupé ras, plate
mosaïque incertaine du paysage
spongieux, de fondations rongées
en bassins terreux, dévastation
de dépotoirs envasés, aux restes
sertis dans de courtes mémoires
de boue fraîche pour archéologues
débutants, au-delà des désirs
à tort et à travers des pilleurs

furie de torches tenaces
sur l'îlot aux clartés fumeuses,
revirements de nuages roux
et flashes irradiants, les flammes
envolées de toit en toit, rabattues
en zigzags par l'ouragan, créent
des éblouissements de bombes
en cage dans les charpentes
grillées sur pied, l'incendie règne
encerclé par des torrents d'océan,
jusqu'à l'immobilité d'un matin
de braises éparses, foyers fumants
à fleur de sol, jusqu'à la douceur
de rares plumes de feu qui vacillent
encore, dans les tentes de poutres
entrechoquées, soupirs mourants
des marais charbonneux

moins de dernières nuits
que d'enfants à Belle Harbor,
accroche-toi ! ni noyade ni bûcher,
tiens bien ta corde, mon petit amour,
dans la guirlande de sauvetage,
l'eau ne t'effacera pas avec le reste,
file, file à flot ! bouche au ciel

autour du quartier embrasé,
tandis que la plage disparue
glisse vers les grands fonds,
rognures de sable, éboulements
de maisons qui sombrent tordues,
démantelées, dans un brouillard
sous-marin peuplé de toitures
d'escaliers de fenêtres, bric-à-brac
distendu en plongée, la limite
entre la terre et l'eau a lâché

la mer pénètre surprenante
avec ses emmêlements violents,
tous obstacles étranglés dans
des traînées de câbles, déchirés
sur les pics d'une nuit éclatée,
aux miroirs en lambeaux, amas
hérissés dans le vif du courant,
arbres la tête en bas sur un tapis
retroussé d'un coup de pied

la haute pelle d'eau pousse
plus avant, alourdie de rouleaux
de sable, qui demain tapisseront
le sol jusqu'aux auvents, flot
d'écluse ouverte qui défonce
avec fracas les vitrages, emporte
son dégueulis d'odeurs sans
plus rien de marin, oh ! le parfum
de la mer, l'odeur des molles
brises du large, algues et poissons
dans un bouquet de sel !

de rues discrètes en villes
côtières, dans les écumes
de l'inondation, rivières
souterraines de black-out,
les maisons décollent et
culbutent, craquent repliées
sur leurs propres tonnerres,
remplies comme des baignoires
par assauts continuels, mélanges
malsains de marée et d'égout,
paquets de mer profanée
aux relents de garage, de fosse
d'aisances, ni dehors ni dedans,
des filons d'huile à chauffage
courent dans les rapides,
irisations visqueuses

qui penserait mourir
d'un dernier coup d'œil
dans un sous-sol, ballotté
inerte dans un silence
de houle engouffrée,
pour sauver des riens,
de petites choses?

un téléviseur, des la-z-boy
dans l'aquarium glauque
pour un peu allumé, teinté
des lueurs de la fournaise
flottante deux rues plus loin,
mais non... le nid crépitant
rentre en lui-même, protégé
par des débordements de mer
grandissante, où la pleine lune
s'allonge roussie dans cent
couchers de soleil rutilants
à minuit, la chaleur plus dense
que la matière à Breezy Point,
débandade en rond d'animaux
d'insectes de poissons brûlants,
dans leur piège qui se consume
inaccessible, désarroi cerné

la mer s'enfle, complice
du feu, rien à faire que d'aller
au bout de la peur, calmes
à cause des enfants, d'effluves
salins en reflux de suie vaseuse,
la submersion battante, l'afflux
massif de luminosité se retirent
sur les ruines, lignes et volumes
aplanis dans les froides odeurs

d'un feu de mer

SIMONE SUCHET

Le parfum du scandale

À Maëlys

Le soleil de mon enfance triste et grise. Triste comme la petite ville assoupie et terne, dissimulée derrière ses escaliers Renaissance et ses maisons à colombages, dans laquelle j'habitais. Une ville, oui, car c'en était bien une même si, dans ses rues, circulaient encore tracteurs, vaches que l'on menait au pré et un gros cheval gris pommelé, qui tirait une charrue fatiguée. Même si les distractions rares consistaient pour l'essentiel à attraper les têtards dans les ruisseaux et à traquer les lézards pour leur couper la queue. Il arrivait aussi que nous partions à bicyclette faire des balades aux alentours, grimpant en danseuse les côtes pentues, serrant les freins et les fesses dans les descentes.

Toujours aussi grise, toujours aussi triste, trente ans plus tard. Éternelle endormie. Encore et toujours. On dirait pourtant qu'un siècle s'est écoulé. Les constructions ont gagné sur les champs. Les vaches et les tracteurs ont disparu, le cheval pommelé est mort depuis longtemps, le ruisseau est recouvert d'une chape de béton, les lézards n'osent plus s'aventurer sur ce qui était un chemin de campagne, maintenant une route nationale où l'on entend pétarader voitures, motos et mobylettes.

Je me tiens devant la tombe de ma mère. Les fossoyeurs s'apprêtent à refermer le caveau. Les gens se pressent, nombreux. Ils me présentent leurs condoléances, me serrent les mains, m'embrassent avec effusion. Je ne les reconnais pas. Cérémonie convenue. Pénible. Je n'ai qu'un désir. Fuir, partir au plus vite.

Une femme âgée se présente devant moi. Mise modeste. Un manteau gris et un foulard noué, serré sous le cou. Elle me sourit. Des effluves entêtants s'élèvent, envahissent ma mémoire. Je chavire. C'est elle, c'est Loulou. Ma Loulou! Le soleil de mon enfance morose. Ces senteurs chaudes qui me bouleversaient, enfant, me bouleversent à nouveau. *Patchouli, muguet, violette*. Je voyais des plages de sable blanc infinies, des eaux turquoises, des voiliers et des hommes qui ondulaient nonchalamment. Nous tombons dans les bras l'une de l'autre. Et nous restons ainsi enlacées. Indifférentes aux autres qui s'éloignent doucement.

Tous ces ragots qui circulaient sur elle, la belle, la capiteuse Loulou! Fêtes à longueur de nuit. Coucheries. Beuveries. Noubas à n'en plus finir. La rumeur voulait qu'elle en ait fait de belles pendant la guerre, couché à droite et à gauche. Et avec des Boches en plus! Des Boches, vous m'entendez, la salope! Un jour, on l'avait retrouvée ivre morte dans ses escaliers, la chatte à l'air! Une garce! Une traînée!

Loulou, belle à couper le souffle. Perchée sur sa bicyclette, elle pédalait ardemment, sa robe soulevée jusques aux cuisses. Son écharpe voletait dans le vent, prolongeait sa présence évanescence. Il se murmurait qu'elle avait été mannequin. À Paris!

Loulou ne travaillait pas. Tare insupportable pour les femmes de son quartier, populaire et ouvrier. Des femmes qui, elles, trimaient à longueur de jour, à faire les courses, cuisiner, récurer, frotter, laver, repasser, garder les mioches, turbiner à l'usine ou aux champs. Elle s'occupait de son fils. Un enfant blond, frêle, les traits fins, la silhouette délicate. De son mari aussi. Souvent absent, et pour cause! Il travaillait à l'étranger, en Algérie. Ce qu'il y faisait, on l'ignorait. Alors on imaginait: agent secret, légionnaire, mercenaire. Ce que l'on savait, c'est son nom: François Lion. On l'appelait Le Lion.

Les jours d'été, elle s'asseyait sur un banc de pierre, juste devant sa maison. Les gens se pressaient autour d'elle: les hommes qui revenaient de leur jardin lui offraient avec révérence les fruits de leur labeur, les femmes se plaignaient de la brutalité de ces mêmes hommes, devenus si

dociles face à elle. Cette année-là, Le Lion était venu. Assis auprès d'elle, un bel après-midi, il lui a caressé la main, y a déposé un baiser. Lui a parlé doucement. Loulou a écouté. A adressé un sourire épanoui à son homme. Brun. Râblé. De petite taille. Ni apollon ni hercule, un homme modeste et taciturne. Rien de l'armoire à glace construite par les imaginations enfiévrées de la rue. En fin d'après-midi, le Lion s'est levé, il a attrapé un panier d'un côté, son fils de l'autre. Ils sont revenus une heure plus tard, le panier chargé de laitues vertes, bien pom-mées, de petits pois aux cosses lumineuses et de fraises rouges, appétissantes. Accoudée à sa fenêtre, Loulou les a accueillis d'un geste joyeux de la main.

La semaine suivante pourtant, mauvaise nouvelle. Le Lion a été transporté à l'hôpital. Blessé. En danger. Parti cueillir des champignons, il s'était vêtu d'une chemise rouge. Dans le pré, au milieu des vaches, le taureau, titillé, excité, a chargé et encorné l'infortuné. Loulou l'a découvert, la jambe droite plâtrée, maintenue en l'air par un système de poulies, le visage tuméfié et bleui. Elle s'est approchée du lit, a caressé son front de ses doigts légers. Soupir douloureux, sourire las de son mari. Malgré leur compassion affichée, les voisins n'ont pas pu s'empêcher de penser : « Quel con, tout de même, se promener dans les champs avec une chemise rouge ! » Guéri, il est reparti très vite. En Algérie ou ailleurs. On ne l'a jamais revu. Quelques années plus tard, le fils de Loulou disparaissait, lui aussi. Emporté par une maladie aussi terrible que foudroyante.

Loulou était mon refuge. Mon évasion. Sous ses mots ardents, passionnés, ses héroïnes préférées, Thérèse Desqueyroux, Odile Mallet, prenaient vie. Elle aimait la poésie. Hugo, Vigny, Verlaine, Baudelaire. Elle lisait et ce n'était pas le moindre de ses charmes. Nous feuilletions *Cinéma*, regardions pendant des heures les photographies des vedettes de l'époque, Danielle Darrieux, Micheline Presle, Françoise Arnoul, Liz Taylor, Claudia Cardinale, Brigitte Bardot. Elle adorait B.B., sa beauté sauvage, sa moue, sa démarche de chat. La sensualité provocante de Marilyn Monroe, ses airs d'enfant perdue et sa vie cabossée l'émouvaient au plus haut point.

Pendant les vacances, ma mère me confiait parfois à elle. Foulards à sequins, châles chamarrés, turbans lamés or, jupes à volants, tous ces trésors venus du passé se transformaient en vêtements d'apparat. Une ligne de khôl sur la paupière, un soupçon de fard sur les joues, du rouge sur les lèvres appliqués de ses doigts experts et apparaissait devant ses yeux une petite princesse des mille et une nuits. Une princesse qui esquissait un pas de danse, se pavanait devant la psyché, émerveillée devant son image. «Ma petite princesse adorée», disait-elle en me serrant contre elle. Je me lovais dans sa chaleur, dans son odeur suave.

Elle avait vécu à Paris et je ne comprenais pas qu'elle soit revenue dans cette petite ville sinistre où, me semblait-il, elle ne pouvait que s'ennuyer à mourir. Elle me racontait les gens attroupés devant les vitrines de Noël des grands magasins, les cris de joie des enfants découvrant les minuscules personnages des contes de l'enfance lus et relus. Elle s'extasiait au souvenir des illuminations des Champs-Élysées, des milliers d'étoiles, des sapins lourdement décorés. Évoquait parfois des spectacles qu'elle avait vus, des films qu'elle avait aimés. Je l'imaginais les soirs de première, au bras d'Alain Delon ou de Jean-Paul Belmondo même si je savais qu'elle en pinçait pour Vittorio De Sica! Plus belle que toutes ces stars qui la faisaient rêver.

Aujourd'hui, des rides creusent le visage de Loulou, dont l'ovale est moins net, moins précis. Quel âge peut-elle bien avoir? L'âge des statues sans doute. L'âge de toutes les conquêtes et de tous les renoncements. Pourtant, dans ma mémoire, elle n'a pas changé.

Loulou, ma tante Loulou.

BENOIT GAUTIER

Nez

C'est elle qui l'avait appelé. Elle faisait ça. Sans intermédiaire, elle allait au-devant de ses désirs. Comme ce coloriste qu'elle avait joint un soir pour lui donner sa tête. Lui qui rêvait de la coiffer depuis son enfance. Ou encore ce photographe tatoué aux allures de malfrat. Lui qui la rêvait plus que tout comme modèle. Il lui avait écrit une véritable déclaration. Et un matin, son téléphone avait sonné. Il l'avait fait poser en marcel, assise sur une banquette *seventies* déglinguée. Une bretelle de soutien-gorge apparente, un manteau acrylique motif panthère avec revers de skaï noir, avachi sur ses épaules. Elle lui avait offert une lueur perdue dans son regard de femme mûre, l'entrouverture de sa bouche étonnée d'être déjà parvenue en hiver. À la fin de la séance, le photographe aurait murmuré : *C'est comme ça que je vous imaginais.* On raconte qu'elle s'était levée, s'était approchée, avait effleuré de ses lèvres la joue du jeune homme, chuchoté à son oreille : *Moi aussi.*

Il faisait nuit quand elle l'avait appelé, lui. Elle se présenta sous son pseudonyme d'actrice avec cette voix de légende qui glisse sur les syllabes, tronque la fin des phrases dans un silence soudain. Suspensions qui court-circuitent toute affirmation, tout jugement. Vides en série qui épinglent chaque fois plus profond son statut de star. Elle alla au bout de ses mots. Justes, précis, sans l'acidulé de la flagornerie. Il savait qu'elle aimait ses créations, qu'elle était curieuse, chinait, fouillait, se renseignait, débusquait partout des informations : amoureuse insatiable de la vie. Ils parlèrent de distance.

Il lui dit qu'il n'était pas sûr de la contenter. Que son travail consisterait à la méconnaître, à effacer tout ce qu'elle représentait. Cette tentative d'oubli n'était-elle pas un vœu pieux, une peine perdue ? N'avait-elle pas elle-même contribué autrefois à l'élaboration de son propre parfum ? *Une erreur*, lâcha-t-elle, abrupte. Il se tut. Cette fracture lui rappela en rafales la composition de la fragrance qu'il connaissait par cœur. Notes de tête : ylang-ylang, jasmin, géranium, fleur d'oranger, muguet, iris ; en cœur : vétiver, santal, mousse de chêne ; notes de fond : ambre, épices. Savait-elle qu'il avait dérobé enfant son erreur dans une parfumerie ? Et que c'était précisément cette erreur qui avait déclenché sa vocation ?

Il l'imagina grossière au volant de sa voiture, adepte de la décharge émotionnelle, aboyeuse en prise à la violence de ses sentiments. Loin du hiératisme renvoyé par la une des magazines depuis des décennies. Il lui demanda de choisir une photographie actuelle, le portrait qui la montrerait au plus juste selon elle. *On ne se voit jamais comme on est...* Il perçut un sourire où il décela de l'ironie, peut-être un soupçon de tendresse. Cette impression de vulnérabilité pressa son sang dans ses veines, provoqua un frisson dans sa nuque. Une sudation perla sur son front. Ses glandes lacrymales sécrétèrent des picotements. *D'accord*, concéda-t-elle. Et sans s'acquitter des civilités d'usage, elle raccrocha.

Le pli était arrivé deux jours plus tard. Elle n'avait pas inscrit son adresse au dos, mais il avait reconnu son écriture liée, pointue à l'extrémité des lettres, ronde dans leur corps. Le faisceau d'une lampe de bureau éclairait l'enveloppe posée sur la table de la pièce principale. Une lumière entre chien et loup effaçait tout autour.

Les émotions de la journée devaient s'évaporer, quitter l'écorce de sa peau. Le laisser seul avec la photo, avec elle. Il respira par le ventre, fixa le papier kraft. En vain, son cœur cognait avec l'irrégularité de l'émoi. Il fila vers la salle de bain, se dévêtit, se doucha. Peu importe la douleur, l'eau brûlante viendrait à bout de toutes les images qu'elle lui renvoyait, briserait en éclats les pensées miroirs qui

la multipliaient, la disproportionnaient, l'intensifiaient, l'idéalisaient. Dévoyaient toute tentative de créativité. Il saisit son sexe. Le tritura, le serra pour le faire bander, puis le branla avec vigueur. Il émit un cri rauque dans les soubresauts de son éjaculation. Le jet passa du chaud au froid. Il attendit longtemps. L'eau glacée expulsa sa nervosité, le vida de toutes ses visions. Il essuya chaque parcelle de son corps avec méticulosité, particulièrement les plus velues : le crâne, le torse, les aisselles, le ventre, le pubis, l'aîne, l'entrefesse, les jambes. Seule une présentation des plus propres, des plus sèches, des plus nues pouvait aborder la découverte du portrait, transcender le champ infini des senteurs, accueillir son essence.

Au moment même où il revint dans la pièce principale, le réverbère situé à quelques mètres dans la rue s'illumina. Un halo sculpta les meubles. Masses immobiles autour de l'enveloppe. La plus trapue émit des scintillements de nacre et de jade. Il ouvrit les battants d'une antiquité chinoise en hévée. Les scintillements devinrent pétales de lumière qui s'élancèrent, filèrent, s'effacèrent sur les murs. Les tiroirs de l'armoire tapissés de fer, puis capitonnés de jute pour isoler les senteurs, renfermaient les parfums de sa vie. Quatre à ce jour : *Monsieur* de Givenchy, *Habit Rouge* de Guerlain, *Féminité du Bois* de Shiseido dont un amant décédé aimait l'asperger, *Un Jardin en Méditerranée* d'Hermès.

On ne se voit jamais comme on est... Elle avait raison. Et c'est pourquoi il n'avait jamais pu fabriquer une fragrance pour lui-même. Elle, depuis quelques années, associait les senteurs à ses rôles : *Mandragore* d'Annick Goutal pour la frigidité d'une bourgeoise, *Lipstick Rose* de Frédéric Malle pour la légèreté d'une occasionnelle, *Tubéreuse Criminelle* de Serge Lutens pour la névrose d'une thérapeute. Elle était devenue infidèle à *L'Heure Bleue* de Guerlain qu'elle portait pourtant depuis ses dix-sept ans.

Sa main glissa vers le second tiroir de l'armoire, appuya sur un détail de marqueterie. Le compartiment s'ouvrit. Au centre, sur le capitonnage, un socle de laque incurvé. Posée dessus, une balle de cuir. Il la saisit entre le pouce et

l'index. La rapprocha de ses narines. Huma l'objet imbibé d'*Habit Rouge*. La balle glissa au cœur de la paume. Sous l'écorce de chevreau, des grains de riz de Camargue réputés, inégalés pour leur absorption des odeurs. Le riz craquelait avec douceur sous la pression de plus en plus ferme. Les frottements contre le cuir pénétraient son épiderme, parcouraient ses veines, ses artères, ses muscles. Guerlain irradiait chaque cellule de son corps.

Lui, *Habit Rouge*: notes de tête: oriental hespéridé, citron vert, orange amère; en cœur: patchouli; notes de fond: vanille, benjoin. Elle, *L'Heure Bleue*: notes de tête: bergamote, anis; en cœur: œillet, néroli; notes de fond: iris, violette, fève tonka, vanille, benjoin. Deux traits d'union. Deux senteurs communes imprégnées d'allégresses, de renoncements, de petites morts et de grandes, de renaissances, de milliers de sensations vécues par elle et par lui, à distance, pendant des années.

La vanille et le benjoin gagnèrent sur les autres effluves, les chassèrent avant de devenir une seule émanation qui battit dans ses tempes, envahit son cerveau, commanda son instinct. Sa paume relâcha son emprise. La balle roula sur le plancher. Il saisit l'enveloppe, la déchira, en dégagea le portrait envoyé seul. Elle avait accédé à sa demande, n'avait rien d'autre à ajouter. Il posa le cliché sur la table.

La photographie s'arrêtait à la taille. Une robe haute couture de laine marine taillée stricte, col rond et manches trois quarts, dénudait ses avant-bras. Le gauche, replié à l'horizontale contre son corps. Le droit, relevé vers son visage. Quelques constellations de fleurs de cimetière, atténuées par un logiciel de retouche, dénonçaient le crépuscule de la vie. Sur le dessus de la main, en travers des veines bleutées, deux griffures parallèles. Cicatrices de terrienne abonnée à l'étourdissement de l'effort, traces de bonne vivante qui cuisinait, pétrissait, jardinait, binait, ne devait craindre ni les brûlures d'un four ni les écorchures d'une branche. Les jointures des phalanges, nœuds d'arbres miniatures, révélaient une énergie vitale inaltérée par la longévité. Une bague volumineuse ornait le petit doigt: une calcédoine gris mauve montée sur un chaton de platine. Un éclat sur la peau de l'auriculaire le fit se rapprocher. Il scruta la face cachée du bijou, identifia son

mystère : un pavage de diamants accessible seulement au regard de sa propriétaire. Un vernis grenat si sombre qu'il se confondait avec le lainage marine de la robe recouvrait les ongles manucurés, impeccables, coupés étonnamment courts. Entre l'index et le majeur, une cigarette fine grillée à moitié. Une volute de fumée estompait le contour classique des lèvres repulpées au collagène. Cette bouche qui prétendait dans les entretiens ne pas aimer les baisers de cinéma, il la vit manger à belles dents, rire à gorge déployée, embrasser, presser, s'écraser contre la chair de l'être aimé, et même la mordre à l'heure de l'orgasme. Sous l'accent circonflexe des sourcils redessinés d'un brun doux, ses yeux kaki voilés par des paupières mi-closes semblaient le toiser. Mise à l'épreuve démentie par le laiteux d'un teint presque trop lisse, trop romantique pour son âge.

Il s'éloigna du portrait, changea de place, diversifia les perspectives. De près, de loin, à l'endroit, à l'envers. Toujours sa chevelure longue, libre, épaisse comme un casque d'or retenait son attention, captait sa concentration jusqu'à l'emprisonnement.

C'est au petit matin que le sillage de la vanille et du benjoin se matérialisa, devint serpent à deux têtes. L'hydre se déroulait, glissait dans l'auréole du portrait, se faufilait parmi ses poils. Alors que la tête droite du reptile illuminait les cheveux de multiples nuances de blonds : suédois, vénitien, blé mûr, sable mouillé..., la tête gauche les embaumait d'un calendrier de senteurs : le jasmin du printemps, le musc de l'été, le gardénia de l'automne, l'ambre de l'hiver. Les premières entrées de la fragrance d'une jeune fille devenue vedette, d'une femme devenue mythe, d'une actrice devenue grande.



Le marié, Louise Viger

MARCEL POMERLO

La mort de Sophia Loren

If life is a stage, I need more light!
Judy Garland

ROSE

Tu ne sais plus où tu es

Tu dis

Ce sont tes yeux que j'ai remarqués en premier

Tu dis

Ils sont bleu ciel

Comme les miens

Tu dis que tu aimes le ciel

Que tu dois y aller

Nous ne parlons pas

Nous célébrons ton anniversaire

Peut-être le dernier

Tu essaies de continuer

Nous sommes tous là

Nous sommes venus

Nous tes enfants

Tu te réjouis de tout

Tu portes une robe blanche

Une robe d'été

À laquelle tu as épinglé une rose rouge

Tu dis

Ça met de la couleur

Ça met de la vie

Et tu lances

Demain il fera beau!

Nous rions

Aujourd'hui est un jour de pluie
Toi tu essaies de mettre de la vie
Tu répètes
Jour de pluie jour de chance!
Tu ris comme une enfant
Nous sommes au bord des larmes

Tu ne sais plus ton nom
Tu ne sais plus rien de ta vie
Ta vie de mémoire qui s'embrouille
Qui mélange tout
Qui s'en va
Qui oublie
Tu dis
Avant le temps était plus long
Je réponds
Avant tu n'étais pas pressée
Tu prends une gorgée de vin blanc
Et tu ajoutes
Avant je travaillais tout le temps
Je n'ai pas vécu j'ai existé

SILENCE

Nous demeurons dans ton silence
Nous n'osons rien casser
Tu es brisée
Tu demandes des nouvelles de Christophe
Tu dis
Il est si beau
Marie te répond doucement
Christophe est parti depuis longtemps maman

SILENCE

Tu regardes ta fille comme une étrangère
Oui il voyage beaucoup
Vancouver... l'Inde... l'Italie... Il est chanceux
J'ai toujours rêvé de voyager

Nous ne disons rien
Nous nous levons pour porter un toast
Les coupes s'entrechoquent au-dessus de la table
Santé! Santé! Santé! Santé! Santé! Santé! Santé!

Nous pensons tous à Christophe et à son dernier voyage

C'est en te levant que tu declares
Je voudrais vous remercier...
Pour aujourd'hui
Pour les fleurs
Pour le gâteau
Pour les tartes à la rhubarbe
Pour tout
Oui merci
C'était très bon
Tout était bon
Et
Merci pour les belles cartes
Pour les mots
Merci pour le cadeau
Le parfum de Sophia Loren
Mon Dieu
Une surprise
Ça sent bon
Sophia était belle dans tous ses films
Tu vaporises quelques gouttes du parfum
de l'actrice italienne dans ton cou
Tu dis
Les actrices ça meurt jamais
Pis les beaux films ça fait voyager
Je vous remercie
Oui une vraie belle journée...

Dans la petite cuisine d'été le temps est suspendu
Nous sommes aspirés par le parfum de Sophia
devenu celui de Rose

Tu portes les mains à ton visage
Tu affirmes candidement
On change

Quatre-vingt-neuf ans
Je le crois pas
Non... c'est pas croyable
Ça passe...
... c'est la dernière journée qui est la plus longue
Vous allez voir
Oui
On est plus fatigués à la fin
Merci
Je vous remercie beaucoup
Ma mère Azilda nous baptisait avec des noms de fleurs
Rose, Violette, Jacynthe, Dahlia
Moi... moi... moi... c'est rendu que je perds mes mots

SILENCE

Nous débarrassons la table
Nous rangeons
Maintenant tu es installée
devant la grande fenêtre qui donne sur le lac
Dans le petit canapé en velours bleu
Les mains sagement croisées sur tes genoux
tu regardes la pluie tomber
Tu n'as plus d'âge
Tu as l'air d'une enfant
Tu sembles très loin

Enfants madame Latourelle nous apprenait des poèmes

Fleur de mai dis-moi la vérité
Feuille d'automne ne laisse entrer personne
Jardin d'hiver tu fais pleurer la mer
Amour du printemps rien n'est plus comme avant¹

En observant Corinne poser le bouquet coloré
au centre de la table tu dis
Les pivoines ça meurt vite
C'est beau
Mais ça dure pas assez longtemps
Ça tombe
C'est de valeur que ça vive pas plus longtemps

Pendant que tous parlent
S'affairent
Rient
Tu demeures silencieuse
Tu ne poses plus de questions
Tu gardes ton petit sac à main en cuir blanc sur toi
Comme si tu étais prête à partir
Tu regardes par la fenêtre
La pluie a cessé
Tu nous regardes
C'est drôle
Cette année on dirait qu'on a la lumière d'automne
en plein été
C'est pas comme d'habitude
T'as pas remarqué ça toi
La lumière est pas comme d'habitude ?
Non on n'a pas une lumière d'été
C'est curieux...

En essayant de comprendre cette curieuse lumière
Tu es songeuse
Nous restons avec toi dans ce mystère lumineux
Je dis
Est-ce qu'on aurait manqué une saison
Notre saison préférée ?
Tu ris
Tu dis
Le ciel est jamais pareil
C'est jamais la même chose
Le soleil non plus

Puis tu te lèves péniblement en demandant ton manteau
Tu t'excuses d'être fatiguée
Tu demandes qu'on te raccompagne
Tu es chez toi dans ta maison
On entend une mouche voler
Tu nous parles à nouveau
La nuit s'en vient
On va y aller avant l'orage
Je vous remercie
Judy chantait toujours comme si c'était sa dernière chanson

C'est vrai
Elle chantait... comme si elle allait mourir... Judy

Debout au milieu du salon
nous sommes tous figés
Tu aimais tant écouter Judy Garland
Nous ne savons pas quoi te répondre
Les mots nous échappent
Nous pleurons en silence
Somewhere over the rainbow
En passant la main dans tes cheveux tu ajoutes
Je vais me reposer dans le ciel
Quand j'aurai les yeux fermés

Puis tu fais quelques pas vers l'escalier
Soyez prudents
Je vous remercie tout le monde
Bonne nuit

Tu montes lentement les vieilles marches craquantes
de l'escalier qui mène à ta chambre
Arrivée en haut tu lances

JE VOIS PAS BIEN... LA LUMIÈRE EST BRISÉE

Rassemblés au cœur de ta maison à jamais parfumée
Nous sommes figés de chagrin
Immobiles
Muets
Le parfum de Sophia Loren flotte dans ta maison Rose
Fleur de mai dis-nous la vérité

ROSE
Ta lumière est brisée

Note

1. « Fleur de mai », poème inédit de Marcel Pomerlo (2012).

ÉRIC BROGNIET

Hommage à Marilyn

Dans la solitude – son destin
Le cœur brûlé et son cristal
De larmes

Quand il l'a crucifiée
Quand il a chu avec l'oubli
Par vaporisation, par spasmes

Sous la lumière noire
Au collier, cette femme est un lévrier
De luxe

Vétiver, santal, musc, vanille, civette, cèdre

Je ne veux pas être vendue comme un aphrodisiaque
Sur celluloïd, dit Marilyn
– librium, nembutal, demerol –

Sa peau lui permet de n'être pas nue
Sa robe cousue sur elle était sa peau
Sa peau était son linceul

Besoin d'être aimée, aimée, aimée...
La nuit est pleine de poison et de rêves sanglants

Téléphone, ombilic où elle parle, la langue bouge
Y a-t-il quelqu'un au bout du fil ?

Pour déjouer
Les grands chiens de l'ombre à tête humaine
À masque mortuaire et faciès d'homme

La cote est-elle en hausse ou en baisse ?
L'œil de la caméra est-il vortex ou abyme ou miroir ?

La nuit dans la chambre blanche au milieu des flacons
De Dom Pérignon et de neuroleptiques
Des camélias aux pétales d'ivoire et de la bakélite immaculée

Loin du grand jour des spotlights où elle transfuse sa jeune
beauté
Par le tube vampirique et noir qui la fixe – *Moteur! Action!*
On tourne!
Son parfum est sa pérennité

Son parfum est la mémoire d'un être
Son parfum est la politesse suprême d'un corps magnétique
Et d'une âme prise de panique

Son parfum est la quintessence d'elle-même
Femme vitale et fatale

Il désincarcère son corps pris de panique
Et son âme magnétique

« Que portez-vous au lit Marilyn ? »
« *Chanel number 5 of course!* »
Répondit-elle aux paparazzis

Chanel number 5 magnifiant le désir et l'amour
Un parfum de femme à odeur de femme
Fabriqué comme une robe de haute couture
Artificiel et sophistiqué
– aldéhyde, néroli, citron, bergamote
– ylang-ylang, jasmin, rose de mai, iris et muguet

Dans l'air mêlé aux effluves fades des potions et des
barbituriques
Savane tropicale aux remugles de pourriture, soliloque
pour que la nuit
Ne brise ce cœur de cristal, cette beauté en boucle sur le
trou noir de sa vie

Si belle, lisant Rimbaud et Joyce, notant, dans des
carnets, des poèmes
Et des maximes pour ne pas sombrer dans l'impossible
récit des rushes
Qui bout à bout seront l'histoire d'un autre, le fantasma
d'un autre

Ayant vampirisé cœur, bouche, iris, cheveux, ventre, jambes
Et cette nausée qui la traverse comme un fer rouge ou
une vague quand le soleil
Peu à peu sombre sur Sausalito et L.A., Haight-Ashbury
et Hollywood

Odeur sauvage et raffinée à vague odeur d'orange
synthétique
Où toutes les composantes de la nature symphonisent
sur la peau
Par l'artifice novateur du bien-nommé Ernest Beaux

Respirant depuis son buisson roux, intime, aux lèvres
humides
Quand le tocsin de son cœur à la volée
Appelle à l'hallali des corps et de la petite mort
Parce que toute solitude est atroce

Sa mère, monteuse, s'abîmait les yeux sur des kilomètres
De pellicule cinématographique, sur les coupes
Et lui montrait, le dimanche, les empreintes des stars

Elle, star, devenue reine blanche pour conjurer la reine noire
Cinéma, politique, strass, stress : la partie d'échecs
Se termine sans vainqueur

Toutes les pièces sont la propriété d'un seul joueur
Qui s'appelle la Mort

NICHOLAS DAWSON

Garage

L'enfant sait se pendre quand il le faut. Il n'a qu'à viser la poutre de ses yeux pour reconnaître la corde ; il sait faire le nœud. C'est trop haut, il le sait aussi. Il est trop petit, il cherche une échelle : son père doit en avoir une pas loin. Là, sur le mur du garage. L'échelle est placée à l'horizontale : drôle d'idée, qu'il se dit.

Le père a tout ce qu'il faut pour se tuer. Autour de l'échelle, c'est une mosaïque d'armes : les scies, les marteaux, la tronçonneuse avec ses dents, comme un requin. L'énorme disqueuse ressemble à une sangsue. Il serait plus simple de la brancher avec les pieds dans l'eau.

L'échelle est à portée de main. Elle est plus lourde qu'il ne le croyait, même à l'horizontale. Elle tombe sur ses épaules, son corps tombe dans l'eau. La tronçonneuse n'a pas bougé. Il s' imagine pourtant que tous les outils s'effondrent sur lui. Sur sa peau se plantent les dents des scies, frotte le papier sablé de la disqueuse. Des marteaux cognent sur sa tête comme dans les dessins animés. Et le sang se mêle à l'eau stagnante du garage. C'est comme se pendre, se dit-il. Le père viendra chercher son échelle un jour ou l'autre et il aura la même surprise, avec quelques textures de plus, quelques odeurs aussi. Du thon en canne émietté dans l'eau.

*

Il pleut sur le béton : ça vient de dehors, de la porte mal fermée, du drain bouché par des feuilles d'automne. Ou par un enfant. C'est ce qu'il croit : un tout petit corps se cache dans le drain.

L'eau coule encore. Il la laisse monter. Il attend que la flaque se transforme en lac, que le lac se transforme en rivière. Il attend que cessent les éclaboussures, que l'écume disparaisse et que la rivière retrouve le calme. Il attend que l'enfant du drain se noie.

L'agonie est longue. Ça y est. Il peut maintenant appeler le père.

L'eau monte jusqu'aux genoux, crie le père, mais l'enfant voit plutôt l'eau monter jusqu'aux outils électriques accrochés bien bas aux murs du garage. Il voit déjà des flammèches et bientôt, là où il y a de l'eau, il verra du feu.

*

L'enfant regarde la fenêtre, le parc devant la maison, les voitures dans l'allée. Il fait des simagrées, il fait le fou. Il lance des cris de joie et des sons monstrueux. Il sort la langue, écrase son visage, étire son visage, écrase son visage à nouveau. Il soulève son t-shirt, écrase son torse, sort la langue et imagine des seins. Il bouge les hanches, il bouge les fesses, il lance encore quelques cris de joie. Il aperçoit son reflet dans la fenêtre et s'arrête. L'enfant replace son t-shirt. Ferme la bouche. Se tait. À quoi bon, se dit-il, si personne ne regarde. Le parc reste là, les arbres, les voitures. Aucun passant.

Il se tourne vers le miroir au mur de sa chambre. Mais encore là, au fond, il revoit la fenêtre. Le parc, les arbres, les voitures.

*

L'enfant parle à sa meilleure amie au téléphone et s'excite du projet : se perdre dans le fond d'une malle à costumes et se déguiser avec tout ce qu'on y trouve. Il voit déjà le chapeau de pompier agencé aux bottes de pluie, une robe de princesse et des jeans déchirés. Il s' imagine tous les noms qu'il portera. Les lettres seront choisies comme les vêtements : les deux mains battant l'inconnu, les yeux fermés.

L'enfant descend au garage et entend le père ruminer. L'échelle est à nouveau tombée.

L'enfant demande la permission, ne se gêne pas pour élaborer le projet en détail : les costumes, l'inconnu, les prénoms, la meilleure amie. Le père regarde l'échelle à ses pieds. Le père ne dit rien, il serre le marteau dans sa main. Le père lance le marteau qui atterrit sur le drain. Le père refuse et sermonne : tu n'as que des filles, où sont les garçons. Tu n'as qu'un seul nom, tu n'en auras pas d'autres. Où sont les garçons pour jouer dans un garage avec marteaux et échelles, avec disqueuses et tronçonneuses. Va jouer aux outils avec un garçon et reviens blessé, une jambe en moins, un bras qui pend, un œil perdu en chemin. Te savoir méchant, te savoir violent. Te savoir les mains sales pleines d'échardes et des bleus sur les genoux. Te savoir l'épaule disloquée, la tête prise dans une clôture. Te savoir battu et triomphant, fier de l'œil au beurre noir. Te savoir entre la vie et la mort dans un garage avec des outils et des amis garçons. Où sont les garçons. C'est quoi, leurs noms. Quel est ton nom. Tu n'as qu'un seul prénom. Je t'ai choisi un seul nom. Quel est ton nom. Dis-moi ton nom.

*

L'enfant chuchote son nom.
Quel est ton nom. Plus fort. Ton nom.
L'enfant chuchote son nom avec un peu de nausée.
Plus fort. Prends le marteau. Dis-moi ton nom. Lance le marteau. Sois un homme, quel est ton nom.
L'enfant vomit sur le marteau.
L'enfant vomit sur l'échelle.
L'enfant vomit sur le drain.
L'enfant vomit sur ses pieds.
L'enfant ne dit plus son nom. L'enfant ne pleure pas. Il attend que les pleurs se noient à l'intérieur.
L'enfant se sauve, pourtant. Comme une mauviette, qu'il se dit. S'enferme dans sa chambre comme le fait sa sœur, parfois. Regarde dehors, la rue déserte et les deux voitures dans l'allée du garage. Il attend que le père monte, mais le père ne monte pas. L'enfant voudrait se sauver à nouveau, mais il n'a qu'une seule chambre dans laquelle s'enfermer. Comme sa sœur, parfois.

L'enfant arrive à retenir ses pleurs en se mordant l'intérieur de la joue, en cognant sa tête contre le mur, en se donnant des coups de poing dans le ventre. Il se bat, comme ça il sera triomphant.

*

Les costumes d'Halloween sont dans le garage, dit la mère. Je sais que tu as peur du garage. Je sais que tu crois qu'il y a plein d'araignées qui mangent les enfants. Je sais que tu crois qu'il y a plein de poissons dans l'eau qui ne s'évapore pas quand il pleut. Je sais que tu as peur des piranhas aux grosses dents qui se nourrissent d'enfants, des sangsues qui sucent le sang des enfants. Tu es un enfant, je sais que tu as peur des monstres et des fantômes qui dorment sous le drain. Mais va les chercher, les costumes, dit la mère. Va chercher les costumes dans le garage, mon enfant.

L'enfant regarde les outils, l'échelle, l'eau. Il n'y a pas de piranhas, ici, pas d'araignées. La disqueuse est une disqueuse, se dit-il, elle sert à sabler le bois. La tronçonneuse est encore là, poussiéreuse parce que le père ne l'utilise pas. Les marteaux sont cachés dans la boîte à outils. Et l'échelle reste là, immobile comme l'horizon. Cette fois, elle ne tombera pas.

L'enfant regarde la poutre au plafond en plaçant ses pieds sur le drain. Il imagine la corde, le nœud, son cou, ses pieds qui se balancent comme un pendule. Son corps en entier serait une flèche vers le bas.

L'enfant remonte avec le sac de costumes dans les bras. Ça pue dans le garage, dit-il fièrement. Ça sent le poisson pourri. Ça sent l'enfant mort.



La mariée, Louise Viger

JEAN-MARC DESGENT

Une certaine odeur des rats

C'est une ville, il y a soixante ans.
C'est aussi un enfant pour qui la ville,
c'est dix rues, trois ruelles, quelques maisons,
la cour arrière d'un appartement qui craque de partout.
C'est une ville, il y a soixante ans,
c'est aussi un enfant,
c'est aussi des rats,
c'est aussi des chats,
rats, chats, mordus blessés,
rats, chats, vieille guerre.

Les affrontements se multiplient quand la population ratière gonfle, quand les félins se sentent assez puissants en nombre pour attaquer les rats. L'enfant, l'été, dans la cour arrière, voit un chat et un rat se partageant un banc de bois bancal, abandonné là; les deux, rat, chat, regardant droit devant, se méfiant l'un de l'autre mais se respectant suffisamment pour n'oser le moindre mouvement, la moindre position désavantageuse. Ils se tiennent ainsi de longues minutes... Rat, chat, de faïence. Dans sa tête, l'enfant les photographie...

Les bagarres, les luttes, les massacres,
c'est la nuit.
La trêve, la guérison des blessures, c'est le jour.
Les chats, les dents des rats,
les rats, les griffes des chats;
guerre larvée de jour, guerre ouverte de nuit.

Les rats, c'est la vie quotidienne de l'enfant; il les regarde courir le long du trottoir, prêts à se cacher sous une voiture ou à entrer dans les trous d'égout au moindre bruit ou mouvement inhabituel. L'enfant ne s'étonne jamais de la présence du rat, des rats. Son père en tue un par semaine, hiver comme été, avec des trappes. Il arrive qu'un rat se soit grugé une patte pour échapper au piège. Le père dégage la patte, nettoie la trappe, la replace délicatement et espère être plus chanceux, la prochaine fois.

Ne pas s'approcher,
ne pas tenter de capturer,
ne pas talonner.
L'enfant côtoie beaucoup de rats, il en imagine d'autres.

Les rats se multiplient rapidement et quand il y en a trop, quand on les aperçoit trop, quand ils ont trop mordu de filles et de garçons, des passants, on envoie des inspecteurs qui finissent toujours par recommander la même solution : il faut gazer.

L'enfant voit arriver, tôt le matin, des camions contenant d'énormes barils dans lesquels se balance un liquide verdâtre. Ça ne fait pas cinq minutes qu'on a éteint les moteurs qu'une forte odeur se répand dans les maisons aux fenêtres ouvertes. C'est l'été qu'on extermine les rats ! Cette odeur prend à la gorge et vous donne en moins de deux un terrible mal de tête, des étourdissements ou une interminable nausée. Puissant liquide qui sauve les rues que l'enfant connaît de la population ratière envahissante.

Des hommes masqués sonnent aux portes, entrent, vaporisent le liquide sous les plinthes des murs, dans toutes fentes murales qu'on peut trouver, dans les sheds, dans les cours arrière. Il est interdit aux habitants du quartier de refuser aux employés de la ville d'il y a soixante ans l'accès aux appartements; refuser, c'est protéger les rats ! Alors, on se tait, laisse faire, on obéit à une sorte d'état d'urgence même si l'on sait les dures journées qui viennent... Au bout de quelques heures de vaporisation, les camions repartent beaucoup plus légers qu'à leur arrivée. Durant de nombreuses heures, c'est l'odeur du liquide verdâtre qui domine tout...

Cette opération crée chez les rats un état de panique, on les voit courir partout, on les entend gémir. L'enfant, en posant son oreille sur les murs de l'appartement, entend un vacarme inhabituel, des cris pointus, aigus, stridents, de furieux grattements.

Alors, les mères sortent les enfants des maisons et s'en vont, fuient l'odeur devenue insupportable. Itinérants momentanés. Tous espèrent échapper au gaz ou à son parfum. Il faut quitter le quartier qui est envahi par une seconde odeur, plus forte encore que la première, celle des rats pourrissant dans les murs des maisons, dans les recoins des sheds, sur les trottoirs, dans les entrées d'égout, dans les cours arrière, dans les ruelles pour une fois quasi muettes. Ce liquide vaporisé paralyse les rats, leurs organes alors figent, s'assèchent, le rat meurt vite; ceux qui ont expiré dans les rues sont raides comme du bois mort. Les rats dégagent alors une senteur où se mêlent l'odeur du liquide verdâtre qui les a tués et celle des organes figés, pourrissants. Dedans, dehors, les maisons sentent le rat putréfié.

L'enfant pense qu'en plein été au soleil éblouissant, les rats empestent la paralysie de leur cœur.

En fin d'après-midi, d'autres camions de la ville d'il y a soixante ans viennent ramasser à la pelle les rats étendus sur les trottoirs, dans les ruelles. Les autres, ceux des sheds et des cours arrière, sont jetés dans les poubelles d'aluminium cabossées. En moins de douze heures, on a tué des centaines de rats, on a nettoyé les rues, on a vidé les maisons de leur vermine, on a fait disparaître ou presque les animalités errantes.

Pas de rats, pas de chats.

Mais la puissante odeur persiste une bonne semaine, toujours.



La mariée de cèdre et de naphthaline, Louise Viger

MONA LATIF-GHATTAS

L'odeur de l'amour

Elle s'approche de la rive
Le Nil en crue au bord de ses narines
Musc de nuit
Caresse olfactive sous la lumière embaumée du couchant
égyptien

Elle hume ce limon chargé de sable rouge
Poudre d'amants
Tubéreuse et jasmin indien
Tatoués sur sa peau d'eau

Elle hume ce parfum antérieur
Un passé lancinant à une heure olfactive

Il était une fois l'odeur de l'amour
Lotus et papyrus entrelacés

Montent vers le ciel de son cerveau en souvenance
L'odeur des détritrus brûlés
Et celle de l'encens qui fait battre ses ailes



Les mariés, Louise Viger



LAURE CAMBAU

Odoration

Le trémolo du parfum

*Ce décor posé, [...] fuyant à perte de vue sous
ses yeux fermés.*

J.K. Huysmans, *À rebours*

*... e' un certo balsamo
che porto adosso :
dare tel' posso,
se'l vuoi provar*
Da Ponte, Mozart, *Don Giovanni*, «air de Zerlina»

... ce léger parfum est mon âme...
et j'arrive du paradis...

T. Gautier, Berlioz, *Le spectre de la rose*

I

Mon petit colporteur d'aromates
aux gants parfumés
distribue de porte à porte
des papillons d'odeurs
sachets de protection colliers d'ambre et dahlias froissés
mon petit colporteur d'aromates
jardinier aux abattis canailles

Écris dans la langue du nez
un élixir parégorique
teinture d'opium anis camphre
écris dans la langue du nez
confiseries épices de chambre
cannelle muscade graine de paradis
benjoin safran liquidambar
graine de paradis épices de chambre
dans la langue du nez

Écris

ce que tu vois quand tu fermes mes yeux
un très beau point d'odeur,
de ce nez enluminé de ce pic de cette péninsule,
gamme majeure des égouts
contrepoint des eaux noires
tierce du basilic
accord renversé du seringa
une rose à l'état fondamental
tilleul verveine chromatisme faisandé du cadavre
florilège baume nerval
moelle de cerf et de bœuf
graisse de vipère d'ours et de blaireau,
savon animal parfum de grâce
ce que tu vois quand tu fermes mes yeux
parfum d'eaux noires
un vertige qui s'adapte et frappe à toutes mes portes
esprit de la lampe du parfum de l'alcool es-tu là ?

Écris dans la langue du nez, œil intérieur,
et ne te trompe pas de sens,
le mauvais sens peut-être sent bon
et même le bon est mauvais
le mauvais sens peut-être sent-il meilleur que le bon
trituration dissolu zeste stimule
de ton œil intérieur en forme de nez

Écris

des bulles de temps en bouteilles
fleurs cachées arbres montagnes
cailloux de cachalots
des bulles de temps
au comptoir du bar à rêves
bar à vapeurs
bar à essences
bar à odeurs

Écris des spectres
de ton œil intérieur-nez
encensoir docile et bleu
l'encrier fume

la charogne grince
le nuage m'évade
un très beau point d'odeur :
ce que tu vois quand tu fermes mes yeux
piment jasmin
du feu et du son
un peu d'air et du temps
pris au piège dans l'œil du parfum.

II

Suivez cette fleur blanche
entre rêve et oubli du plafond des abysses
au paradis des *parfumeurs* voleurs d'absinthe
suivez cette fleur blanche
de nos villes en bouteilles jusqu'au coffre à parfum du plaisir,
passage en bouche passage en nez
dans la spirale tourneuse de la valse des oreillers noirs
gambadant de couleur en fragrance
suivez cette fleur
du delta du nez au dernier bac à sable
modulation circulaire
suivez cette fleur
génie de la lampe
dame blanche expulsée de l'encrier
suivez cette fleur dans son éternel trémolo parfumé
suivez cette fleur jusqu'à l'horizon
ébréché par l'étreinte.

SANDA VOÏCA

Sanda Voïca en parfums

ou

Sanda Voïca mise au parfum par ses détracteurs

Parfum de pensées au crépuscule dans un jardin du Cotentin.

Parfum de pavot (sans odeur donc, mais dans la corolle duquel les abeilles deviennent folles).

Parfum de rose verte (sans odeur non plus) venue d'une Chine bleu et rouge.

Parfum d'homme qui rôde autour de sa tendresse.

Effluves des troncs et feuilles de peupliers sous la pluie.

Parfum de ceux qui nous attendent.

Parfum de ceux qui nous attendent au tournant.

Parfum de la matinée la plus ensoleillée de tes vacances.

Odeur de café bu sur une terrasse suspendue au cou du Sphinx, en Égypte.

Parfum de gâteau aromatisé à la vanille, servi dans le rêve par ta grand-mère.

Parfum de celle qui a promis de ne plus jamais tuer.

Odeur des noyaux du système nerveux.

Odeur de patte d'oiseau en vol plongeant.

Tous mes parfums jusqu'ici sont tristes.

Parfum d'un chant religieux russe dans la cathédrale orthodoxe de la rue Daru, à Paris, par le groupe des enfants russes de l'école attenante.

Parfum des fleurs d'abricots, odeur puissante sous le soleil, jalousement transformées en cocons par quelques araignées tombées amoureuses de ces fleurs plutôt rares dans le Cotentin.

Parfum d'abricots crus, mais le noyau déjà très dur, volés des jardins en route vers l'école et remplissant les poches du tablier de l'uniforme, dans un pays et une région où l'abricotier était l'arbre fruitier le plus répandu. Banal abricotier de Calarasi, devenu calvaire au carrefour des sentiers perdus en pleine ville, à Coutances.

Parfum de l'attente d'une chose annoncée, inéluctable.

Parfum de l'isoloir dans une école, le jour des élections, annihilant l'odeur habituelle : l'innocence des enfants poussée illégalement au mur par les cages nauséabondes et non illuminées. On ne met pas les isoloirs au milieu de la salle, pour les traverser, mais contre les murs : on bute dessus ! L'acheminement vers le mur qu'est toute élection.

Parfum de brume remplacée par la pluie au moment de ce changement : la déception de la brume, trahie, lavée par les gouttes fines et froides.

Parfum de la pierre à feu et de son environnement. Parfum que j'ignore mais que j'évoque quand même !

Parfum de l'égarement dans une rue bien connue mais que la construction récente d'une tour a rendue incognoscible – non pas méconnaissable, le terme philosophique doit souligner les médiocres qualités philosophiques de celle qui écrit ici.

Parfum d'une lecture récente d'un critique littéraire, Guy Lavorel, sur Francis Ponge, surpassé par celui de mes propres lectures du poète...

Tous ces derniers parfums : plus charnus et parfois même gras ! Dégraisser les parfums !

Parfum du bordel mixte, sur plusieurs étages, dans un immeuble sans surveillance, où je reviens après quelques jours ou quelques années, et où tout le monde est exténué, tous couchés sur des lits ou par terre, en grappes souvent ; où les rares valides me conduisent vers ma meilleure amie, très malade, décharnée et comme entrée en putréfaction, autour des yeux et des rotules. Elle essaye, devant moi, toute nue et penchée, de faire sortir un pet, sans réussir.

Parfum de la lumière humide sur cette jeune pousse, à peine deux, trois branches, d'acacia, sortie toute seule

dans l'ombre de nombreux arbres et arbustes autour d'un grand immeuble de la banlieue bucarestoise, quartier périphérique de la ville plutôt, où la végétation a tellement poussé qu'elle cache et assombrit tous les immeubles. Le jeune acacia réussit à attirer la rare lumière sur lui, et le parfum de ses trois branches élancées, presque en croix, me parvient du fond de ce quartier, qui est, comme par hasard, celui d'un oncle paternel, où j'ai habité à plusieurs reprises, quelques jours – vacances ou préparation d'examens, étudiante, pour le calme du quartier –, et pas encore l'ombre si dense d'aujourd'hui.

Parfum d'une pause dont on ne connaît pas la suite : attendue et crainte à la fois.

Parfum d'une mélodie qui veut synthétiser un état / une situation / des moments épars – et qui s'avère trompeuse, qui trahit tout, qui abandonne tout, pour prendre un chemin qu'elle ignore elle-même. Et dont je sais, en l'écoutant, qu'il va la perdre – et je suis impuissante : je me réjouis de ce qu'elle me laisse encore entendre d'elle.

Parfum de la fin d'une telle mélodie.

Parfum de synthèse : du thon, des croquettes, du jambon, de la crème brûlée, du filet mignon rôti, des restes de poulet cru que mon chat mange depuis qu'il est chez nous.

Parfum de la femme que ma fille sera à mon âge. Elle a trente-trois ans de moins que moi, tant que je suis vivante, et elle aura son propre âge, quand je serai morte.

Parfum des applaudissements de circonstance.

Parfum de celui qui a perdu son rang, sa noblesse, et qui, dans son humilité, est encore plus souverain qu'avant.

Parfum du « milieu de sa vie », du si commenté « *nel mezzo del cammin* » de Dante.

Parfum d'un pépin frêle avalé avec la chair juteuse d'un melon et parfum du même pépin resté collé quelques instants sur le palais, avant qu'on l'oblige à « partir » : déçu d'avoir perdu tout logement honorable et de se voir poussé vers les intestins !

Parfum du divorce d'Albert Einstein, qui a duré cinq ans ! Et au prix de son Nobel – 32 000 dollars à l'époque, en 1922 !

Parfum du commerce de l'esprit entre deux amis de longue date, confondu avec le parfum de sorbet préféré, savouré en solitaire dans sa cuisine, après le départ précipité de sa femme, appelée plus tôt à son travail.

Parfum de celui qui s'en fout du chou en saumure, fabriqué encore dans beaucoup de chaumières des pays de l'Est européen, pour faire du chou farci à la viande de porc – les *sarmalés*.

Parfum des ordinateurs portables surchauffés à pod-caster en folie des émissions qu'on n'écoute pas toujours.

Parfum de citron fané du mot « culture » dans l'intitulé de la radio France Culture.

Parfum – tiens, lequel? – de Ségolène Royal, en délicatesse avec son élection à La Rochelle.

Parfum des pailles en ballots sous le soleil caniculaire de la plus grande plaine roumaine, avoisinant sans se mélanger le parfum des raisins rouges, pour le vin, sous le même soleil, dans le jardin d'une de mes tantes maternelles, à la campagne, pendant mon enfance.

Parfum du dernier *Atelier du roman*, revue que je ne vais pas lire – ou du moins pas prochainement –, où il est question de Boris Vian et d'Emil Cioran.

Parfum de ce moment, d'il y a deux, trois ans, où je ne pouvais plus dire, pendant de longues secondes, combien faisait 7 fois 5. Non pas que je séchais, mais ma tête était prise d'un vide paralysant, jusqu'à la panique. Jamais plus répété, le parfum de cette panique est devenu rare, exquis.

Parfum de celle qui a eu du mal à rédiger / transcrire les qualités du parfum d'avant, sur la panique.

Parfum de la suite dans les idées, quand elle n'en est pas une, et qui tourne, vinaigre rare, dans le parfum de l'incohérence qui couvre une suite dans les idées.

Parfum d'un émerveillement: je composais, ou du moins j'entendais directement dans la tête un morceau, une sonate pour piano, que je ne pouvais transcrire, car je ne suis pas musicienne, mais dont je savais clairement que c'était un morceau de Ludwig van Beethoven, et plus précisément une sonate qu'il n'avait jamais composée, mais qu'il aurait pu composer. C'était dans son style et ses... cordes musicales, de son piano! Et ce parfum

«complété» par celui d'après l'émerveillement... celui de la déception: j'avais entendu la musique possible de quelqu'un, et non pas une musique de personne, pour ne pas dire de moi-même.

Parfum pestilentiel – comme la plupart des parfums dans les narines des autres – d'une grenouille sèche, enfermée dans un pot en verre, que je n'ouvre plus jamais, après l'avoir fait deux, trois fois...

Suite dans les idées, sans qu'il y ait la moindre idée.

Parfum d'un squelette d'hippocampe, trouvé dans le bac à sable pour les enfants, dans le Jardin public de Coutances, le premier été de mon arrivée en France. Squelette intact, odeur de mer, d'iode et de sable.

Parfum de celle qui concocte un voyage à la fois d'initiation et de consécration à Paris.

Parfum d'une lettre qui ne sera pas mise dans une enveloppe, mais dans une boîte vide de fromage camembert. Disques de papier, de la dimension de la boîte, que les lignes écrites vont remplir. Lettre-objet, calligramme en trois dimensions – feuilles rondes superposées, remplies de phrases. Et cette lettre déposée directement dans la boîte aux lettres du destinataire, même si cela suppose des centaines ou milliers de kilomètres de voyage.

Exercice de plus en plus facile – mettre le mot «parfum» devant tout ce qui me passe par la tête! Et l'once (ou plus!) d'ennui induit par ce mot, «parfum», qu'on retrouve systématiquement – à force, on ne le lit même plus, après quelque temps!

Parfum de la non-entente, plus que parfum: liquide amniotique. Je vis dans l'incompréhension, sans jamais naître. Qui le sait? Qui est ma mère? Qui me porte dans son ventre, si jalousement, pour ne vouloir jamais me lâcher?

Parfum de la cigarette et de sa fumée, dans une photo où Francis Ponge se penche, s'appuie contre la rambarde d'un balcon donnant sur un carrefour, sans feux... À Paris? Quelles cigarettes fumait-il? Les a-t-il changées?

Parfum de fumet de soupe d'épinards aux coquilles Saint-Jacques. Dans une salle à manger trop chauffée par une cheminée.

Parfum d'un ratage : des pommes de terre trop cuites dans l'eau, que Nicolae Breban, cet important romancier roumain, m'avait fait cuire chez lui, et qu'il aurait aimées plus dures – à la suite d'une de ses invitations exquises à manger chez lui, en tête à tête, dans sa grande cuisine de l'appartement rue Luterana, à Bucarest, repas suivi de longues discussions dans sa chambre-bureau-salon, où il m'a lu et fait lire en français *Une saison en enfer* de Rimbaud, où il m'a lu avec grandes gesticulations *La chanson de l'amour et de la mort du cornette Christoph Rilke*, en allemand, ou bien m'a fait écouter du Brahms, ou interrogée sur mes rêves...

Parfum de l'appareil photo prêté par Vincent depuis deux, trois ans, abandonné depuis deux, trois mois, et que je vais reprendre cet après-midi avec une idée précise (que, comme souvent, je vais contourner) : photographier quelques monstruosité-bizarries dans un dépôt-vente.

Parfum des anges dans un joli timbre, sur une lettre envoyée par Alain Jouffroy – anges que j'aimerais avoir en grand, en vrai, dans mon bureau. Figés et vivants, comme je les perçois sur le timbre.

Parfum du riz basmati cuit, avant de le préparer dans une salade avec thon, maïs et cornichons. Un des plats que ma fille aime beaucoup.

Parfum du milieu de la page 39 du cahier vert Clairefontaine, aux carrés, où je suis en train de noter ces parfums.

Parfum d'onze heures du matin, quand je me rends compte que le parfum suppose tous les autres sens, pas que l'odorat, et surtout beaucoup de curiosité ; celle-ci comme un nouveau sens, sublimant les autres, les vivifiant en les synthétisant. Y a-t-il des synthèses amorphes ?

Parfum du parfum *Tel Quel*, pour les hommes, dont j'ai acheté trois flacons, un grand, deux petits. Et que j'utilise rarement : pour rafraîchir mes paumes pendant les voyages en train, qui autrement rendent vite mes mains puantes, obligées de toucher ce que des centaines de milliers d'autres personnes ont touché.

Tel Quel, parfum anti-crasse.

Tel Quel, revue anti-crasse de l'esprit et du... destin. Ce dernier mot me vient « malgré » moi.

Parfum de message email que je n'ose pas envoyer à Geneviève Huttin, à la suite de sa gentille approche au Centre Pompidou, après ma « prestation » du 6 juin, aux côtés d'Alain Jouffroy, de Michel Bulteau et de Malek Abbou. Pour la remercier de son attention et de sa curiosité envers mes poèmes, qu'Alain a évoqués pendant la discussion.

Parfum de l'égoïsme : que mon père, très mal ces derniers temps, ne meure pas avant les vacances projetées en juillet, pas loin de la Méditerranée et de Lodève. La mer sans marées, pour Clara, à 30 km, et son père au festival Voix de la Méditerranée, à 100 km. Clara-isme : pour qu'elle, ma fille donc, en profite – car moi, je me contente du peu que je « gonfle » dans mes « parfums ».

Parfum d'une urgence : descendre dans la cuisine, cuisiner pour midi, quand Samuel rentre de l'école pour le déjeuner.

Parfum de la rue Joachim Langlois de Bayeux, celle où a habité Catherine, pour qui l'amour de Samuel a été le plus florissant / épanoui, amour qui n'arrête pas d'irradier depuis des années – et que j'ai décelé encore récemment dans son « poème sans titre » qui depuis a un titre. Même s'il ne le reconnaît pas, l'Oubli est l'autre nom de Catherine, qu'il ne peut pas... oublier. La condition minimale d'un secret, ne pas le reconnaître, même quand cela crève les vers de son long poème, surtout dans son dernier tiers. Et qui était en fait ce Joachim Langlois – pour donner son nom à des rues ? Samuel a adopté ce pseudo pour signer certaines chroniques sur des livres, publiées sur Internet (Passion Bouquins ou Les agents littéraires).

ANDRÉ CARRIER

*Parfum parricide*¹

Alors qu'un violon charme le printemps, un père demande à son garçon : Où puis-je me procurer ton parfum ?

Le fils, en contrebassiste, de répondre : Hors de question. Je ne veux pas sentir mon père !

Autrefois conduit par le nez, puis éconduit par là même, le quémandeur se voit ainsi jeté par un fils qui lui refuse ses odeurs.

Par un fragrant délit d'emprunt, cet ascendant, beau toiletté et savant urbain, croyait abolir la distance.

Mal lui en prit, l'arôme de l'enfant ne fut pas accordé au rêveur de jouvence. Vieillir requiert pour le cadet de venir à ses propres odeurs, pour l'aîné d'être chassé des exhalaisons filiales.

Père et fils ne peuvent se sentir, voilà la règle. On est tenu de se détiiser du maillage, quitte à ne pas sauver la mise.

L'ancien ne saurait s'enfler de la jeunesse, de sa carrure d'épaules.

Qu'un père tente d'emprunter au fils son parfum peut lui faire mordre la poussière.

Il sera vite dépêché aux fragrances du pain à quérir, des ordures à sortir, de la haie à tailler. Partager, en aucun cas.

Haleine transpiration sève, qui plaisent à l'amour, diffusent l'âge. On n'ennoblit pas le costard d'un fils par la fumée d'un père. À chacun son territoire!

La sueur qui assura la croissance du descendant révolte maintenant ses hormones. La pollinisation paternelle s'accorde mal, la nuit, aux odeurs d'un butineur de nectar, le jour, à son émulation dans le travail.

On se frotte d'essences, chacun pour soi à sa proie, sensible à la cannelle ou à l'encens.

Drapé dans son bouquet, en solitude, le nez dans ses affaires, on ne se copie pas.

Soignée à l'ambrosie, la chair de l'enfant embellit, poncée de toute souillure.

Les produits broyés ou bouillis du nid, couvée odorante imprégnée de matières grasses, ne doivent lester l'envolée de l'oisillon.

On ne saurait confondre sauts d'obstacles et voyages d'escargots.

Le parfum refusé, une claque au singe. Gifle et reflux, sur petits sons de pantoufles.

Tué d'un pied de nez, le père bascule dans la touffeur des cadavres.

Des glaneurs de poubelles lui préparent un bouquet. L'odeur fanée lui monte au nez.

Le jour se lève en apesanteur. Le parfum refusé reconduit la punaise à sa purée.

Civette, chevroton-porte-musc, castoréum, ambre gris, calcul intestinal du cachalot, cire d'abeille, urine pétrifiée parfument le fils comme le père.

L'un, adonné à la séduction de sa première barbe, confie à Hermès, messager et donneur de chances, sa certitude. Arrogance, surprenante comme un os de poulet dans la gorge.

L'autre oscille entre les odeurs de cucurbitacées ou d'agrumes, de cailloux ou de galets de la rivière Rouge, onction de Saint-Boniface, ou de la senteur de sa dernière prise de brochet.

Comme il est difficile d'aromatiser un bipède!

Le fils bâille bruyamment sans se ganter la bouche sur le lustre usé d'un miroir. Anxiété sur la péremption du père. Lui, il le renifle dans sa jeunesse de midi, puis l'abandonne à ses usages.

Tenir mais trembler, céder et s'affliger, tant de manières pour dire: Je t'aime. Père et fils, donneurs d'amour et fierté du monde, à la fois mêmes et autres, conviés au choix des urnes, ne peuvent se sentir, ne veulent se mentir. Le père croyait échapper à ce destin.

Fragrance et arôme d'un jeune vin en vieux fût de chêne piègent soudain père et fils en un commun effluve. Un vocabulaire nouveau les somme de se sentir autrement.

Profusion de fruits noirs, tels le pruneau ou la figue, soulignés par des notes de cacao, de café et d'épices: une fois le jour arrosé, le fils s'aventure sur le sol du père.

Poivre, cerise, mûre, banane, framboise, amande, pruneaux et violette. La main du père, tournée vers la robe du vin, se tend encore vers le fumet du fils, aviné en quelques gorgées.

Et lui de se défendre: On ne naît pas bouchonné, on le devient.

Ce jeune beaujolais sait-il que l'on peut se détourner des troisièmes jeudis de novembre pour se bonifier plusieurs

années en cave et qu'un vin de garde n'odore pas le liège, la poussière, le moisi à vieillir, sauf à mal se tenir?

Leur vie se transforme, comme un parfum tourne sur le corps. Chacun dans sa nébuleuse s'offre à la brume de l'autre.

Une sirène se fait voir près de ces hommes astucieux. Est-ce bru? Est-ce mère? Au parfum unique! Emprunté par l'une à l'autre!

Bru ou mère, ou mère et bru, ces incroyables chamboulements redressés à la verticale se mettent à danser, marquant du claquement de leurs talons les premières mesures de l'accord père-fils.

Le plaisir de la journée se poursuit sur la contrebasse où les doigts du père ponctuent l'archet grincheux du fils sur *Les fleurs de macadam*.

Le père s'est procuré *Terre* d'Hermès, sans le dire à personne, ni même à lui, qu'il entreprend d'oublier.

Note

1. L'auteur est redevable du titre à Jean-Paul Daoust.

MARIE-ÈVE FORTIN

Estocade Cacharel

Papa était un sale type. Pas le genre à mettre des gants blancs ni à se préoccuper de la bienséance. Les gens qui marchent droit à s'en péter les bretelles, ça lui tapait sur les nerfs. S'il avait le malheur de tomber sur la Bombardier en zappant, on en avait pour des heures avant qu'il ne se calme le pompon. Son cou et sa poitrine devenaient rouge vif et il se levait toutes les trente secondes de son La-Z-Boy pour lancer une imprécation à l'intention de la télévision, des murs, des voisins, du premier ministre, de l'univers et de tous ceux qui se trouvaient à portée de voix, soit moi et ma mère. Ses crises logorrhéiques pouvaient nous permettre d'entendre des perles du genre : « Ça se peut-tu se prendre pour le trou de cul du monde comme ça ? Eille, la chiante, commence par parler comme tout le monde pis on va t'écouter si t'as de quoi à dire. » Le tout nourri par une haine viscérale dont nous avons depuis longtemps renoncé à comprendre les motivations profondes. Le plus beau cadeau que j'aie reçu fut un gros casque d'écoute anti-bruits ambiants offert par ma marraine pour mon quinzième anniversaire.

Il s'était installé dans un petit appartement à Montréal après que ma mère l'eut finalement laissé, lasse de ses cuites mémorables qui lui servaient de prétexte pour fracasser tout ce qui était fragile dans la maison. Il lui arrivait aussi de venir m'engueuler pour rien, dans ma chambre, lorsque ma mère était absente. Et, lorsqu'elle revenait de ses courses ou de sa soirée de bridge entre filles, elle nous trouvait tous les deux hagards, prêts à nous entretuer. Lui seul savait comment me faire sortir de mes gonds.

Les dernières années de sa vie, il les avait donc passées dans la grande ville, vieillissant, rapetissant, grossissant, l'esprit de plus en plus embué par l'alcool qu'il ingérait du matin au soir, le jugement de plus en plus défaillant, le caractère de plus en plus grossier. Avant qu'il ne soit hospitalisé, je l'accompagnais à l'épicerie chaque semaine pour m'assurer qu'il ingurgite autre chose que de la pizza commandée au resto. Voûté, se cramponnant au panier à roulettes comme s'il s'agissait d'une marchette, il n'accordait pas le moindre regard aux milliers de produits dont les emballages rivalisent d'ingéniosité pour capter l'attention des humains en quête de nourriture. Il se contentait de fixer le vide devant lui et de répondre à mes questions sans hésitation.

— Qu'est-ce que tu veux pour déjeuner?

— Des Corn Flakes.

— Pour dîner?

— Des hamburgers steaks.

— Pour souper?

— Du spaghetti à la soupe aux tomates.

— Pour dessert?

— Du Jell-O à l'orange.

— Et comme fruits et légumes?

— Des radis.

— C'est tout? Juste des radis?

— Ouais.

Le menu était le même de semaine en semaine. J'avais depuis longtemps abandonné l'idée de proposer des variations ou des changements à cet ordre gastronomique établi et immuable. Il me suivait en se traînant les pieds comme un zombie dans les allées suréclairées et en arborant un air de profond ennui, mais, lorsque nous faisions la file pour payer, il sortait inmanquablement de sa torpeur, excité par la proximité des autres clients et de la sortie. Il se remettait aussitôt à seriner ses remarques méprisantes : « Hein, regarde ça la pitoune en bikini sur le magazine, est pas gênée. C'est le genre à se faire pogner le cul par n'importe qui j'te gage. Faut dire qu'est ben faite par exemple. En tout cas, moi j'y apprendrais comment se respecter, ha ha!» Et son rire gras finissait toujours par se muer en une toux creuse et persistante. Notre tour

venu, il ne saluait pas la caissière, il jetait son argent sur le tapis roulant de caoutchouc duquel elle devait décoller les pièces de monnaie une à une et il lui arrachait la facture des mains pour la passer scrupuleusement en revue, soupçonnant une erreur de prix pour chaque article qui y était affiché. Il plissait les yeux et prenait son air mauvais : « La moutarde était pas à 2,29 \$? Me semble que c'était pas 2,99 \$ le prix. » J'arrivais une fois sur deux à le convaincre de ne pas faire appeler un commis pour une vérification. Quoi qu'il en soit, ça, ce n'était que la version édulcorée et faible de fin de vie de mon père.

Jusqu'à ce que j'aie quatorze ans, il m'avait impressionnée. Il parlait fort, riait fort, baisait fort, se fâchait fort, se faisait respecter par tout le monde et connaissait tout. Mais ma perception de lui avait changé du tout au tout lorsque je l'avais vu par hasard sortir du seul bar de danseuses de la ville suivi d'une blonde à la démarche instable un après-midi d'été où il était soi-disant allé jouer au golf. Je ne l'avais pas reconnu immédiatement, car il avait la même gueule que les hommes que je voyais souvent tituber hors de ce bar et que j'imaginais être des sans famille, des désœuvrés et des clodos. Le soir même, en le voyant tripoter ma mère et se poulécher la moustache, je savais que mon papa était mort et que je devrais m'habituer à vivre avec un type douteux dont il était préférable que je ne tire rien. Mon changement d'attitude envers lui avait été spectaculaire. Ça avait passé sur le compte de la crise d'adolescence.

C'est à cette même époque que j'ai fait la connaissance de Jimmy, un grand gars efflanqué au regard clair. Je l'attendais après l'école et nous montions dans sa chambre pour jouer à Risk en écoutant du Metallica. Son père était le plus souvent assis dans le sofa devant la télévision et ne se contentait que de lever le bras mollement pour nous saluer sans quitter le petit écran des yeux. Gros bonhomme suintant, sans chandail, les pantalons déboutonnés, affalé dans un nuage de fumée opaque. C'est grâce à Jimmy que je pus constater que, les soirs où mon père devait être à ses réunions des AA comme il le disait à ma mère, il les passait plutôt à fumer des joints en écoutant des films 3X que lui et le père de

mon nouvel ami commentaient à tue-tête en riant comme des attardés. Il avait osé une seule fois me proposer de me ramener à la maison, mais avait probablement saisi l'ampleur de mon dégoût à la tête que je lui avais faite. Il ne me l'avait plus jamais offert.

Je lui en voulais à mort. Je m'en voulais d'avoir adulé ce pauvre con qui me prenait sur ses épaules au centre d'achats quand j'étais petite et qui partait à courir en criant : « Attention, je transporte une petite bombe, ça va sauter bientôt ! » Je m'habillais de noir de pied en cap pour faire le deuil de mon enfance, ce qui me valait de subtiles remarques de mon paternel, du type : « Coudonc, t'en vas-tu à un enterrement ? Mets-toi donc un col roulé un coup parti. T'es aussi sexy qu'une brique, pas étonnant que t'aies pas de chum. » Je commençai à ponctuer mes phrases de mots qu'il ne connaissait pas histoire de le faire enrager, ce qui me valait des « Crisse tu te penses plus intelligente que tout le monde avec tes mots à cent piasses ? C'est pas comme ça que tu vas te faire des amis, le monde snob, ça crève tout seul. »

C'est en juillet que mon père est mort. Ses derniers mots à mon intention ont été : « J'aurais juste voulu que tu sois normale ma p'tite fille. Juste normale s'tie. » Dans le miroir de la salle de bain de l'hôpital où je m'étais réfugiée pour pleurer en paix, j'étais grande, les cheveux courts bleachés, un piercing au sourcil, les bras tatoués, mais surtout, ce qui ne se voyait pas dans la glace, mais qui avait dévasté mon père, j'aimais les filles.

Le deuil avait été plus dur que je ne l'avais imaginé. Je rêvai de mon père chaque nuit pendant des mois entiers. Parfois il était tendre, parfois il était grotesque, mais c'était toujours bien lui, dans toute la splendeur de son arrogante ignorance.

*

C'est l'odeur du steak haché qui m'a prise à la gorge le 2 août. Mon nouveau voisin de l'appartement du dessous était un carnivore de premier ordre dont le rire retentissant faisait trembler mes murs. Les premières semaines, je vaporisais compulsivement du parfum d'ambiance dès

que je mettais le pied chez moi et que l'odeur âcre du gras de bœuf chauffé s'insinuait dans chaque parcelle de mon être. J'entendais chaque jour le nouveau locataire jurer comme un charretier, s'égosiller contre la société, roter sourdement, parler de sport avec d'autres hommes en écoutant du Led Zeppelin en boucle et en fumant des clopes jusqu'aux petites heures. Et, chaque jour, les effluves rances en provenance d'en bas me replongeaient dans mes souvenirs du père, dans tout ce qu'il avait été et dans sa nouvelle absence.

J'ai fini par croiser celui qui m'empestait la vie en revenant du travail un soir. Il s'appelait Gaétan, comme de raison, était court sur pattes, costaud, doté d'un ventre proéminent, et son regard ne tenait pas en place. Un vrai «sanguin», comme ma mère qualifiait les hommes en proie à une agitation constante. Il m'avait saluée de loin en agitant la main et en me criant son nom tandis que je verrouillais mon vélo vêtue de mon kit de la parfaite cycliste, cuissards et casque compris.

Puis un soir, en rentrant chez moi et en étant une fois de plus happée par l'indécrottable fumet de viande cuite dans l'huile sur fond de cendres refroidies de vieux cendrier, je fus prise d'un accès de nostalgie sans précédent. Je fouillai dans ma garde-robe pour trouver la petite jupe rouge que je portais parfois pour émoustiller Mélissa, j'enfilai des souliers à talons, une chemise entrouverte sur un décolleté plongeant, une veste à manches longues pour cacher mes tatouages et mis du rouge à lèvres urgence pompiers. Je descendis l'escalier en colimaçon non sans peine et sonnai à la porte de Gaétan le cœur battant. Il ouvrit et hésita quelques secondes avant de s'exclamer de sa grosse voix joviale: «Ayoye, qu'est-ce qui se passe, tu t'en vas à un mariage ou quoi? J't'ai pas reconnue tout de suite!» Je lui répondis que je voulais simplement lui emprunter du beurre. N'importe quoi. Plus personne ne s'emprunte du beurre de nos jours, mais c'est la première idée qui m'était venue à l'esprit et j'avais décidé de passer en mode instinctif; ne pas trop réfléchir, mais agir au plus vite. Il me toisa sans gêne et me répondit: «Ben oui, ben oui, pas de problème ma belle» en dévoilant de petites dents grises carnassières. Ayant déduit son âge de

visu, je m'étais outrageusement aspergée d'eau de toilette *Anaïs Anaïs* de Cacharel en me disant que j'avais une chance sur deux qu'une de ses ex l'ait portée étant donné le fulgurant succès commercial de cette fragrance dans les années 1980. Je me levais le cœur. Impossible qu'il ne commente pas mon sillage à la limite du supportable et, tandis que je le suivais pour aller dans la cuisine, il se retourna et me dis : « Tu sens bon en tout cas. Je connais ça cette odeur-là, ben oui, ben oui, c'était le parfum d'une de mes premières blondes, wow, c'est fou. Trois ans qu'on a été ensemble. C'était dans le temps du *spray net*... ça fait un boutte. C'était une belle fille. Ayoye, c'est fou ça. » Et, pendant qu'il se dirigeait vers le frigo, troublé, je me félicitais d'avoir réussi à le rendre nostalgique à son tour. Nostalgique de la jeunesse et de ses relents de fête artificielle alors que lui me polluit la vie avec ses bouffées d'animaux cuits et de père mort.

Il me tendit le bloc de gras salé de ses doigts potelés tandis qu'un animateur survolté s'époumonait à coups de « ça a-tu du bon sens » dans sa télé 54 pouces. Alors que nous étions tous deux momentanément absorbés par cette montée de lait monumentale que nous projetait le grand écran, Gaétan se tourna vers moi lorsqu'une pub se mit à nous montrer des automobiles qui roulent vite et me demanda de but en blanc : « Pis toé, qu'est-ce que t'en penses de la campagne électorale, pis des manif étudiantes, pis de tous les maudits pelleteux de nuages ? » Je me crispai sur le coup. C'était LA question, celle qui divisait ou rassemblait, celle qui ferait en sorte que je serais de son bord ou de l'autre, celle que mon père ne m'avait jamais posée, sachant trop bien que je m'inscrivais en faux par rapport à toutes ses opinions. Je fixai un instant mes souliers et me détendis. Je connaissais trop bien la réponse qu'il voulait entendre. J'affirmai avec mon sourire le plus charmeur : « J'm'en câlisse. » Son regard s'illumina et il me dit : « Ben toé pis moé on va ben s'entendre j'pense. J'suis content d'avoir une bonne fille comme toi en haut de chez moi. La fille d'avant était vraiment pas normale, une vraie folle », et il fit claquer sa langue contre son palais. Il me proposa presque timidement de venir prendre un verre avec lui un de ces quatre, son

regard passant frénétiquement de mes yeux à mes seins, ce à quoi j'acquiesçai poliment. Je lui fis remarquer sur un ton désinvolte que les appartements étaient vraiment mal isolés et que je sentais beaucoup les odeurs de cuisine et il s'empressa de répondre que sa hotte était brisée, mais qu'il demanderait au propriétaire de la faire réparer au plus vite. Satisfaite, je remontai chez moi en laissant une puissante empreinte olfactive de bas étage.

Assise à la table dans ma cuisine, je réfléchis de longues minutes avant de composer le numéro de Mélissa. J'allais lui proposer que nous emménagions ensemble dans le bas de la ville. Au son de sa voix, mes doigts se décripèrent de la livre de beurre que j'avais tenue fermement tout ce temps, sans m'en rendre compte, déformée sous l'emprise de ma main gauche dont l'intérieur était maintenant tapissé d'une mince couche de gras. Je l'essuyai sur ma jupe rouge que je me jurai de ne plus jamais porter, sous aucun prétexte. L'avoir voulu, j'aurais pu être cette fille-là. RIP pour de vrai papa.

DANIEL BIRNBAUM

Dans le port d'Amsterdam

Je t'ai apporté des tulipes, je sais que tu ne les aimes pas, qu'elles n'ont aucun parfum, mais je sais que tu comprendras pourquoi. Il y en a de toutes les couleurs, même des noires, et des vertes comme tes yeux quand ils me souriaient, ou comme l'eau des canaux ce jour-là.

Nous nous étions rencontrés au marché aux fleurs. Un bon début.

— Je m'appelle Martin, je suis marin.

— Je m'appelle Martha, je suis mariée.

Nous nous étions dit bien des choses en observant la lente décomposition des péniches alignées, mais surtout que notre amour, lui, ne se fanerait jamais. La chance nous avait souri, il faisait beau, il y avait peu de gens dans le bateau. Mais nous n'aurions pas senti la pluie ni remarqué les touristes.

— Je suis en permission.

— Je vous donne la mienne.

Tu me murmurais à l'oreille et je me sentais bien. Je n'avais plus de soucis, plus de contraintes, plus d'âge. J'entends encore ce murmure étrange qui me calmait et m'excitait à la fois. Et, quittant mon oreille, sous chaque pont tu m'embrassais sur la joue. Tu n'as pas dû profiter beaucoup du paysage. Je pense que moi seule t'intéressais.

— Je vois toutes les autres femmes dans tes yeux bleus.

— Je ne vois que toi à travers tous les autres.

Nous sommes descendus du bateau et avons marché le long des canaux, en regardant de haut d'autres personnes que nous longer les péniches à jamais immobiles. Des couples se tenaient par la main, et peut-être comme nous rêvaient-ils dans une bulle de bonheur fugace.

Je regrette de ne pas tout t'avoir donné ce jour-là. C'était tellement bête. Cela t'aurait rendu tellement heureux. Je n'ai pas pu. La morale a été la plus forte. Nous nous sommes quittés.

— Laissons cette rencontre sans tache.

— Qu'importe, je ne suis plus sans attaches.

Tu es reparti là-bas, vers des pays lointains et dangereux. Puis tu en es revenu un jour, pour toujours. Souvent je retourne sur le pont le dimanche. Sur le canal endormi je me penche. Et ajoute à l'eau verte une larme bleue.

Je ne me suis pas étendue à côté de toi. Et je sais maintenant que je ne le ferai jamais, sauf à travers cette pierre impassible et glacée.

Les tulipes ont bien un parfum, celui du souvenir... Et elles aussi murmurent. Les vertes surtout, qui donneront toutes les autres. Puisse leur murmure traverser ce froid granit et te troubler...

Je sais, les tulipes vertes n'existent pas... Mais j'attendrai que tu me le dises. Doucement, à l'oreille.

MARC-ANDRÉ DUROCHER

Généalogie du manque d'air

François sans narines saigne du nez à l'infini Papa et tu frappes dans le mur quand mon grand frère saigne à mort et tu demandes à laver ton fils quand il cesse de respirer et tout le monde pleure imagine François de cinq pommes sans narines dans tes bras sauvages qui essuient leur fils car tu es le seul qui a le droit de passer tes mains sur son corps parce que tu es le seul à ne pas avoir songé qu'il devenait laid puisque son corps d'enfant est impossible pour les autres sauf pour ceux qui vont embaumer laver décorer plus tard ils devront empêcher la nature de leur monter à la tête comme à chaque enfant dont ils remplissent les corps de poussières alors ils traiteront la mort de François comme un nettoyeur traite un débardeur mais pour l'instant tu laves les clavicules et le poids du manque d'air et les plaques du manque de peau et tu ne fermes pas ses yeux et tu le serres contre ta peau et tu ne le laves plus tu restes là avec lui pour savoir apprendre gagner mentir improviser un moment ensemble à l'abri comme dans la chambre sous les draps dans le ruisseau les courants dans la pouponnière le bruit et dans le parc la nuit des lumières à sa fête tu avais mis un gâteau sur la table à pique-nique juste à côté du gant de baseball et maintenant tu le serres et tu le serres aussi fort que possible pour ne plus jamais serrer un autre de tes fils de la même manière et tu frappes dans le mur et alors le mur éclate les gens explosent la paperasse lévite la tuyauterie noie l'étage le toit est ouvert et rien ne se touche et tout bascule se fracasse concassé

à l'ombre entre vous et le mur entre le mur et le couloir et rien ne survit à l'extérieur de la baignoire de François sans narines qui ne saigne plus du tout contre ta poitrine

*

Papa c'est ton tour ce soir Philippe mon frère était là avant moi et vingt ans plus tard ils nous disent de venir alors Philippe va tout de suite vers toi et on me dit de venir ailleurs alors je parle à un médecin et tout est vide autour de moi le verre la lumière le vert des murs la salle et les fenêtres l'extérieur je crois que je suis en train de perdre le contrôle de mes lèvres et un médecin me dit qu'il peut te ramener tu paniquerais retomberais aurais peur tu aurais mal tu aurais de la peine alors je suis le plus vieux et c'est ma décision le médecin est convaincant Papa il est bon même si tu voulais aller jusqu'au bout il est très fort et il me fait peur parce que je sais que si tu reviens tu retomberas alors Philippe est avec toi et je dis au médecin que je comprends et je perds le contrôle de mes lèvres alors je mords et je lui dis que je comprends alors il faudra faire ce qu'il faut faire et je sais ce que je dois faire alors je perds le contrôle de mes lèvres et je lui demande si tu m'entends et il dit que tu m'entendras encore un instant et il me dit que tu ne sentiras rien alors Philippe et moi on est restés là à te tenir le front et tout est vide autour de moi encore

*

Philippe nos champs de bataille quand l'altitude n'existe plus et que nos chandails se gonflent d'air chaud sur la trappe en hiver et tu me mets tes doigts collants dans la face et tu me demandes de te détacher quand je t'attache pour toujours après le lit de Papa parce que je n'en peux plus de toi et on court sur la chaîne de rochers vers le centre de la rivière même si Papa a peur qu'on meure le cou brisé sur une

pointe mais on court bien et alors plus vieux même quand je te cogne je t'aime avec ma peau sèche et quand je te serre pour te faire exploser la tête je te serre longtemps et tu me fais sursauter imbécile tu manques de classe alors je te cours après pour te tuer trouver des manières de te tuer même quand tu fais pitié je ne sais plus quoi faire avec toi et tu descends les mains vers le fond du trou et déposes Papa et je te serre encore plus fort et je te dis que rien ne peut nous faire la même chose qu'à tout le monde et je suis le seul qui a le droit de te tuer alors tu dois vivre et continue donc à mentir je sais que tu as mal partout imbécile ressaisis-toi tu manques tout tu passes à côté tu contournes pour ne pas faire face alors je te cours après sur le terrain de notre maison à Chertsey et tu fais l'avion en riant comme un âne et je ne peux pas courir après toi quand tu fais l'âne tu sais que mes jambes ne suivent plus tu te rappelles j'ai couru pour te tuer encore mais Papa s'est mis en travers de nous et a recommencé à nous attraper quand on montait aux arbres les cèdres et les fourmis sous l'écorce on se disait qu'on était bien et qu'il fallait tuer le monstre qui habitait sous la neige et on a érigé un fort de glace assez épais pour y dormir on y a caché les stalactites qui tombaient du toit de la maison c'était nos plus beaux trésors et je te serrais contre moi avant de dormir

*

Nathan mon fils quand il suffit de pointer du doigt pour faire apparaître le monde et que tout converge dans la baignoire de la pieuvre arc-en-ciel la canne à pêche de plastique et les étoiles en éponge bleues et vertes reproduisent le ruisseau et le remous lorsque je retire l'eau et ensuite je te prends mon fils dans mes bras dans une serviette comme une poche et te dépose sur la petite table et je joue à souffler de l'air froid sur ton corps et tu rigoles et redemandes qu'on joue à souffler de l'air froid sur ton corps jusqu'à ce que tout recommence et que les jours

s'empilent les uns sur les autres dans la baignoire les
mains sur ta peau fragile et laver comprendre habiter
vieillir retomber sur mes genoux lorsque les murs se
tordent autour de nous et la pieuvre arc-en-ciel nous
garde de mourir et tu me gardes de mourir et je
te garde de mourir entre les parois du sanctuaire de
François sans narines vingt ans plus tard

*

Philippe excuse-moi parce que même si je serre les
poings je ne peux pas tenir bien ferme les pentes glissantes
tu sais que je retiens notre traîneau les doigts plantés
jusqu'à la terre et je ne lâche pas mais aujourd'hui entre
mes doigts les fuites tu t'écoules aujourd'hui je n'arrive
pas à joindre nos rives alors je répète la cérémonie du
manque d'air avec toi nous sommes vivants en marge
nous perdons la tête mais tu devrais plonger les doigts
jusqu'à la terre et t'agripper contre l'hiver et tu n'as pas
appris à te tendre seul à temps et lorsqu'il faut te tendre
j'aperçois ma silhouette autour de ton corps j'aperçois
ma barricade et je m'excuse de ne pas t'avoir appris à
ériger le fort de glace de ne pas t'avoir dit les secrets de
Papa entendus en cachette le matin de tes douze ans et de
ne pas t'avoir cru et de ne pas te croire et de ne pas t'avoir
dit non quand tu voulais que je t'aide et d'avoir pris tout
ce qu'il y avait à respirer d'air pour nous deux quand j'ai
explosé les branches du cèdre les mauvaises herbes qui
bordent notre rivière et je m'excuse de ne pas t'aimer
sans limites comme je le devrais mes promesses sont
cruelles et creuses elles t'emprisonnent hors du monde
à l'intérieur de toi je m'excuse de ne pas être un père
pour toi de n'être que ton frère de n'être qu'un camarade
d'épaule à épaule alors je te porte sur mon dos je prends
tous les risques je parle j'invente retiens repars reviens
recommence à m'interposer j'impose mon corps sur la
ligne de la mort pour l'isoler au loin réussir à dévier le
courant je m'érige au centre de la rivière je descends du
dernier rocher de la chaîne de rochers et je fragmente les
courants sur mes cuisses j'espère qu'à la nage tu profites du
calme de l'eau derrière mon dos pour le reste de nos vies

*

François mon frère un météore un cratère indélébile étranger tu traverses les jours à bord des photos retrouvées à bord de mon fils je comprends notre père et le nœud creusé qui change tout et la part de nous tous ces secousses permanentes les tremblements répétés dans nos paumes comme les tiennes mon frère l'espace qui demeure autour de mon corps trop mince pour rendre étanche ton souvenir mon frère je ne suis pas assez calme pour apparaître vraiment me tenir là les pieds dans tes pieds tout a fini par se perdre ici je n'ai que des retailles et reconstruire un navire reconstruire un portrait et inscrire la traversée de nos noms des branches qui retombent rejoignent retournent à ta vie toujours toi lorsque je regarde par les histoires de Papa et toi François tu restes mon frère et je m'inquiète à rebours

*

Papa il n'y a nulle part où aller courir se réfugier partout je fais le tour et je reviens au même endroit je respire ce qui s'effrite ce qui fond ce qui a toutes les formes peu importe le sentier la route je me rends encore à ce lieu où il n'y a nulle part pour fermer l'œil la gorge se resserre autour de la voix les parois le gonflement de la langue nulle part nos empreintes ne sont perceptibles au corps nu sous les planches mouillées de notre maison de feu encore la course de Philippe et François à la nage jusqu'à la rive des apparitions de spectres couche par couche de la rivière nulle part pour inspirer proprement même lorsque je dors pour être inconscient dans mon corps lorsque la pénombre se présente la pénombre m'absorbe jusqu'au centre des organes où le cancer du sang de François couche par couche devient ton cancer des poumons jusqu'au centre de ce qui nous reste de tête à Philippe et à moi jusqu'à mon propre fils à cheval sur mes genoux cuisses épaules et sur mon dos le poids m'allège, des jeux de mains, des révélations, des discussions jusqu'au sommeil bientôt, une tradition de champs de bataille jusqu'à la moelle écrasée par la pression de Nathan à cheval sur

mon dos, Papa, j'aime quelqu'un qui ne reproduit pas les erreurs, je n'ai pas le temps de te parler d'elle, Nathan nous appelle en canon rapide, trouve des cachettes pour que la noirceur n'entre pas, prévoit chaque ombre une à une, couche par couche, il respire comme un roi, à la sortie enfin de notre montagne de mort.

PATRICK LE DIVENAH

ROSE

en percevant soudain une émanation
de phényléthanol ainsi qu'une de benzyl alcool
auxquelles se mêlaient de toute évidence celle du nérol et
celle du géraniol
j'hésitai un instant
mais
en identifiant sans aucun doute possible la fragrance qui
émanait du 4-vinylphénol
je reconnus avec certitude le
parfum de la rose

HUMAIN RUMINANT

l'humain ruminant
 pas ruminant ses pensées ruminant ruminant
 ruminant sa gomme à mâcher anglicisée chewing-gum
 déjà le mot colle aux mâchoires
 l'humain ruminant en manque de chique
 l'humain ruminant mâche mâchonne mastique à longueur
 d'heure
 à longueur de métro à longueur d'autobus à longueur de
 train à longueur
 de discours odorants mêlés déodorants
 la gueule de l'humain ruminant exhale des relents de fausse
 fraise de faux acidulé de fausse pêche de fausse chlorophylle
 l'humain ruminant a le regard fixe bovidé de toute pensée
 l'humain ruminant parlant mâche ses mots engloutit votre
 regard dans sa panse dans sa non-pensée l'humain
 ruminant panse
 mots agglutinés encollés borborygmes gluants visqueux
 phrases adhésives poisseuses de gomme arabique
 l'humain ruminant régurgite ce que la boule élastomère
 a provoqué dans ses entrailles il éructe le discours
 hoquette sa voix œsophagique ses flatulences buccales
 la gueule de l'humain ruminant surpasse les capacités de
 la gueule de la vache ou du watussi par la propulsion
 de ballons qui gonflent et éclatent
 charpie en suspension à la bordure des lèvres
 l'homme ruminant se différencie de la vache du bœuf
 du caribou ou du mouflon en ce qu'il n'avale pas sa
 rumination mais
 jette par terre la boule élastomère
 pour qu'après avoir collé aux gencives aux regards avoir
 collé aux mots
 elle colle aux pieds
 l'homme ruminant pue

SUIDÉ VERTICAL

dès l'aube

il a le regard butyreux de l'être estérifié
et la bouche lipidineuse
il est prodigue en sécrétions sébacées
expectore ses mucosités abondantes
s'épanche en sérosités
en rejets de pituite qui
enguirlandent la levée du jour

son météorisme et sa dyspepsie le poussent
tandis que le soleil égrène ses premiers rayons
à
dispenser généreusement ses flatulences matinales

sa masse suidée verticale suinte par
tous ses pores
engorgés des sécrétions de leurs glandes sudoripares

après la porchaison du repas médian
les muscles poplités se plieront pour
l'expulsion des fèces
au son des orgues *spectorales*

quand les heures une à une l'auront ballonné jusqu'au soir
dans le déclin du jour
entre chien et loup
il regagnera sa soue pour y jouir
de sa féculence

Extraits du recueil *Spiralesques*, inédit.

« Un jour viendra où les sciences, à leur tour, seront abordées dans cet esprit poétique qui semble, à première vue, leur être si contraire. »
(A. Breton)

HÉLÈNE LESAGE

Le massif de roses de Mathilde Duranson

Il y a d'abord eu un crissement de roues sur la chaussée, puis un grand boum et finalement trente-six chandelles se sont mises à tourner sous le toit comme des phosphènes excités. Peut-être plus. Difficile à voir à travers le pare-brise étoilé. Difficile surtout à cause de la tête ivre et des yeux brusquement réfugiés dans leurs orbites comme des mollusques affolés au fond de leur coquille. Ensuite plus rien si ce n'est, mêlée à celle du caoutchouc des pneus chauffés par le freinage, cette odeur forte et suave qui l'a momentanément anesthésié et rendu délirant. Les étoiles ont alors filé toutes en même temps du plafonnier du ciel. Même la lune s'est éclipsée dans le trou de la nuit...

Derrière le mur, au-dessus de la famille attablée, le lustre transformé en métronome a balancé sa lumière et donné une juste cadence aux propos de Mathilde :

— On a frappé à la porte, on a frappé à la porte ! Vite, vite...

À peine remis de la commotion tombée au mitan de la soupe vespérale comme une potée de cheveux et voilà qu'ils reconnaissent dans le chambranle de la porte grand ouverte la silhouette de l'oncle Jérôme aussi parfumé qu'un tonneau de vinasse et plus branlant qu'une dent de centenaire.

— Y a pus d'lumière sous l'porche, j'ai raté la marche ! pus d'lumière, la marche et ma voiture elle est..., et tous de sortir précipitamment sans le laisser finir pour voir de quoi il retourne exactement.

Raté la marche soit, mais pas le massif de roses planté par Amédée, là à l'abri du mur pour le protéger du froid. Précisément là où la voiture a fini sa course, sur ce pan

qu'elle a embouti pleins gaz. Les Pompadour enracinées solidement dans la terre ont maintenant les jupons froissés et les racines ébranlées et, dans le spot blanc des phares, couchées sur le flanc comme des bêtes après la chasse, plusieurs fleurs aux tiges brisées distillent leur parfum grisant.

Les pieds ancrés dans le sol au milieu du massif, la noueuse Mathilde se penche pour ramasser une à une les fleurs et en faire un bouquet. Prise de vertige, elle se sent prête à tomber elle aussi. La sirène venue de loin a amplifié ses décibels sur le tambour de ses tympanes puis s'est tue tout à coup pour faire place au claquement de portes qu'elle entend à peine. Des bras la saisissent sous les aisselles, parant la chute.

Tandis que le gyrophare éclaire en pointillés rouges l'état du sinistre et que les jeunes secouristes venus à la rescousse s'affairent autour de la scène et des victimes, des épines poussent sur le corps crucifié de la Mathilde. Son cœur retourné comme une terre de labour saigne et inonde la tranchée creusée dans le parterre de Pompadour. C'est qu'elle ne vit que pour ses roses la Mathilde depuis que son Amédée s'en est allé et c'est déconfité qu'on la transporte dans l'entrée où Jérôme s'est traîné.

Il est rigide comme un planton au garde-à-vous, Jérôme, coincé dans l'embrasure de la porte et aussi blanc qu'un bonhomme de neige malgré la couperose qui lui cagoule les ailes du nez. Un vent glacé lui frappe le visage et il n'en mène pas large en lisant le visage défait de Mathilde.

— On va le remettre d'aplomb. Et s'il ne repart pas comme du monde au prochain printemps, on en replantera un. J'te l'promets Mathilde, postillonne-t-il.

Puis ses genoux lâchent prise et il s'effondre comme une gélatine surchauffée aux pieds de la Mathilde interloquée...

En replanter un, comme si un amour ça se dépose et se rempote du jour au lendemain! Mathilde qui a transplanté toute son affection sur ce rosier après la mort d'Amédée ne va pas laisser courir les cous de poulet déplumés de ses doigts noduleux sur de nouvelles épines. C'est ce rosier ou rien. C'est qu'elle a l'âme vertueuse d'une rosière la Mathilde et sa vertu cardinale c'est bien la fidélité.

Mathilde met des attelles aux branches cassées, des pansements, prodigue aux boutons des soins comme à un grand blessé, les dorlote, les bichonne tant et plus. On se moque un peu d'elle mais, comme elle est dure de la feuille, elle n'en a cure. Tous ces mal embouchés peuvent bien rire dans son dos, ce rosier elle va le sauver. On se met à penser que le choc l'a vraiment ébranlée et qu'elle est dérangée du grenier, on murmure même qu'elle ne tardera pas à rejoindre son Amédée de mari. Mais contre toute attente la Mathilde tient bon et le rosier pansé aussi.

L'étrange de l'affaire se produit bientôt. Le rosier ne fleurit pas mais la tête chenue de Mathilde et son visage de vieille pomme flétrie se mettent à bourgeonner. Son corps transsude une rosée au parfum sucré légèrement écœurant, totalement enivrant, qui semble attirer autour d'elle un escadron de jeunes gens, ce qui fait jaser et ribouler des quinquets dans son entourage. On croit à un retour d'âge intempestif, une floraison tardive d'acné qui rappelle le temps déjà fort ancien où elle était la rosière du village.

Le vieux médecin de famille, docteur Laframboise, est appelé pour étudier le cas. Après avoir procédé à une auscultation silencieuse opérée avec le plus grand sérieux, il déchausse ses binocles, se frotte l'arête du nez, boucle sa mallette et rassure tout le monde en des termes on ne peut plus hermétiques mais très impressionnants. L'efflorescence phytodermique sera, affirme-t-il, vite contrôlée voire jugulée. Il est moins loquace quant à l'effet des phéromones émises à la surface de la peau, résultat évident de la surchauffe des glandes exocrines qui déversent leur sécrétion envoûtante dans toute la pièce.

Il semble donc à observer son air dubitatif que l'affaire soit grave et pour le moins étrange et on prend au sérieux les formules à rallonge du docteur. Ses propos impossibles à déchiffrer et sur lesquels il a bâti auprès de son auditoire de béni-oui-oui une autorité incontestée lui ont certes assuré la crédibilité que l'on porte au baragouin indubitable de la science. On obtempère sans tarder au traitement drastique suggéré par l'homme de science, avec une componction égale à celle qu'on manifeste le dimanche à la messe aux sermons du père Laverdure.

Lucien fonce à la pharmacie où la pharmacienne Betty Lenol décrypte les signes cabalistiques griffonnés à la hâte sur l'ordonnance, puis il prend possession des remèdes prescrits par le médecin : un onguent miton mitaine à base de pétrole, topique placebo destiné à piéger telle une trappe le parfum troublant et quelque peu déplacé vu l'âge de la patiente, quelques pilules vitaminiques, un sirop permanganique à la poudre de perlimpinpin et des capsules fertilisantes pour accélérer la germination et l'éclosion des boutons.

Ces derniers grossissent à vue d'œil. Une tête blanche ne tarde pas à pointer sur la cime tuméfiée des comédons et bientôt le miracle se produit.

Peu après le début du traitement, alors qu'il prépare le café, Lucien a les narines chatouillées par une odeur qu'il connaît bien : celle des Pompadour. Et c'est de la chambre de Mathilde qu'émane ce parfum capiteux car l'ancienne rosière du village de Picquembuche a la tête couverte d'énormes roses blanches incroyablement charnues.

On parle de présenter Mathilde dans les comices agricoles, les expositions horticoles. Les récompenses vont pleuvoir de toutes parts, on va venir de toutes les régions pour admirer le prodige, hurler des bravos dans les oreilles ravies de la Mathilde...

— ... s'il ne repart pas bien au printemps prochain on en replantera un. J'te l'promets, répète Jérôme sonné comme un carillon de fête.

— C'est une sérieuse commotion de l'encéphale avec apoplexie partielle doublée d'une alcoolémie à faire tomber les mouches d'où l'hémialgie, mais le fond de l'œil est bon, il s'en remettra, on peut dire qu'il a eu de la chance. Les quelques lésions des cellules cutanées de l'épithélium pavimenteux ne sont que superficielles. D'ici quelques jours, il n'y paraîtra plus, tout sera vite contrôlé. Ne vous inquiétez pas, on va le remettre d'aplomb. Je vous le promets Mathilde, répète une fois de plus le médecin. Vous pouvez renvoyer l'ambulance, il n'en aura pas besoin.

Mathilde, soulagée, congédie l'équipe d'éphèbes en blouse blanche qui s'affairait autour du lit et va se rasseoir près de la table de nuit derrière le vase où elle a mis les fleurs cassées.

Le docteur Laframboise enlève la poche de glace qu'on a posée sur le crâne délirant du blessé pour diminuer la pression. Il badigeonne le visage d'un liniment blanc crémeux que Lucien est allé chercher à la pharmacie de garde, reboutonne la veste du pyjama rayé que son neveu lui a prêté pour la nuit, remonte le drap et la couverture sur le corps plaintif de Jérôme. Sa tâche accomplie, il avale le petit verre de goutte et la tasse de café que Lucien a laissés pour lui sur la table au chevet du blessé et ne peut se garder, en connaisseur qu'il est, de vanter à nouveau à Mathilde la beauté de ses fleurs dignes des plus grands prix...

— Vous devriez les présenter dans les prochains comices agricoles et l'exposition horticole de Picquembuche, Mathilde! Je suis sûr que les récompenses vont pleuvoir de toutes parts, on va venir de tous les coins de la région pour admirer vos Pompadour!!! Elles seront à coup sûr la grosse attraction! Et ce parfum quel délice, à vous faire perdre la tête!

... de fait, dans la chambre où repose Jérôme légèrement dégrisé, posé sur la commode en bois de rose où trônent le portrait d'Amédée et celui de Mathilde en rosière du village, le magnifique bouquet de Pompadour fraîchement ramassées exhale ses effluves entêtants au milieu de la nuit...

— Bon je m'en vais, n'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin, à n'importe quelle heure.

Dehors, une à une, les étoiles se rallument et la lune rebranche son arrondi au plafonnier du ciel tandis que le docteur Laframboise prend congé de la famille et que les feux de l'ambulance s'éloignent au loin, vers luisants dansant sur la chaussée mal éclairée, le long de la route bordée de platanes...

MARISE BELLETÈTE

Ma bulle

Elle a bien vu que j'avais les yeux rouges et gonflés, et elle n'en frotte que plus fort le plancher. Elle s'est attaché deux linges rembourrés avec des éponges au niveau des genoux pour éviter le plus possible la douleur qui ronge ses articulations. Elle s'active, balaie, époussette, décape, désinfecte, efface le monde derrière elle avec son Comet, ne respectant pas ma bulle, et s'engouffre dans mon intimité, comme si elle passait une guenille d'eau mouillée sur mon passé. Lorsqu'elle aura terminé le ménage de ma chambre, je sais qu'elle me rejoindra pour nettoyer la salle de bain. J'ai laissé la porte entrouverte. Ses coudes secs et son seau se déplacent dans l'embrasure. Juste la voir, ça m'épuise.

Comme moi, cher Yann, tu as toujours trouvé ma mère trop raide, trop crispée, trop propre. Tu avais peur qu'elle t'offre de l'eau de Javel en apéro la deuxième fois que nous sommes allés souper chez mes parents.

Elle aurait dû le faire.

*

Ma mère est là pour dissiper ta présence. Je ne lui ai même pas dit que c'est moi qui t'ai finalement obligé à partir. Elle ne sait pas ce qui se passe. Elle frotte pour déloger une tache qui s'incruste et me rend distante, une tache que tu as laissée sur tout ce qui se trouve dans l'appartement, comme si tu avais marqué d'une croix discrète les meubles, les vêtements, les livres de la bibliothèque. Une estampe que la ménagère travaille fort à faire disparaître.

Elle arrête de déterger ma vie quelques secondes. Elle entre, une boîte dans les mains, espérant entreprendre un

dialogue. Moi je préfère regarder la mousse qui se déplace en îlots sur la surface de l'eau, que je condamne à sombrer en refermant mes cuisses.

La boîte contient de vieilles photographies. Elle m'en montre une, je crois qu'elle sourit derrière son demi-masque. Le cliché a été pris par mon père durant un de mes maints séjours à l'hôpital lorsque j'étais enfant. Le personnel médical était pour moi comme une deuxième famille, ce qui explique peut-être mon faible malheureux pour les infirmiers.

— Tu te souviens? Pauvre puce. C'était toute une grippe!

Sur la photo Polaroid, je venais d'éternuer et deux filets de morve me sortaient par les narines, ils se rejoignaient pour former un Y. *Y comme Yann.*

Ma mère rejette la photo dans l'abîme de mes autres visages malades qui se trouvent dans le carton, ennuyée par ma remarque. J'ai dû la prononcer tout haut dans mon délire. Elle me rappelle que je dois être une femme forte. Une femme forte et propre. Elle me donne le loofa qui pend à une corde entourée à la pomme de douche et m'annonce qu'elle a jeté tes effets. Tu sais comment elle est. Elle croit que les problèmes disparaissent lorsqu'on les entasse dans des sacs à ordures et qu'on les place au chemin. Mais va-t-on vraiment mieux quand on est propre, quand chaque chose a trouvé sa place et qu'on s'est débarrassé du reste? Elle veut tout aseptiser, même ma plaie, invisible, qu'elle cherche encore, au fond des tiroirs, sous les tapis, entre les lattes de bois flottant, elle scrute même l'empreinte de mes doigts plissés. Elle ne voit qu'une enfant, la tête dépassant de la baignoire, une fille qu'elle n'a jamais su consoler.

*

Je me rappelle notre première rencontre. Tu avais installé le garrot avec une minutie extraordinaire, comme si tout se jouait dans cette manœuvre. Tu as pris ton temps pour faire pénétrer l'aiguille, en me regardant dans les yeux, me demandant si ça faisait mal, puis tu l'as retirée. Je n'avais absolument rien senti. Ça donne

aussi une idée de comment tu me faisais l'amour. Mon plaisir, je le prenais dans ta lenteur, dans ta délicatesse, et parfois même dans ta maladresse qui pouvait m'attendrir, comme lorsque je me rendais compte que tu avais gardé ton badge d'hôpital qui me chatouillait les reins quand tu étais derrière moi. Mais je ne ressentais rien de particulièrement fort, ou de sauvage.

Comme une simple prise de sang.

Du sexe banal, un amour tranquille qui me suffisait.

Jusqu'à ce que je *sente* enfin qu'il y avait un problème.

Que tu exécrais cette fragilité en toi, et la mienne aussi.

Tu as fait attention à tout, sauf à bien mentir vers la fin.

Tu t'es mis à sentir le parfum.

Celui d'un autre homme.

Notes de tête : bergamote et clou de girofle.

Notes de cœur : draps de soie, bancs de cuir et perles de sueur.

*

Tu en avais assez des femmes malades dans leurs lits, des gens couchés sur les civières, des allées sans fin que tu effectuais entre tes patients, de tes rondes de minuit, tu as eu besoin d'un peu plus de verticalité. La queue d'un amant a été ta bouée. Ton phare à travers la tourmente. Ton pic, ton cap, ta péninsule, ton nez de Cyrano, que sais-je. Et moi, qui ne faisais que m'allonger, qui faisais la planche.

Tu n'avais qu'une envie, que je coule enfin.

En silence.

*

Ma mère est partie chercher un de ces produits nettoyants et antimicrobiens spécialement conçus pour la céramique de la cuvette. Je ne peux pas lui reprocher entièrement sa conduite. On cherche tous, peu importe la manière, à retrouver l'état originel des choses. J'aimerais, moi aussi, te retrouver comme avant, vierge de tout musc inconnu. C'est vain, et je le sais. J'ai quand même conservé un souvenir de toi, qui est passé sous le radar de ma mère. Un petit morceau de ton odeur d'avant.

Une fragrance de bois de plage, de poivre noir, avec une note de fond de cigarette mentholée, fumée en vitesse après douze heures de travail en ligne.

Un bout de savon un peu tordu, abandonné dans le savonnier, où se sont fossilisés quelques-uns de tes poils pubiens. Je me sens fondre en le faisant plonger sous l'eau.

Dans la baignoire, j'ai l'impression d'être juste un point minuscule, mon esprit se ramasse, se recroqueville dans mes blessures, dans les infimes trous d'aiguille parcourant mes veines en pointillé.

Je me dissous.

Je me plais alors à rêver que ma mère entre, ouvre la bouche de surprise en voyant que je ne suis plus dans mon bain, et qu'elle nous avale, moi et tes poils, nous évaporant ensemble dans une même bulle de savon.

JULIA PAWLOWICZ

Autoportrait au frimas de l'aube

Les soirs de grand vent, je ne le reconnaissais plus. Il m'accompagnait à travers les champs de blé agités en spasmes et se délectait des courses qui l'emportaient au loin, qui me forçaient à crier fort, très fort son nom, par-dessus la tempête. Il tournait parfois la tête, aux aguets, me donnant l'impression qu'il hésitait peut-être ; que devant lui se dressait une frontière invisible qu'il était tenté de franchir un instant, pour voir. Il dressait l'oreille et ses yeux noirs repéraient immédiatement ma silhouette, où que je fusse. Il inhalait encore une fois le vent fou et puissant comme si c'était l'air du large et, abandonnant l'idée de me quitter pour toujours, il se retournait, courait en ma direction, me revenait. Il reniflait mes jambes ou mes mains et restait ensuite près de moi toute la nuit. Nous dormions dans la même pièce silencieuse habitée seulement par nos respirations : la mienne, inquiète sans doute ; la sienne, profonde, sereine.

Sur mes mains, tout l'automne, la vieillesse s'installait en méandres et en creux ; en taches, aussi. Je la découvrais chaque jour comme une surprise. Il arrivait par exemple que je tiens quelque chose, une tasse, la poignée de la porte – et qu'en un instant, le monde s'évanouisse, que n'existe alors pour moi plus rien que les taches brunes sur ma peau. Je les fixais et je remarquais alors qu'autour, ma peau était de plus en plus translucide, comme si toute sa pigmentation s'était concentrée en elles, attirée par leur centre, et qu'elle avait quitté les autres cellules, les laissant pâles comme du papier fin, ciré. J'avais deux ou trois fois par semaine ces moments d'absence durant lesquels, le geste suspendu, je regardais sans les reconnaître tout de

suite mes mains, mes mains changées, flétries, bientôt douloureuses. Et puis le cours de la vie reprenait, jusqu'à la prochaine fois. Les heures du jour raccourcissaient et celles de la nuit disparaissaient carrément, fileuses de ciels noirs et de sommeil ininterrompu, tisserandes de rêves et d'oubli. L'hiver approchait.

Avec la saison des frimas et des dessins de givre arrivait le grand silence – les familles qui s'installaient l'été dans les maisons des alentours abandonnaient la campagne, la neige s'accumulait dans leurs entrées et sur leurs toits en pente, elle modelait jusqu'à le faire disparaître le paysage autour, enveloppait tout. Quand je rentrais de promener le chien je remarquais que ma cheminée était la seule à fumer, que les fenêtres n'étaient éclairées que dans ma maison, et qu'autour tout était en dormance, enfoui. Johnny, qui conduisait le camion de déneigement, me disait que je ne devrais pas rester. Que j'étais trop seule et, laissait-il entendre, trop vieille. Mais je n'avais qu'à le regarder, juste un peu, pour qu'il se taise. Sans peut-être comprendre, il acceptait que je veuille rester ici, chez moi, accompagnée de personne sauf du chien, des geais et des cardinaux dans les arbres. Il soupirait un peu et revenait chaque semaine, faire la route, la creuser dans la blancheur de la neige, m'apporter mes commissions, accepter un petit verre de gin pour se réchauffer. Il repartait dans un nuage de diesel comme s'il n'allait pas revenir. Je n'avais pas peur de l'attendre. Je n'avais pas peur de refermer la porte derrière lui.

Je sortais chaque jour marcher. J'attendais les heures de grand soleil, je surveillais les glaçons qui pendaient du toit de la maison, je guettais leur transparence, les gouttes d'eau qui, immanquablement, perlaient à leur extrémité, et alors je savais que c'était l'heure, qu'il fallait marcher, qu'il fallait sortir de la maison, laisser le poêle chauffer les planches, laisser le soleil caresser les murs, et marcher, marcher, dans la neige et sur la glace. Le chien, chaque fois, était surexcité, courait devant moi, cherchait des marques dans la neige, pistait parfois un animal avant de revenir me conter sa joie, dans des aboiements et des danses compliquées, invocatrices de dieux obscurs et vagabonds qui n'étaient pas les miens. Je riais de le voir aussi vivant,

je le suivais vaguement ; trop lente, je le perdais et je le retrouvais, au fil des arbres, entre les dunes éphémères qui se dessinaient au gré des vents et des gels sur un paysage habituellement plat et uniforme. Je tentais de saisir la course des nuages. De prédire l'arrivée du printemps, de jouer aux oracles. Depuis que j'étais partie de la ville, j'avais l'impression de mieux connaître les choses. Tout était une question de rythme, pensais-je. Il s'agissait de savoir ralentir, observer, attendre. La nature était palimpseste, se donnait à lire, partout autour de moi.

Un jour, inattentive ou pressée peut-être, j'étais partie marcher sans mes gants, les mains nues. Je pensais printemps, j'avais entendu toute la nuit la pluie tambouriner contre les vitres, sur le toit de la maison. Mais le matin avait vu revenir le gel. Même enfoncées dans les poches profondes de mon manteau, mes mains devenaient froides, et je sautillais en attendant le chien perdu dans une course derrière un écureuil ou un raton. Je ne voulais pas rebrousser chemin toute seule. Pourtant, le jour m'était hostile. La neige était recouverte d'une épaisse et brillante croûte de glace qui reflétait, comme un dos de truite en eau claire, la lumière du paysage. Tout scintillait féroce­ment dans la froideur du jour. Paysage vitrifié. J'ai marché quelques minutes jusqu'au rang suivant et j'attendais le retour du chien qui avait déguerpi. Je l'appelais en vain, sentant mes cris glisser contre l'air figé de froideur en mille éclats de silence. Pour peu, je m'inquiétais. Le vent ne soufflait pas, quelques arbres craquaient là-bas, à la lisière de la forêt, quand l'un d'eux, probablement à cause du poids de la glace, a perdu une branche qui s'est fracassée dans un bruyant éclat sur le sol. Bang ! La forêt entière s'est secouée. J'ai sursauté et je me serais crispée si je ne l'avais pas déjà été, transie, dans l'attente. Le chien est apparu alors, je lui ai fait de grands signes avec les bras, je me suis tournée vers la maison après l'avoir appelé, et je n'ai pas regardé derrière – je savais qu'il allait accourir, j'essayais de marcher vite sans y arriver, je croyais que j'étais suivie. Je devais arriver jusqu'à la porte, entrer, me réfugier. J'avais froid, trop froid, et tout devenait urgent.

J'ai pénétré rapidement dans la maison ; j'ai hésité, absurdement, à laisser la porte ouverte derrière moi pour le chien, mais je me suis ressaisie et je l'ai fermée. Je me suis ensuite dirigée vers le poêle, attirée par les flammes comme un papillon de nuit : empressée mais groggy. Gelée, aussi, à l'intérieur de moi. Je suis restée tout habillée devant, à me chauffer les doigts, le corps, les pieds. Sur le plancher se dessinait une flaque d'eau et le chien n'arrivait toujours pas. Je soupirais, en jouant dans les bûches avec mon tisonnier, pour tenter d'en accélérer la combustion, d'augmenter la force de celle-ci. Je regardais par la fenêtre, vers les champs, vers la forêt. Les minutes passaient. Mon sang, me semblait-il, recommençait à couler dans mes veines dans un picotement rassurant. J'ajoutais du papier journal et des bûches, pêle-mêle, au brasier. La peau de mes joues brûlait. Une de mes mains était plus chaude que l'autre : la droite, qui s'activait près du feu, était devenue rapidement plus mobile et plus agile que la gauche. Le chien est arrivé, a aboyé sur le seuil de la porte. Je lui ai ouvert et il m'a regardée un instant, comme pour me reconnaître. J'ai ôté mon manteau quand il est entré, puis mon chapeau et mes bottes. Je reprenais vie, je renouais avec la normalité. Le chien s'est allongé sur le tapis du salon, pas si loin du foyer, là où en regardant bien, on pouvait voir une brise d'air chaud qui lui caressait le poil, sur la tête. Muette. Invisible. Il gardait les yeux sur moi.

Je me suis approchée de lui pour m'asseoir à côté. Il a approché la tête, le museau, de ma main gauche, tellement froide encore. Il l'a respirée, puis, étrangement, il a poussé un gémissement. Comme ça. Inattendu. Alors qu'on commençait à être bien, que je pensais à un chocolat chaud que je pourrais me faire, tout à l'heure, dès que mes orteils seraient moins engourdis. Un gémissement long, une plainte. Il enfouissait son museau dans ma paume ou léchait mes doigts, inertes encore, comme pour les faire revivre. Il s'apprêtait à les mordiller comme quand il était chiot quand je les ai ôtés de sa gueule. J'ai pris ma main gauche dans ma main droite pour l'essuyer et j'ai senti alors, je crois, la même chose que lui. Dans ma main, l'autre était froide, figée, comme morte. J'ai eu soudain cette pensée atroce : quand je serai morte, je

serai exactement comme cela. La peau plus épaisse, plus tendue, glaciale. Plastique. À ce moment, j'ai eu peur.

Le chien, durant les jours et les semaines qui ont suivi, ne m'a pas abandonnée. Au lieu de courir loin de moi quand nous sortions, il restait tout près, me reniflait sans cesse. À la recherche de quelque chose. J'avais lu, dans une revue, lors de ma dernière visite chez le dentiste, que les vieux sentent «le vieux». J'avais trouvé cela horrible. J'étais bien, moi, relativement en forme, je trottais sur le chemin, je rangeais la maison. Je parfumais mes cheveux à la lavande. Je ne croyais pas qu'il se passait quelque chose de dangereux à l'intérieur de mon corps, mais le doute s'était installé en moi. Je guettais tout changement. Le pelleteur de neige venait encore mais il ne me disait rien, ne passait de commentaires ni sur mon teint ni sur mes gestes. Je scrutais avec attention mon visage chaque matin dans le miroir. Bien sûr, je remarquais sur mes tempes l'apparition des mêmes taches que sur mes mains ; bien entendu, je suivais avec attention leur progression. La nuit, il est vrai que je pouvais m'éveiller en sueur, pour tout à coup avoir très froid, jusqu'à devoir changer mes draps humides, afin de me rendormir. Oui, il se passait des choses ; des jours sans faim alternaient irrégulièrement avec des moments étonnants de gourmandise. Les semaines passaient, les jours s'allongeaient et je me demandais si mes heures étaient comptées.

Avril est arrivé. Le chien ne me lâchait pas. Il marchait à mes côtés, ralenti par mon rythme ; il essayait de dormir dans mon lit, d'enfouir son museau dans la chaleur de mon cou, quand je cédaï à son caprice. Un jour, il m'a accompagnée comme d'habitude à travers les champs dont les ronces, soumises à un vent chaud pour la première fois depuis des mois, pliaient et dansaient comme ivres, maladroites et désarticulées. Leurs petites feuilles sèches et noircies par le gel se transformaïent en cloches muettes, dans la symphonie de la brise soufflant entre les arbres. Le chien s'est mis à courir. Peu à peu, il s'est détaché de moi, laissant derrière son attitude mortifère et paranoïaque, emporté lui aussi par la passion d'une première journée de printemps, par la promesse de l'été qui allait revenir. Il s'éloignait et revenait, depuis une heure. J'ai été prête

à rentrer. J'ai crié, mais il ne s'est pas retourné. Peut-être que ma voix n'était plus assez forte, qu'elle ne portait plus jusqu'à ses oreilles, qui ne se dressaient pas. Il s'est retourné pourtant, une fois. Il a semblé hésiter, comme cela pouvait lui arriver, entre revenir et poursuivre sa course, m'abandonner, suivre le vent vers le sud, vers la chaleur, vers des terres nouvelles où l'été ne se faisait jamais attendre. Il a regardé vers moi. Je ne bougeais pas. Il a tourné la tête vers l'horizon, une dernière fois encore, comme pour marquer un point. Et puis il est revenu, lentement, vieux chien trottant derrière une vieille dame, glanant une ou deux caresses, insistant, d'une pression de la tête, pour que je lui en octroie une de plus, encore. Mendiant.

Toute cette nuit-là, il m'a privée de sommeil. Il grimpa sur mon lit, se couchait à mes pieds, se tournait, se retournait encore, dérangeait mes draps, mes rêves. Il soupirait fort, gémissait un peu, et quand, à trois heures, épuisée, impatiente, j'ai allumé ma lampe pour le chasser de ma chambre, j'ai vu ce que je n'avais pas su voir du tout depuis des semaines. Moi qui scrutais dans le miroir ou dans le rythme de mes gestes les signes de ma fin, moi qui cherchais à lire dans le blanc de mes cheveux les jours qu'il me restait à vivre, moi qui surveillais ma température, qui m'enveloppais de lainages pour préserver mon corps du froid, de la glace, je n'avais pas vu. Il mourait. Mon chien, mon vieux chien allait partir, d'ici le matin peut-être, et l'image de ses paupières affaissées, de sa maigreur que je découvrais, là, alors que tous les jours je le caressais, me sautait aux yeux. Trop tard. Le chien respirait mal. Son haleine était fétide. Tout, autour, sentait la mort. Sa mort. Ses flancs tremblotaient, et moi, je ne savais pas quoi faire. Son regard était mat. Je me refusais le moindre geste. Je restais là, en pyjama, sur le lit à moitié défait, avec à mes pieds ce grand corps de chien malade qui bougeait de moins en moins, qui gémissait de plus en plus, souffrant, et je ne descendais pas l'escalier, je n'appelais personne, je ne quittais pas la pièce, pas le lit, je tenais sa patte, je caressais sa tête, j'attendais. Au fil des heures, hors de la fatigue, hors du compte du temps qui passait, je restais là, médusée,

incrédule. Ma poitrine était serrée en étau quand, à l'aube, j'ai entendu son dernier souffle. Un grand soupir. Le dernier.

Johnny m'a aidée à descendre son grand corps jusque dans le jardin. Je voulais l'enterrer, et Johnny maugréait vaguement, vieille folle, le sol est encore gelé, comment veux-tu que je le fasse. Je refusais de comprendre ces mots dans ses grognements. Je m'entêtais, je disais : là, c'est le potager, la terre est plus malléable, faites-le, faites-le, s'il vous plaît, j'ai quelque chose à me faire pardonner, j'ai quelque chose à me faire pardonner. Johnny a dégagé un reste de neige, a enfoncé sa pelle, pas très creux, d'abord, mais j'insistais encore, je pleurais de détresse et d'épuisement. Le reste de la journée s'annonçait mal. Quand il a eu fini, Johnny a levé la tête. Il m'a regardée. J'étais enveloppée dans mon manteau, les traits tirés, les joues flasques et encore humides. Je devais faire pitié. Il m'a dit : le printemps va arriver plus vite cette année. C'est certain. J'ai détaché mon regard de la butte noire qui faisait tache dans le jardin encore parsemé de blanc, j'ai balayé des yeux la campagne autour et j'ai soupiré très fort. Ça se peut bien, oui, ai-je répondu.

Je n'étais plus sûre de rien.

FRANCE BOUCHER

Parfum de tous les vents

*Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient
D'où jaillit toute vive une âme qui revient.*

Baudelaire

I

mil neuf cent soixante
nos pensées vêtements ébène
au sein de la nuit
nos mains
*puits de vérités lunatiques*¹
sur la margelle

elles goûtent le patchouli
creusent parfois terre
tabous
cherchent avec soin
nos racines profondes
leçon d'étymologie
grains de sable
sous les ongles

II

nos silences le matin
plage où l'on enfleure le présent
où l'on réchauffe les lendemains
encore nus
foyer où tempêtes
et mer étale se succèdent
au rythme de l'art
de l'être

lavande ambre
jasmin
sonorités dont les effluves
depuis des siècles
exaltent cœurs et mémoires
sentiers où clapote le soleil

l'ombre de tes mains
sur la falaise
algues musquées

III

au fond de l'œil
des mots d'avenir concentrés
échevelés haletants
au fond de l'âme
des zones assombries
à ton insu
charbonnées par guerres
et cruautés
tellement que tes élans s'effritent

puis lentement
pas à pas
c'est résonance soif
clarté
des fumets surprenants te ravivent
tu dances créées à nouveau
malgré drames et tragédies

IV

tu frôles la pulpe des heures
volée de monarques
fragments d'un vitrail
échappé de l'aube

se gonflent les voiles de l'orchestre
extraits d'olivier de sanguine
zestes de Bach

sur un cheval fou
je retiens la note absolue
le parfum de tous les vents de la terre²

Notes

1. Louise de Vilmorin
2. Gustave Flaubert

JOANIE LEMIEUX

Sugar Wind

Tu es arrivée quinze minutes d'avance au rendez-vous, mais Maxime n'est toujours pas là, alors tu dois attendre dans le froid, toute seule, devant son restaurant préféré, avec la neige qui se faufile dans ton col de manteau, même s'il est neuf et qu'il s'agit d'un bon manteau, avec une doublure épaisse et un capuchon amovible, évidemment plus efficace quand on ne l'enlève pas pour préserver sa mise en plis, mais bon, un vêtement fait pour conserver la chaleur même à nos températures hivernales, et tu l'as payé cher, même si, c'est vrai, il n'y avait pas ta couleur en magasin et qu'il a fallu prendre le noir, finalement, au moins ça va avec tout, surtout ton joli pantalon lime, celui avec la ligne noire qui descend de la fesse au genou, tu l'as porté pour l'anniversaire de ta sœur, il y a deux ans, juste avant qu'elle rencontre Michaël, l'été du cent cinquantième anniversaire du village, un bel été, celui-là, vous aviez d'ailleurs battu un record de chaleur, avec quelque chose comme quarante degrés Celsius, c'était passé dans le journal, Solange avait fait la première page avec l'équipe de la piscine municipale et tu as eu ce terrible coup de soleil sur les épaules qui a mis plusieurs jours à guérir, le médecin a dit que la peau avait été très blessée, il a prédit que tu en sentirais encore les effets dans des années et tu pensais qu'il se moquait de toi mais voilà, il fait moins trente degrés dehors et tu le sens bien, tes épaules sont réellement glacées et tu as fichtrement hâte que Maxime arrive, pour que vous puissiez enfin entrer vous asseoir à la chaleur, parce que non, on n'entre pas comme ça dans le restaurant préféré de son chéri la première fois qu'il nous y amène, c'est évident et tu le sais, on attend dehors,

même si ça signifie attendre des jours et des nuits dans le froid, comme les groupies en file indienne avec leurs sacs de couchage, dehors le long de la rue, en ville, pour acheter des billets de concert, il suffit de fermer les yeux et de se dire qu'il fait chaud et parfois ça fonctionne, une sorte d'auto-hypnose, tu as vu un reportage au canal Découverte sur la visualisation sportive, avec des skieurs de fond et des patineurs qui revenaient des Olympiques, ils s'imaginaient en train de remporter une course ou de monter sur le podium et la pensée les motivait durant la compétition, juste la pensée, tout dans la tête et, quand on y réfléchit, ça ressemble pas mal à la situation présente, alors tu y penses fort et le résultat est rapide, en moins d'une minute tu sens dans ton dos une tiédeur rassurante, jusqu'à ce que, bien sûr, tu te rendes compte que, tout ce temps, ce n'était que la porte du restaurant qui était ouverte derrière toi, que tu n'avais créé aucune magie et n'avais aucun pouvoir, mais ça n'a plus d'importance, maintenant, puisque tu aperçois Maxime au bout de la rue, à attendre que le feu pour piétons tourne au vert, un sac à la main, tout petit, trop loin pour être identifié, peut-être une commission pour sa mère, ou bien un cadeau pour toi, de nouvelles boucles d'oreilles ou un collier, ou une bague, voire une bague de fiançailles, parce qu'il faut l'admettre, même si vous n'êtes ensemble que depuis deux semaines, tu as perçu cette puissante connexion entre vous et le comprendrais de vouloir t'épouser tout de suite, dans l'année peut-être ou même ce soir, rien ne l'empêche, après tout, c'est un pilote et il doit avoir ses contacts dans la compagnie, le droit de réserver deux sièges gratuits à n'importe quelle heure sur n'importe quel vol doit bien être listé parmi ses avantages sociaux, comme les congés de Noël et du jour de l'An, alors il peut bien avoir prévu un mariage dans la nuit et avoir acheté un superbe diamant dans l'après-midi, avec sa meilleure amie Cindy que tu n'as pas encore pu rencontrer, une amie d'enfance, selon les dires de Maxime, une amie comme on n'en fait plus, comme une sœur, pour laquelle il ne ressent absolument aucun désir sexuel, aucune attirance physique, aucun attrait quelconque, évidemment, une femme ordinaire, même laide, affreuse, une grosse femme poilue, avec

les dents écartées, ayant pu devenir hôtesse de l'air uniquement parce qu'elle avait un ami dans la compagnie tant elle est repoussante, une amitié platonique parce qu'elle est aussi lesbienne, cette fille, certainement, tout le monde sait que les hôtesse de l'air sont lesbiennes, ça doit être indiqué sur leur contrat, à côté de leurs avantages sociaux, le droit d'afficher leur homosexualité, les compagnies aériennes respectent toujours leurs employés, c'est bien connu, ils savent que ce sont des héros, les gens comme ton Maxime, et qu'ils doivent par conséquent recevoir une adoration toute légitime de la part des pauvres terrestres dont tu fais partie, c'est probablement la raison pourquoi les gens s'écartent du trottoir à l'approche de Maxime pour le laisser passer, élégant, encore en uniforme de pilote et rayonnant du bonheur réservé aux nouveaux amants quand ils aperçoivent au loin l'objet de leur désir, il approche du restaurant et sourit en te voyant, emmitoufflée dans ton manteau, soudainement réchauffée par la présence de ton futur mari qui t'embrasse pudiquement sur la joue devant les passants et te demande d'entrer avant de mourir de froid, pour annoncer votre arrivée à la réceptionniste, une grande femme avec une petite poitrine et de très longs cheveux blonds, striés de mèches bourgogne, tressés en une seule natte glissant jusqu'aux fesses, juste pour que les yeux s'y rendent, une tactique de nymphomane, tu les connais, celles-là, prêtes à tout pour voler les riches pilotes comme le tien, surtout s'ils sont sur le point de se marier, le défi est encore plus grand, elles prennent des paris avec elles-mêmes, comme les résolutions du Nouvel An, sauf qu'elles s'arrangent pour les tenir, elles attirent les hommes dans leurs toiles comme les veuves noires et, une fois qu'ils sont pris au piège, elles les marient, les mangent et partent avec l'argent et, accessoirement, leur prestigieux nom de famille, oh oui, tu les connais, ces garces, tu en as vu des comme elle au cinéma et à la télé, elles sont légion et elles peuvent attaquer n'importe quand, mais surtout la nuit, comme les vampires et les zombies, il faut apprendre à retenir son mari et à le garder pour soi, sinon la tentation devient trop grande pour un homme, il faut les comprendre, ils ont la chair infiniment plus faible que les femmes, mais tu comprends ça

et tu feras tout, dès demain, pour qu'il n'y ait plus jamais aucune femme dans sa vie, plus jamais, sauf toi bien sûr, la reine de son cœur, l'ange qui l'accompagne en pensée dans chacune de ses traversées aériennes, sa raison de vivre, sa lumière, son guide vers des jours heureux, vers d'autres soupers chics comme celui de ce soir, d'autres tables richement dressées comme celle où Maxime se dirige derrière une nouvelle jeune employée, plantureuse, une autre vampire démoniaque prête à lui sucer tout l'or du corps, avec ces lèvres trop pulpeuses et trop rouges, ce corps trop souple qu'elle a probablement appris à étirer dans toutes les positions imaginables et peut-être même plus, la jambe derrière la tête, les grands écarts à deux cents degrés, les bras qu'on peut entortiller à volonté comme de la pâte à modeler, elle a fait des années de gymnastique uniquement pour le séduire, ce soir, et Maxime la regarde dans les yeux, s'empêche de fixer ses seins pour éviter que tu ne te rendes compte que l'envoûtement a déjà commencé à faire effet, il l'écoute lui souhaiter un agréable repas et tu comprends le message à lire entre les lignes, dans un battement de cils elle avait tout dit, une sorte de code morse subliminal, une invitation à monter chez elle plus tard, mais il n'ira pas, il y a ce vol à prendre pour Las Vegas et il y sera avec toi, toi, toi, tu voudrais chanter un air de victoire et humilier cette femme, mais elle s'en va enfin, la garce, avec un dernier sourire poli de femme qu'on paye et qu'on paye en argent comptant, comme les prostituées, d'ailleurs c'en est probablement une, elle doit enchaîner un quart sur l'autre, elle ferme le resto à neuf heures, elle ouvre les cuisses quinze minutes plus tard, avec deux salaires on peut plus facilement payer la cocaïne et se geler pendant que le vrai monde travaille et que les pilotes survolent la Terre à des vitesses effroyables, dans le danger le plus total, le grand froid et la pression qui pourrait à tout moment abîmer une pièce, il fait ce métier dangereux, ton Maxime, parce qu'il a espoir en la vie et qu'il croit en des jours meilleurs pour vos enfants à vous, mais aussi pour tous les autres enfants, il fait ce travail pour aider l'humanité tout entière, pour rapatrier les corps des soldats, faire rêver les artistes et réunir les amoureux séparés depuis trop longtemps, déchirés par la distance et

l'éloignement, dont l'attente arrive enfin à son terme après un long vol alors qu'ils se retrouvent seuls en compagnie l'un de l'autre, exactement comme Maxime et toi, ce soir, d'ailleurs il te parle, il te dit qu'il est content que la serveuse soit partie, de pouvoir enfin discuter sur un ton plus personnel, au lieu de prendre l'air emprunté qu'on lui recommande d'adopter quand il revêt l'uniforme de la compagnie, et ainsi il peut enfin te demander si le parfum que tu portes est bien *Sugar Wind*, par la célèbre Claudia, Claudia sans nom de famille, comme Madonna, pour donner une image plus originale, plus forte, un truc publicitaire courant et efficace, surtout avec les noms italiens on s'attend à un parfum plus riche, avec des notes de cerises, une odeur sucrée comme la vapeur d'un chocolat chaud au lait et à la guimauve, de ceux qui réchauffent les mains et la gorge quand tu rentres de dehors, l'hiver, après avoir construit un château de neige avec tes cousins, durant les vacances de Noël, avec un grand trône pour que tu puisses être reine, tu t'en souviens très bien, tu as une famille peu nombreuse, pas de frères et sœurs, un seul oncle, trois cousins, mais ils sont proches de toi et c'est une chance, vos enfants vont grandir dans une famille unie, si bien sûr celle de Maxime l'est aussi, mais tu n'as pas le temps de le lui demander car il ajoute j'en étais sûr, tu portes *Sugar Wind*, par Claudia, et c'est très drôle, parce que mon ex portait le même.

OLIVIER GAMELIN

Le mégot

Je fume la cigarette comme je respire. C'est mon dada depuis des années. J'emboucane sans filtre ma bulle d'intimité avec de la fumée, mon jardin secret est un amas de cendre où poussent les mégots fumants de mes jours consumés. La nicotine, c'est mon parfum. Là où je vais, je le traîne avec moi. J'oppose au monde industriel de l'aromatique mes effluves de tabac brûlé. Au papier de toilette qui empeste l'orange, aux sacs-poubelles qui exhalent la lavande, aux sent-bon fraises et pommes vertes, aux fragrances automnales du détergent à lessive j'impose mon fumet de vieille clope. La cigarette me définit comme d'autres se reconnaissent à leur transpiration ou aux flacons de baumes dispendieux dans lesquels ils s'immergent. Je sais que je ne sens pas la fleur de rose, mais c'est plus fort que moi. Je fume. Si ce n'était que de moi ! Les gens qui m'entourent ont chassé de leur environnement aseptisé mes effluves de crématoire. On me fuit en se pinçant les narines du bout des doigts, lorsqu'on ne me fait pas la grimace comme à un paria. Je porte sur moi l'odeur du cendrier. Ainsi je suis seule. Une célibataire atteinte du syndrome de la solitude. Je ne compte plus les invitations avortées pour cause de tabagisme. Je ne compte plus les amoureux qui m'ont demandé de choisir entre le tabac ou leur bouche, entre les bouts filtres ou leurs lèvres. Je ne suis pas une mauvaise femme, non, on me dit plutôt jolie et agréable de compagnie, mais je fume. Deux paquets de cigarettes chaque jour. Tous les matins je me réveille dans un grand lit vide et, à défaut de caresser tendrement le dos brûlant de mon amant, je grille trois cigarettes bout à bout. Je me

parfume, en quelque sorte, les entrailles comme la peau. La solitude me pèse autant que la fumée traversée par un rai de soleil. On ne décide pas de la lourdeur qui écrase les épaules de son existence. J'ai l'impression de cheminer dans un désert où la brume matinale ne s'évapore jamais.

Mon odeur personnelle ne me dérange plus depuis des années. L'odorat ne me flaire plus. Mon nez est complètement colmaté. Je ne sens plus ma peau, mes vêtements, mes mains, mon haleine, l'habitable de ma voiture, les murs jaunis de mon appartement, les fleurs, les épices, l'air salin de la mer. À un parfum près, mon odorat ne fonctionne plus du tout. Seule la cordite adhère à mes alvéoles. J'ai commencé à fumer à l'âge de dix ans. À l'aube de la quarantaine, je fume toujours. J'aime fumer, cette petite mort appréciée tenue entre mes lèvres, ce bâtonnet que je fais tourner entre mes doigts, ça m'occupe, ça me reconforte, ça comble le vide intérieur qui creuse mon existence. Ma vie se concentre dans cet unique désir : fumer. J'aime la dernière bouffée d'une cigarette qui brûle légèrement la langue et qui laisse dans la bouche une âpreté que je ne retrouve nulle part ailleurs. J'ai bien tenté de mettre le holà à cette vilaine habitude, mais il est difficile d'arrêter ce que l'on aime. Les diachylons de nicotine, la gomme injectée de nicotine, les pastilles, les bâtonnets de plastique à la nicotine, les séances de laser, les médicaments, le Zyban, le Champix, rien ne remplacera mon bonheur de souffler autour de moi des nuées de fumée bleue. Je pue, on me l'a souvent répété, j'empeste. Mais il y a belle lurette que les odeurs n'ont plus pour moi de couleur, de son, d'image. L'odorat m'importe peu. Depuis trente ans, les parfums sont contraires à mon existence, comme l'amour. Y a-t-il cause à effet ? Depuis trente ans j'efface ma mémoire à mesure qu'elle s'imprime. Littéralement. Je n'ai aucun souvenir des années qui passent. Mon cerveau est comme un disque dur à cheminée, un crématoire où mes souvenirs s'embrasent à mesure qu'ils se créent. Je ne suis pas amnésique, la médecine est formelle, mais il y aurait un lien direct entre mon anosmie, qui est une diminution ou une perte complète de l'odorat, et les neurones de l'oubli. Je n'accumule en moi que du goudron, et ce n'est pas forcément une mauvaise chose.

Ce matin je me suis levé la gorge cillant, à peine un filet d'air assez grand pour respirer, un coup de vent qui s'engouffre dans le chas d'une serrure. Un début d'emphysème, peut-être. L'oxygène n'arrivait pas à trouver son chemin jusqu'à mes poumons. J'ai bien cru que je n'arriverais pas à me tirer du lit tant j'étais essoufflée. Après une quinte de toux interminable, j'ai craché au fond d'un papier-mouchoir un caillot de plomb durci rouge comme de la lave. J'en avais les larmes aux yeux, la peur au ventre. « Ça y est, me suis-je dit, je suis bonne pour le trou. » Mais non. J'ai retrouvé mon souffle. Je me suis levée et me suis allumée une cigarette. La fumée a gratté ma gorge comme on racle le givre d'hiver sur le pare-brise d'une voiture. La toux a repris de plus belle. Tant bien que mal, je me suis habillée, me suis fait couler un café avant d'embraser une seconde cigarette. À la radio, le présentateur annonçait que le tabagisme allait tuer l'équivalent d'une petite ville cette année. J'ai fermé le poste. Je suis montée dans ma voiture, le soleil se levait à peine, et avec lui une troisième cigarette. Il faisait si froid que je n'ai pas osé ouvrir la fenêtre. Dans le rétroviseur, mes petits yeux jaunes me fixaient, un regard ceinturé de profondes rides grises. Je me suis trouvée vieille, laide, la peau flasque. Et terriblement seule. Chaque matin c'est la même chose : je tousse, je crache, je jaunis davantage, la solitude m'arrondit un peu plus les épaules. C'est plus fort que moi. Dans la bataille qui oppose le diable et l'ange dans ma tête, le diable l'emporte toujours.

Je suis fleuriste. J'aime les fleurs quasiment autant que la cigarette. Les couleurs me reposent comme une dose de nicotine. Je ne sais pas d'où me vient cette passion. Ni pour les fleurs, ni pour la cigarette. Il me semble l'avoir toujours cultivée en moi. J'ai interrogé ma mère, la seule personne qui me tolère presque comme je suis, elle n'arrive pas à me répondre. Et puis elle revient continuellement à son nombril du monde. Qu'importe le sujet. Ma mère ne parle que d'elle, de ses problèmes, de son quotidien, des heures perdues à écouter les problèmes de ses voisins et du quotidien des téléromans. Sans cesse elle me répète que j'empeste, que je bâtis mon cercueil un clou à la fois. « Ce n'est pas avec ton parfum de feu de forêt que tu

rencontreras un homme.» Aussitôt le reproche exprimé, elle se recentre sur ses peurs, ses angoisses de fillette, ses programmes de télévision, l'eau de son bain trop chaude, le prix exorbitant du café, ses bijoux qui lui blessent les os, et combien d'autres banalités qui n'intéressent personne. C'est là le cœur mort de nos discussions. Je ne prononce jamais un mot. J'ouvre la bouche uniquement pour tirer une bouffée. Je hoche la tête machinalement et je fume. J'emboûcane son environnement. Je laisse ma trace. Je m'ennuie royalement. Tous les mercredis, je lui rends visite par devoir. Je lui consacre une heure. Une heure, dix cigarettes. Puis je rentre à la maison et je fume pour oublier sa présence, effacer de mon esprit toutes ces insignifiances. «Tu sais, un tel voisin a fait telle chose, une telle voisine a dit telle chose. Tu ne sais pas? Je te l'ai dit la semaine dernière! Ah! Ma petite, tu oublies tout! Tu fumes trop! Ce n'est pas avec ce parfum de feu de forêt...» Et c'est reparti. Ainsi va ma vie. Ma mère n'a jamais fumé. Je la soupçonne cependant de perdre un peu la tête. Son discours décousu, foisonnant, je me demande si c'est l'âge, la solitude ou je ne sais quoi. Je m'imagine que son crâne est peuplé de coqs et d'ânes qui sautent de l'un à l'autre sans se soucier de cohérence. Parfois je me dis que, si j'avais à choisir entre ma mère et la cigarette, eh bien... Je n'ose pas trop y songer, mais j'ai peur de finir comme elle.

J'ai décidé d'avoir un enfant. Seule, sans homme pour l'élever, coûte que coûte. Je suis prête à baisser avec le premier venu pourvu que cette baise fasse germer dans mon ventre une petite crevette qui brisera à jamais la solitude qui me pèse. Ce n'est pas mon idéal, mais je ne suis pas difficile. Je suis ouverte à toutes les offres. Malgré mes largesses, on ne me touche pas même avec un bâton. J'ai beau attirer les clients qui se présentent à la boutique, rien n'y fait. Aussitôt qu'ils s'approchent, qu'ils reniflent mon odeur, ils reculent et déguerpissent. Les femmes qui prennent du tabac repoussent les amoureux, c'est bien connu. Faut dire qu'un magasin de fleurs, ce n'est pas le meilleur endroit pour séduire un homme. Les hommes qui achètent des fleurs, ils sont soit amoureux, soit cocus, voire ils ont cocufié leur femme et veulent se faire pardonner. Je n'ai pas vu beaucoup d'hommes acheter des

fleurs pour leur mère. M'enfin, tous les soirs je me caresse le bas du ventre et je pleure. La cigarette seule peuple ma solitude. Si cela m'a suffi durant longtemps, ce n'est plus le cas. J'espère seulement qu'il n'est pas trop tard, que je ne suis pas trop vieille, trop jaune, trop flasque pour renverser la tendance de ma vie.

J'oublie tout. Elle a raison sur ce point, ma mère. C'est peut-être pour cela qu'elle me rappelle constamment que je n'ai pas de mémoire, que je sens le feu de forêt, que je suis vieille fille. Mon enfance est particulièrement floue. L'autre jour, durant mes vacances, je fumais seule sur la plage et tentais de me remémorer des souvenirs de jeunesse. Rien n'émergeait à la surface de mes pensées. Que le son des vagues accompagné d'un néant gris et vaporeux. Incapable de me rappeler mon plat préféré, un morceau de linge que j'affectionnais, le nom de ma gardienne, si elle avait les cheveux bruns ou bleus, le visage de mes professeurs, mon premier jour de classe, impossible de nommer ma couleur préférée, mon jeu favori, si je préférais les chiens ou les chats. Rien. Ou si peu : ma première cigarette. J'avais dix ans, je rentrais de l'école, mon sac à dos était lourd, je traînais ce fardeau et mes talons légers sur l'asphalte goudronné. En poussant la porte de la cuisine, j'ai vu ma mère attablée qui pleurait, le visage mouillé, creusé entre les paumes de ses mains. Une forte odeur de cordite planait dans la maison. Au salon, des hommes vêtus de blanc s'affairaient à nettoyer les murs. On avait vidé la pièce de ses meubles. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Une jolie dame en tailleur noir, à la voix douce, une dame que j'avais déjà vue à l'école mais que je ne connaissais pas, s'approcha de moi, s'agenouilla à ma hauteur et me parla avec tant de douceur et de bonté que je n'arrivais pas à associer son discours à la tristesse que je lisais dans les yeux de ma mère. Je ne me souviens pas de ce qu'elle m'a dit, mais plus tard j'ai compris que mon père venait de se tirer une balle dans la tête. Mon père fumait beaucoup. Il avait attrapé un cancer des poumons comme on attrape une grippe. Je me réfugiai dans ma chambre et pleurai à mon tour. Sous le tiroir de ma commode, dans ma cachette à secrets, je saisis un paquet de cigarettes que je lui avais

volé la veille, j'en tirai un bâtonnet et je l'allumai. Je faillis vomir, mais je persistai. Pendant longtemps j'ai cru que j'étais responsable de sa mort. Lui avais-je volé ses dernières cigarettes? Aujourd'hui je sais que cette supposition est absurde, mais, dans l'esprit d'une fillette sous les pieds de laquelle le tapis de sa vie vient de se dérober, la chose me paraissait plausible. Dès lors je commençai à fumer.

Ce matin, comme à mon habitude, je suis partie en voiture toutes fenêtres fermées, la clope au bec. Et j'ai pleuré. Comme une Madeleine, à mouiller le papier de ma cigarette, sans raison apparente. Plutôt pour toutes les raisons du monde. Je ne cache plus les causes de mes idées noires derrière un écran de fumée. Je m'ennuie. De mon père, d'une présence masculine dans ma vie. Il était si bon avec moi, attentif au moindre de mes besoins, son sourire en coin réconfortait mes pleurnicheries de petite fille, le baume ultime qui effaçait tous mes malheurs. C'est du moins ce dont je me souviens. J'idéalise souvent le passé lorsqu'il s'agit de mon père. Je me demande quelle femme je serais devenue si la mort n'avait pas été si égoïste, si elle avait tiré sur ma mère au lieu de lui éclater sa cervelle à lui, si la cigarette n'existait pas. Aurais-je commencé à fumer? C'est difficile à dire. Je serais mariée à l'heure actuelle, je traînerais dans mes jupes une trêlée d'enfants aux poumons roses, j'entretiendrais un cercle social enrichissant, j'occuperais un poste de travail passionnant, je resplendirais d'une forme physique exceptionnelle, d'un teint de pêche, je sourirais avec mes dents blanches, je caresserais avec mes mains douces, j'embrasserais avec mon haleine de menthe fraîche. Peut-être même posséderais-je une mémoire d'éléphant. Mais non... Voici ma vie. Embouteillée dans un bouchon de circulation, j'ai pleuré. J'ai fumé et j'ai pleuré en regardant dans le rétroviseur le siège d'enfant installé sur la banquette arrière pour me convaincre que je ne suis pas tout à fait seule. Je me déteste. Je suis stupide. Dans la voiture d'à côté, une dame d'un certain âge m'a dévisagée en m'offrant effrontément une moue du bout des lèvres. Dans son esprit, il est inconcevable de fumer dans une voiture dont les fenêtres sont levées. D'autant plus si un enfant dort à l'arrière. Traduction littérale de

sa moue: j'ai tort, je suis une droguée, une esclave, une mauvaise mère, un être humain qui n'a aucun respect pour la vie et qui s'acharne à se suicider et à tuer les autres à petit feu. J'ai lu dans son regard tout le mépris qu'elle me porte, le dégoût de ma race d'égout, le rejet total de ma personne. Ma réponse tint en une main, en un doigt, celui de l'honneur. Moi qui suis habituellement si discrète. Je serais descendue pour lui arracher la tête, mais je me suis contentée de ce geste impulsif et si peu libérateur. À en croire les poignards dans ses yeux, elle s'est sentie offusquée. L'embouteillage débouché, elle a emporté son dédain d'un côté, j'ai traîné ma honte de l'autre, baissé ma fenêtre et jeté ma cigarette. En arrivant devant la boutique, j'ai laissé tourner le moteur et, les mains sur le volant, je suis restée immobile, fixant le vide, l'esprit dans le néant, j'aurais voulu disparaître dans le monoxyde de carbone. Si j'avais possédé une arme, je me serais fait exploser la cervelle. Une pluie fine s'est mise à tomber, comme si le ciel me prenait en pitié et qu'il joignait ses larmes aux miennes. J'ai allumé une cigarette et l'ai laissée brûler dans le cendrier jusqu'à ce qu'elle étouffe. La fumée m'hypnotisait. J'aurais voulu m'endormir et ne plus jamais me réveiller.

J'en étais au cœur de ce sinistre tableau lorsqu'on tambourina du bout des doigts sur le capot de ma voiture. Je sursautai. Mon premier réflexe fut de tirer une cigarette de son paquet et de me la glisser machinalement entre les lèvres, comme un chevalier revêt son armure et dégaine, face à l'ennemi impromptu, son épée du fourreau. Un homme se tenait devant moi, l'imperméable trempé, les cheveux aplatis. Je distinguais sa silhouette à travers le pare-brise brouillé par la pluie. Les essuie-glaces dansèrent un tour de piste. Il était grand, les épaules revêtues d'un paletot noir très distingué, l'allure élégante, la cravate légèrement desserrée, il me sembla d'emblée beau comme le diable, frais comme un archange. Il doit être non-fumeur, pensai-je aussitôt. Il me sourit. Ses longues et larges dents immaculées scintillèrent comme autant de cristaux de quartz coincés dans une paroi de granit. J'ouvris la portière. Un épais nuage de fumée résineuse s'échappa dans la bruine matinale. « Vous allez bien,

mademoiselle?» Il se pencha sur moi. Je me cachai derrière mon briquet. «Est-ce que je peux vous emprunter une cigarette?» Je tombai des nues. J'ouvris mon paquet : il était vide ! Je ne possédais qu'un mégot aux fins de consolation. Je le lui tendis. Il me remercia en m'offrant une révérence digne d'une cour royale. Je rougis. Il craqua une allumette, tira une bouffée, la dernière, la meilleure, et, dans un geste terriblement séduisant, coinça le mégot entre son pouce et son index pour l'envoyer à une distance respectable. Nous entrâmes ensemble dans la boutique. Parmi les fleurs, les pots et la blancheur des lys, nous fîmes l'amour tout l'avant-midi. Pendant qu'il me pénétrait avec une douceur infinie, le parfum des fleurs m'envahit, la fraîcheur sucrée de la lavande, la rondeur subtile de la rose, la délicate transpiration de la pâquerette, l'odeur mielleuse des oiseaux du paradis. Accompagnant ces effluves floraux, les souvenirs me revinrent à l'esprit. Je me souvins qu'à l'enterrement de mon père, j'avais été marquée par le nombre de gerbes que l'on avait déposées autour de sa tombe. J'avais de la difficulté à associer la beauté de ce jardin, la vie qui s'en dégageait et la froideur du cadavre qui reposait dans sa bière. Dans mon esprit de petite fille, je trouvais mon père chanceux d'être entouré d'autant de fleurs. J'aurais souhaité prendre sa place. Puis mon bel inconnu éjacula en moi dans un silence de messe basse. Le parfum farineux du sperme me ramena au moment présent. Je me rhabillai, il reboutonna son pantalon et nous nous quittâmes sans ajouter un mot. Ce moment s'est inscrit dans ma mémoire avec de l'encre indélébile. Aujourd'hui, lorsque je regarde ma fille s'amuser avec les tiges des fleurs que je coupe, je remercie la cigarette de s'être placée sur mon chemin.

MIRELLA FAUBERT

Carnaval

des rues sans nom courent au-delà de la nuit
au loin Isabella s'éloigne
son bouquet délicieux avec elle

entre ses paumes
comme un insecte délicat
il retient l'impatience

une poussière éphémère glisse entre ses doigts
et chaque jour qui passe change le nom qu'il donne à l'espoir

les matinées remontent mollement des pavés
rallument un ciel vulnérable

en cristaux il découpe sa vie
et les détails du jour qui s'acharne dans sa minutie

pourquoi faire ce que tout détruit

sur la corde des draps s'agitent
dans les ruelles vénitiennes
coulent le temps et ses effluves

il y a bien là un temps à recomposer

MAMADOU ABDOULAYE LY

De la poésie parfumée

Essai sur *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire

Le parfum occupe une place importante dans les littératures moderne et contemporaine. En ce qui concerne la littérature française, l'un des textes les plus représentatifs de cette mise en scène du parfum se trouve au Livre I des *Essais* de Montaigne avec l'essai intitulé « Des senteurs ». Mais les XIX^e et XX^e siècles accordent également une large place au parfum. On le retrouve dans plusieurs textes de fiction comme *Grandeur et décadence de César Birotteau* de Balzac, *Le chef des odeurs suaves* de Robert de Montesquiou ou *Lili ou L'initiation parfumée* de Michel Tournier.

Toutefois, l'œuvre littéraire qui donne ses lettres de noblesse au parfum dans la littérature mondiale est sans conteste *Le parfum : histoire d'un meurtrier* de Patrick Süskind. Cette vogue du parfum dans les œuvres de fiction explique sans doute la publication relativement récente d'anthologies consacrées au parfum en littérature et en philosophie. On songe aux anthologies de Frédéric Walter et Anny Duperey intitulées respectivement *Extraits de parfums : une anthologie de Platon à Colette* (2003) et *Essences et parfums, textes choisis* (2004).

Cependant, les deux textes qui, dans l'histoire de la littérature française, mettent le plus en évidence le parfum sont *Les Fleurs du Mal* (1857) de Charles Baudelaire et *À rebours* (1884) de Joris-Karl Huysmans, ce roman créant, par le biais du duc Jean Floressas des Esseintes, l'orgue à parfums qui influencera les parfumeurs du XX^e siècle. Mais l'ouvrage sur lequel nous nous appuyons pour déployer toutes les virtualités littéraires du parfum, c'est *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire.

En effet, ce recueil met en rapport le parfum et la poésie en déclinant cette relation sous plusieurs aspects. L'introduction du parfum dans la poésie baudelairienne s'explique par sa théorie des synesthésies qu'il développe dans le poème « Correspondances » en montrant qu'il existe une communication mystérieuse entre les parfums, les couleurs et les sons dans la nature.

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.
Comme de longs échos qui de loin se confondent, [...]
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent¹.*

De plus, il insiste sur l'ambiguïté du parfum qui peut être source de délivrance ou bien agent de corruption pour l'être humain. La poésie s'ouvre ainsi non seulement à la musique et à la peinture mais aussi à la parfumerie. Aussi les senteurs ne manquent-elles pas à plusieurs poèmes des *Fleurs du Mal*. Baudelaire y multiplie les variations sur le parfum.

On assiste, dès lors, à une première association entre **parfum et mémoire**. De même que chez Proust il existe un lien entre mémoire et goût (on pense à la madeleine), de même chez Baudelaire il y a une relation étroite entre mémoire et parfum. Cette relation se manifeste soit par l'intermédiaire du motif du paradis perdu, soit par le biais du rêve que déclenche le parfum. Ainsi, dans des pièces comme « Moesta et Errabunda », « Le Chat » et « Le Balcon », le poète regrette la perte d'un paradis parfumé et de l'amour de sa maîtresse.

*Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis,
Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes,
Comme montent au ciel les soleils rajeunis
Après s'être lavés au fond des mers profondes ?
Ô serments ! ô parfums ! ô baisers infinis² !*

Le parfum est ici associé à la question biblique de la chute et à la féminité liée à l'animalité (le chat). Baudelaire

construit là, autour du parfum, une subtile corrélation entre le parfum et la femme, puisque c'est elle (Ève) qui est à l'origine à la fois de la perte du paradis et de la souffrance des hommes car elle détient le secret de l'amour. Le parfum apparaît, à ce stade, comme un véhicule aux souvenirs et à la mélancolie du poète, même si le parfum est, par ailleurs, une des caractéristiques du paradis.

Mais le parfum peut aussi être source de rêves heureux. C'est ainsi que, dans le poème «L'âme du vin», le parfum du vin déclenche chez le poète le rêve d'une poésie dont les effluves, comme dans les églises, monteraient vers les dieux, d'autant que Baudelaire associe le parfum du vin à l'ambrosie, qui est la boisson des dieux de l'Olympe.

*En toi je tomberai, végétale ambrosie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur³ !*

Le parfum lié à l'ivresse que procure le vin apparaît ainsi comme le catalyseur de l'inspiration poétique. En outre, il est doté d'une dimension religieuse car il semble une voie de communication avec les dieux par le biais soit des offrandes des prêtres soit de l'offrande du poète.

Ensuite, Baudelaire met en relation **le parfum et l'amour**. Ainsi, dans les poèmes «Parfum exotique», «Le serpent qui danse», «Sed non satiata» et «À une dame créole», le poète associe l'odeur du sein ou de la bouche de sa maîtresse à l'ivresse du bonheur et au pouvoir de l'exotisme.

*Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone :
Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux [...]⁴.*

Cette odeur suscite, chez lui, le rêve d'îles exotiques, de mers lointaines, de paysages naturels et de bains de soleil. Le parfum est source de voyages intérieurs et

engendre des visions de paradis. Dans tous ces poèmes des *Fleurs du Mal* plane l'ombre de la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval, qui est une créole, fille des îles.

Le parfum est donc ici un hommage à la beauté de l'amante. D'où le fait que le poète préfère l'ivresse que lui procure l'élixir qui provient du baiser à l'enivrement que lui donne l'opium. Comme dans la synecdoque, le parfum est le trait générique de l'amour dans ces pièces de Baudelaire. Le corps de la maîtresse se résume au parfum qu'il dégage. La communication dans l'amour ne se fait plus par la parole mais par le parfum. Dans *Les Fleurs du Mal*, le parfum devient langage car il est transformé en signe susceptible de se prêter à de multiples interprétations. Le parfum ne joue pas simplement un rôle d'accessoire pour la femme au même titre que les bijoux ; il est plus profondément un véhicule intime de l'amour.

Enfin, Baudelaire met en rapport **parfum et mort**. Dans les pièces intitulées « Le Guignon », « Le Flacon » et « La Mort des pauvres », il met en scène le parfum soit comme instrument du destin soit comme symbole d'une mort attendue : « Mainte fleur épanche à regret / Son parfum doux comme un secret / Dans les solitudes profondes⁵. » Ou bien le parfum des fleurs des cimetières et des tombes révèle au poète le triomphe du temps sur la vie humaine ou bien le parfum des armoires et des coffres-forts ressuscite les âmes mortes, pour reprendre le titre de Gogol.

*Il est de forts parfums pour qui toute matière
Est poreuse ; – on dirait qu'ils pénètrent le verre.
Quelquefois en ouvrant un coffre d'Orient
Dont la serrure grince et rechigne en criant,
Ou dans une maison déserte quelque armoire,
Sentant l'odeur d'un siècle, arachnéenne et noire,
On trouve un vieux flacon jauni qui se souvient,
D'où jaillit toute vive une âme qui revient⁶.*

D'un côté, le parfum semble un auxiliaire de la mort. D'un autre côté, il apparaît comme un possible instrument de résurrection car il est associé à la figure de Lazare, qui ressuscite d'entre les morts. Il devient ainsi un signe

de résistance de la vie face à la mort, d'autant que, chez les pauvres, la mort constitue un divin élixir, car elle est leur seule espérance dans leur vie de misère : « C'est la Mort qui console et la Mort qui fait vivre ; / C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir / Qui, divin élixir, nous monte et nous enivre, / Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir [...] »⁷.

Le parfum présente ainsi un double visage. Il permet au poète d'avoir un pied dans le Spleen et dans la mort et un autre pied tourné vers l'Idéal avec cette capacité de résurrection qui n'est pas autre chose qu'un rêve de victoire sur la mort. Cette dualité du parfum n'est pas sans rapport avec cette double postulation dont parle Baudelaire dans « Mon cœur mis à nu » : « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan⁸. »

En définitive, Baudelaire est, dans *Les Fleurs du Mal*, poète mais il aurait tout aussi bien pu être parfumeur. On peut même se demander si le poète n'est pas en quelque sorte parfumeur sans le savoir comme monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Au-delà des mots, la poésie est peut-être également une affaire d'essences. Le poète compose ses parfums comme le fleuriste compose ses bouquets.

Notes

1. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 82.

3. *Ibid.*, p. 230.

4. *Ibid.*, p. 54.

5. *Ibid.*, p. 35.

6. *Ibid.*, p. 103.

7. *Ibid.*, p. 245.

8. Charles Baudelaire, *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 682.

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

François Leblanc à Richard Russo

Cher Richard,

Tout part d'une discussion dans un bar, un dimanche soir, avec mon vieil ami Patrick. Nous échangeons sur les livres que nous avons lus récemment, lui se disant de moins en moins intéressé par tous ces romans qui ne lui apprennent rien, moi défendant la fiction comme une expérience morale et esthétique qui ne peut être réduite à la connaissance brute qu'elle apporte. Nous étions tous les deux trop éméchés pour être convaincants, mais je crois que c'est lui qui a capitulé en me demandant, *out of the blue*, avec quel écrivain je rêverais d'aller prendre une bière. Je venais de terminer *Quatre saisons à Mohawk*, un roman où la bière coule d'ailleurs à flots, avec sa galerie de personnages trop attachants pour qu'on se résigne à les traiter de ratés, alors je n'ai pas hésité : « Richard Russo. »

Lorsqu'on pose cette question pour les politiciens, elle équivaut grosso modo à demander lequel d'entre eux nous apparaît le plus sympathique, le plus proche des gens. Pas nécessairement le plus éblouissant, ni le plus original. Sympathique, tout simplement, d'une intelligence qui élève les autres plutôt qu'elle ne les rabaisse. Je n'irais pas prendre une bière avec Michel Houellebecq. Avec vous, si. Accepterez-vous cette invitation ?

Patrick a souri avec bienveillance en entendant ma réponse, car il était responsable de ma première rencontre avec vous. Depuis une vingtaine d'années, nous entretenons un curieux rituel qui consiste à offrir à l'autre un bouquin pour son anniversaire, mais pas n'importe lequel : un bouquin que l'autre ne se serait jamais procuré. Je lui avais déjà donné une *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes*. Il avait répliqué avec *The Five Stages of the Soul: Charting the Spiritual Passages That Shape Our Lives*. Heureusement, nous nous contentions parfois d'offrir un très bon roman que l'autre ne connaissait pas,

mais qui risquait de lui plaire. C'est durant une de ces années chanceuses que j'ai hérité d'*Un homme presque parfait*. Comment faire un héros d'un paumé invalide qui travaille au noir à soixante ans? Vous auriez sans doute pu me répondre: «Laissez-moi six cents pages pour y arriver, vous verrez bien!» En effet. Quitter Sully a été pour moi un deuil terrible que j'ai soigné en me procurant vos autres livres. J'ai tendance à imaginer que vos personnages existent vraiment, et je me demande toujours ce qu'ils deviennent. Avec le genre de vie qu'il menait, Sully doit être mort aujourd'hui. Nous boirons à sa mémoire.

Dès la première page d'*Un homme presque parfait*, vous évoquiez Montréal, quelque part au bout de la route. Il y avait un IGA sur Main Street, vraiment pas de quoi dépayser un Montréalais. Sur une carte géographique, le Maine où vous habitez semble s'enfoncer à l'intérieur de nos frontières. N'êtes-vous pas un peu des nôtres, mon cher Richard? Votre patronyme n'est-il pas une déformation de Rousseau? *Do you speak French?*

J'irai vous rejoindre à Camden pour cette bière. Vous êtes si proche, plus proche encore que Victor-Lévy Beaulieu, vous êtes sans doute le seul Prix Pulitzer à moins de cinq cents kilomètres du Plateau-Mont-Royal. Je vous promets que je n'arriverai pas en été, vous risqueriez de me confondre avec un touriste. C'est en automne, ou même en hiver, il me semble, qu'il convient de rencontrer un écrivain de la côte est américaine. C'est comment, Camden en novembre? «Triste à mourir», vous entend-je déjà me répondre. Parfait pour écrire. Parfait pour avoir une discussion sur l'utilité de la littérature. S'il pleut et qu'il fait quatre degrés à Camden, je parie que nous nous entendrons pour dire qu'elle est essentielle à notre survie.

Même si je vous imagine fort sympathique et accessible, je serai drôlement intimidé en votre présence. Il y aura des silences, des instants de profond malaise. Ce ne serait pas réaliste de penser que nous pourrions nous en tenir à une bière. Ça prendra du temps avant que je réussisse à vous expliquer ce que j'aime tant dans vos romans, mais je compte sur votre patience. Je ne m'attends pas à ce qu'un écrivain qui se spécialise dans

les pavés de cinq ou six cents pages soit du genre pressé. Aux antipodes de ces objets lisses que sont la plupart des romans actuels, vos livres n'économisent pas le papier. Plus personne n'écrit comme ça. Au début, on entre dans vos œuvres avec méfiance, surpris de devoir s'attarder sur des gens ordinaires, invisibles, même pas assez minables pour se démarquer au premier coup d'œil. Mais vous ne vous contentez pas d'un seul coup d'œil. Que ce soit un policier pas très futé, une enseignante retraitée, un notaire de petite ville ou une propriétaire de resto malcommode, ils échappent généralement aux clichés, refusant d'être enfermés dans leurs personnages. Bref, ils nous étonnent, souvent par un élan de dignité. Le premier commandement de Richard Russo se résume selon moi à cette formule : « Aime tes personnages, même les moins aimables. » Personnellement, comme lecteur, je cherche toujours l'humaniste derrière l'écrivain. Dans votre cas, je n'ai eu aucune difficulté à le trouver.

J'aurai sans doute envie de vous demander ce que le Pulitzer remporté pour *Le déclin de l'empire* Whiting a changé pour vous, surtout après que vous avez essuyé en début de carrière des dizaines de refus d'éditeurs qui trouvaient ce que vous écriviez « ni vraiment littéraire, ni vraiment populaire ». Peut-être me direz-vous que les choses n'ont pas tellement changé, que vous restez un peu cet écrivain ni littéraire, ni populaire. De fait, je n'ai jamais vu l'un de vos livres empilés sur un présentoir dans une librairie à Montréal, et je n'ai pas non plus l'impression qu'on pense à vous en tant que géant de la littérature américaine, qu'on vous place sur un pied d'égalité avec d'autres gagnants du Pulitzer comme Philip Roth, John Updike ou Cormac McCarthy. « Ils sont un peu plus âgés que moi, il y en a même un qui est mort », me répondrez-vous, plus inquiet à l'idée qu'on vous momifie avec eux que préoccupé par votre position au palmarès. Quoi qu'il en soit, votre Pulitzer était pleinement mérité, ne serait-ce que pour avoir réussi à faire cohabiter dans un même livre quelque chose d'aussi tragique qu'une tuerie dans une école secondaire avec un épisode aussi burlesque que la virée de ce fabuleux voyou de Max Roby et d'un curé dément dans les îles Keys.

Parlant de Max Roby, je serais curieux de vous entendre parler de votre père, de la place qu'il occupe dans vos livres. Sam Hall, Donald Sullivan et ce cher Max ne peuvent pas partager autant de traits de personnalité (antisociale, cela va de soi) par pure coïncidence. On sent l'ombre de la figure paternelle planer sur chacun de leurs mauvais coups, sur chacune de leurs répliques mordantes. Comment pourrait-on ne pas aimer ces *losers* plus grands que nature, ces égoïstes au grand cœur, ces *bums* avec du panache? Ce devait être un sacré numéro, votre père. J'envie votre tendresse à son endroit, je n'ai pas été capable d'en faire autant avec le mien dans mes romans. Peut-être pourriez-vous m'apprendre?

Je crains cependant de vous ennuyer, parce que je parlerai trop de vos romans et que je ne boirai pas assez vite. Peut-être vous demanderez-vous en bâillant pourquoi rouler de Montréal à Camden si ce n'est que pour livrer un autre témoignage d'admiration béat et non pas réellement pour prendre une bière en votre compagnie. Après tout, vous avez déjà dit en entrevue qu'après avoir enseigné la littérature durant plus de vingt ans, vous ne ressentiez guère de compulsion à en discuter davantage. Permettez-moi d'en douter, de mettre ça sur le compte de la pudeur. J'imagine que les préliminaires ont de l'importance à vos yeux, ça se voit dans votre façon tout en douceur de bâtir une histoire. Nous y mettrons les formes, alors. Je parlerai d'abord de n'importe quoi d'autre et tâcherai de ne pas dire de bêtises, ou plutôt de dire toutes sortes de bêtises qui auront le mérite d'être amusantes. Avec un peu de chance, je bénéficierai du regard indulgent que vous posez sur vos personnages.

Bien sûr, je n'oserai pas tout vous confesser. Ne comptez pas sur moi pour vous avouer lors de notre tête-à-tête lesquels de vos romans je n'ai pas terminés. Il y a des choses qui sont plus faciles à exprimer dans une lettre, par exemple ma crainte que le meilleur de votre œuvre soit déjà loin derrière vous. Selon vos dires, vous vous êtes mis à l'écriture pour échapper à la construction de routes dans un premier temps, puis au monde universitaire dans un deuxième temps. Apparemment, il y a toujours quelque chose à fuir, ce que je comprends très

bien. En vous voyant davantage occupé à l'écriture de scénarios pour la télé ou le cinéma ces dernières années, j'espère seulement que vous n'êtes pas maintenant en train de fuir le roman. Votre dernier bouquin franchit à peine la barre des trois cents pages, ce que je trouve alarmant. On y retrouve plusieurs des éléments qui font le charme de vos écrits, à savoir de fines observations psychologiques, une sensibilité hors du commun, des personnages multidimensionnels pour la plupart, et un humour irrésistible, au risque d'être parfois racoleur (deuxième commandement de Richard Russo : « Ne néglige jamais ton lecteur, quitte à en faire un peu trop pour maintenir son intérêt »), mais j'estime qu'il y a beaucoup trop de place consacrée à des universitaires petits-bourgeois dans cette sitcom, et que vous passez trop de temps au Cape Cod. Croyez-moi, Richard, il est temps de retourner à Mohawk, à Empire Falls, ou à North Bath, ces trous perdus où l'on rase des bâtiments pour faire place à des stationnements. Où pensez-vous que j'ai le plus envie de boire une bière en votre compagnie sinon au bar d'une de vos petites villes délabrées qui ne figurent sur aucun itinéraire touristique, entouré de vos prolétaires alcooliques au verbe acéré ?

Ce sera ma tournée, je vous le promets.

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

MARISE BELLETÈTE est étudiante au doctorat en lettres de l'Université du Québec à Rimouski. Dans son projet de thèse, elle s'intéresse à l'univers des contes s'immisçant dans la production romanesque contemporaine. Durant ses études collégiales, elle a publié un premier roman intitulé *Deux sous zéro*, aux Presses pédagogiques de l'Est.

DANIEL BIRNBAUM, docteur en médecine et en biologie, a commencé à écrire en 2008. Il a publié un recueil de nouvelles, *Les loges de la différence* (2009, auto-édition), ainsi que des textes courts dans des ouvrages collectifs et des revues, dont *Mæbius*.

FRANCE BOUCHER vit à Montréal. Elle a publié six titres aux Écrits des Forges, dont *Le jour autrement* en 2011, *Torbellino de deseos / Tournoiement des désirs* en 2007, *Sur l'échiquier en émoi* en 2003. Elle a fait paraître des chroniques littéraires et des poèmes dans diverses revues, notamment *Arcade*, *Autre Sud* et *Mæbius*. Elle a participé à diverses anthologies dont *Pas d'ici, pas d'ailleurs* (Voix d'encre, 2012).

OLIVIER BOURQUE a publié, depuis 2002, des textes dans diverses revues, dont *Estuaire*, *Exit*, *Jet d'encre*, ainsi que dans un livre d'artiste aux Éditions Création Bell'Arte. En 2004 paraissait son premier recueil de poésie, *La matérialité des mouvements*, aux Écrits des Forges. En 2008 il a fait paraître un extrait de roman, « La bave blanche », dans le journal littéraire *Contemporary French & Francophone Studies*. En 2011 paraissait son deuxième recueil, *Le temps malhabile*, aux Éditions Triptyque, et il vient d'en achever l'écriture d'un autre, *Mauves* suivi de *Sommeils*.

PÉNÉLOPE BOURQUE a complété cette année le programme d'écriture dramatique de l'École nationale de théâtre, après avoir reçu une formation en études littéraires et cinématographiques. Elle se consacre à l'écriture théâtrale tout en approfondissant sa recherche sur le potentiel thérapeutique de la création et sur la possibilité de faire naître des liens entre les domaines artistique et scientifique.

JEAN-CLAUDE BROCHU enseigne le français et la littérature au cégep Édouard-Montpetit, à Longueuil, depuis 1990. Il a rédigé un mémoire de maîtrise sur l'intimisme dans les romans de Julien Green, a collaboré à divers ouvrages collectifs, de même qu'à plusieurs revues littéraires québécoises.

ÉRIC BROGNIET est l'auteur d'une œuvre poétique comptant à ce jour une vingtaine de titres publiés, dont *Ce fragile aujourd'hui*, *Ulysse errant dans l'ébloui* et *À la table de Sade* aux Éditions le Taillis Pré et *Graphies, nue noire* aux Éditions Tétrasyre. Il est aussi l'auteur de trois essais et

de nombreuses contributions critiques. Au Québec, une anthologie de ses poèmes, *La lecture infinie*, a été publiée aux Écrits des Forges et son essai «La poésie et le désenchantement du monde» est paru dans le collectif *L'engagement de la parole: politique du poème*, sous la direction de Georges Leroux et Pierre Ouellet (VLB éditeur). Il dirige la Maison de la poésie et de la langue française et le Festival international de poésie Wallonie-Bruxelles de Namur. Il a été choisi en 2010 pour succéder à Fernand Verhesen au sein de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

LAURE CAMBAU vit à Paris. Pianiste, elle accompagne des chanteurs lyriques et participe à des lectures poétiques avec improvisations musicales. Elle a été invitée au Festival international de la poésie de Trois-Rivières en octobre 2002. Elle a fait paraître plusieurs livres, dont *Le couteau dans l'étreinte* (éditions Phi, Luxembourg, coédition Écrits des Forges, Québec, 2007) et *Lettres au voyou céleste* suivi de *Blanc sans blanc* (éditions de l'Amandier, 2010, prix Poncetton de la Société des gens de lettres). Elle a aussi publié plusieurs livres d'artistes avec des plasticiens d'horizons divers. Ses poèmes figurent dans de nombreuses revues et anthologies poétiques dont l'anthologie *Terre de Femmes: pas d'ici pas d'ailleurs* (2012). En tant que pianiste, elle a sorti en 2010 un disque de musique romantique, avec hautbois (Laurent Hacquard, Hybridmusic).

ANDRÉ CARRIER témoigne d'une carrière dans l'enseignement de la philosophie et dans la pratique du droit. Il a reçu une formation en sémiologie à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) de Paris. Il a publié de la poésie dans la revue *Estuaire* et dans les *Cahiers de Limoilou*. Il a aussi publié, en collaboration, des ouvrages sur Platon à des fins d'enseignement et dirigé la collection Philosophies vivantes aux Éditions CEC. Il a publié un premier roman en 2011, *Rue Saint-Olivier*, chez Lévesque éditeur.

HERMÉNÉGILDE CHIASSON est considéré comme l'un des principaux artisans de la modernité acadienne. Écrivain, il a publié plus de vingt-cinq titres depuis 1974. Comme dramaturge, il est l'auteur d'une trentaine de pièces de théâtre. Au cinéma, il a réalisé une quinzaine de films et, en arts visuels, il a produit plus de quarante expositions solos et participé à une centaine d'expositions de groupe.

JEAN-PAUL DAOUST a publié depuis 1976 plus d'une quarantaine d'ouvrages de poésie, deux romans et un recueil de récits. Il a été directeur de la revue de poésie *Estuaire* (1993-2003). Il a remporté le prix du Gouverneur général pour les *Cendres bleues* (1990) et le Grand Prix Québécois du Festival international de la poésie 2009 pour *Le vitrail brisé*. Il vient de remporter le prix Jaimes-Sabines / Gatien-Lapointe 2012 pour l'ensemble de son œuvre poétique.

NICHOLAS DAWSON détient une maîtrise en création littéraire et enseigne la littérature au collégial. Son premier recueil de poésie, *La déposition des chemins*, est paru au printemps 2010 aux éditions La Peuplade. En plus de ses poèmes publiés en revue (*Terra Nova*, *Mæbius*, *ZAQ*), certains de ses essais et photographies sont parus dans des ouvrages collectifs et dans diverses publications liées au printemps québécois, notamment dans le journal *Ceci n'est pas la matraque des Profs contre la hausse*, dans l'ouvrage *Carré rouge*

(Fides) et dans le blogue *Le cadre rouge*, dont il est le créateur. Il est aussi critique littéraire pour le webzine *La recrue du mois* et blogueur pour *L'écran fenêtre*, blogue littéraire et photographique qu'il tient depuis 2004.

CLAIRE DÉ, née à Montréal au milieu du siècle précédent, est écrivaine et artiste bricoleuse. Elle passe la plupart de son temps au bout d'un filin, en apesanteur.

DENISE DESAUTELS a publié, au Québec et à l'étranger, plus de quarante recueils de poèmes, récits et livres d'artiste qui lui ont valu de nombreux prix et distinctions, notamment les prix du Gouverneur général du Canada, du Festival international de la poésie de Trois-Rivières et de la Société Radio-Canada. *Mémoires parallèles*, une anthologie de son travail poétique, est paru aux Éditions du Noroît en 2004 et *The Night Will Be Insistent, Selected Poems: 1987-2002*, chez Guernica Editions en 2007. *Le cœur et autres mélancolies* (Apogée) et *L'œil au ralenti* (Le Noroît) ont également été publiés en 2007. Elle a reçu, en 2009, le prix Athanase-David, la plus haute distinction décernée en littérature par le gouvernement du Québec, et, en 2011, au moment de la parution de *L'angle noir de la joie* coédité par Arfuyen et Le Noroît, le prix de littérature francophone Jean Arp. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

JEAN-MARC DESGENT a étudié à l'UQAM et à l'UdeM. Il a publié une vingtaine de livres aux éditions Cul-Q, Les Herbes rouges, Les Écrits des Forges et Poètes de brousse. Il prépare actuellement deux livres de poésie, un roman, un récit et un essai sur l'écriture de la poésie.

LOUISE DUPRÉ, poète, romancière et nouvelliste, a fait paraître une vingtaine de titres et collaboré à de nombreuses publications collectives au Québec et ailleurs. Son dernier livre, *Plus haut que les flammes* (Éditions du Noroît, 2010) lui a valu le Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières et le prix du Gouverneur général du Canada. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

MARC-ANDRÉ DUROCHER est étudiant à l'Université du Québec à Montréal. Il a publié à plusieurs reprises dans les revues universitaires *Lapsus* et *Main Blanche*, ainsi que dans la revue de poésie *Estuaire*. Il travaille aussi à l'édition de *Pawow*, une revue d'arts destinée aux jeunes de moins de 18 ans.

MIRELLA FAUBERT vit à Québec depuis un peu plus de dix ans. Elle écrit par hasard et par incertitude, pour cueillir ce qui lui échappe de la vie. Elle écrit comme on part à l'aventure, les yeux grand ouverts, à l'affût d'une étincelle de vérité, pour réussir parfois à mettre en lumière quelques parcelles de magnifique.

MARIE-ÈVE FORTIN traduit le jour, lit le soir et écrit à des heures impossibles. Elle a terminé des études en langue et littérature françaises et en traduction. Elle a publié des nouvelles dans les revues *Mæbius* et *Virages* et a été deux fois semi-finaliste du Prix de la nouvelle de Radio-Canada. Elle aime lire, ceux qui lisent et ceux qui aiment ceux qui lisent. Traumatisée en bas âge par le film *Alien*, elle s'intéresse à ce que les gens ont dans le ventre tout en redoutant ce qui peut en sortir. Lorsqu'elle ne lit ni n'écrit ni ne traduit, elle se transforme en féroce mélomane. Elle vit à Montréal.

OLIVIER GAMELIN a publié, participé à ou fondé quelques feuilles artistiques et littéraires dans la cité de Laviolette, entre autres : *Sans titre, le Tiroir de l'Imajuscule* et *Le Volontaire*. Il a en outre publié des nouvelles littéraires dans les revues *Mæbius* et *Virages*. À titre de rédacteur en chef et d'éditeur, il souque ferme sur le pont du journal de rue *La Galère* et tient le timon des éditions du même nom.

JACQUES GAUTHIER a publié soixante ouvrages, largement diffusés dans la francophonie et traduits en plusieurs langues. Il a remporté quelques prix littéraires, notamment pour les recueils de poèmes *Ce jour qui me précède* (1996), *L'empreinte d'un visage* (1999) et *Chemins du retour* (2005). Il a aussi reçu le Prix à la création artistique en région du Conseil des arts et des lettres du Québec. Il fera paraître cette année le recueil *La vie inexprimable* aux Éditions du Noroît. Pour plus d'informations, voir son site web www.jacquesgauthier.com.

BENOIT GAUTIER, auteur, scénariste, participe à une vingtaine de productions audiovisuelles. Journaliste de cinéma, il crée les blogs *Cinégotier* et *Scénargotier*, écrit pour *L'expansion*, *Trois Couleurs* et intègre la rédaction du magazine transculturel *Faux Q*. Il met en scène une dizaine de pièces de théâtre dont trois œuvres du dramaturge québécois Larry Tremblay : *Le déclin du destin*, *Leçon d'anatomie* au festival Off d'Avignon et *Le problème avec moi*, qu'il monte pour la première fois en France, au Centre culturel canadien de Paris.

FRANÇOIS GODIN enseigne la littérature au collège Édouard-Montpetit depuis six ans. Son premier recueil de poésie, *La victoire jamais obtenue*, a été publié aux Écrits des Forges au mois de mai 2011. Plusieurs de ses poèmes sont parus également dans des revues, notamment *Exit* (n^{os} 65 et 69), *Code-barres magazine* (mars 2012), *Art Le Sabord* (octobre 2012). Il a également obtenu une mention spéciale du jury pour son récit « La chambre de peau », finaliste du concours littéraire de Radio-Canada 2012.

ANDRÉ HAMEL, tour à tour enfant trouillard, adolescent musard, adulte peinar, vieillard aux lobes en voie d'allongement, a remporté en juin 2012 le prix Clément-Marchand de la Société des écrivains de la Mauricie pour le récit « Les violoneux de l'enfer » qu'il prétend être un chapitre d'un roman en chantier, *Les matriarches ou La discordance des temps*. Bien qu'il écrive depuis Prime et que déjà sonnent les Vêpres, il s'agira là d'une de ses premières sorties publiques. Encore que...

MONIQUE LA RUE pratique la prose. Elle a étudié la philosophie et la littérature, enseigné une trentaine d'années au niveau collégial. Entre 1979 et 2009, elle a publié six romans, une étude sur Montréal, un recueil d'essais. Elle a gagné plusieurs prix. Elle est membre d'honneur de l'UNEQ et membre de l'Académie des lettres du Québec. Elle participe à la vie littéraire québécoise depuis trente-cinq ans.

MONA LATIF-GHATTAS, poète, romancière, metteuse en scène, traductrice, compositrice et récitante, a publié une vingtaine d'ouvrages, la plupart au Québec. Trois de ses recueils de poèmes sont traduits en arabe et ses romans ont fait l'objet d'une thèse de doctorat. Née en Égypte, elle vit à Montréal depuis 1966. Son œuvre écrite en français est un tissage-métissage d'Orient et d'Occident.

PATRICK LE DIVENAH (Paris) est créateur multiple, œuvrant dans les arts graphiques (collages, photos), tout comme dans l'écriture. Il est publié dans diverses revues : *L'intranquille*, *Verso*, *La décharge*, *Sitaudis...*, qu'il illustre parfois. Son exploration poétique adhère souvent à ce qu'annonçait Breton, la complémentarité de la poésie et de la science. A publié notamment *Mémoire de l'imaginaire*, *Fragments* (textes/photos), aux éditions Passages d'encre (France).

JOANIE LEMIEUX est née à Gaspé. Après un baccalauréat en études littéraires à Sherbrooke, elle entreprend une maîtrise en lettres à l'Université du Québec à Rimouski. Certaines de ses nouvelles lui ont valu des prix, dont un séjour de création en France à l'été 2010. Elle fait partie des treize lauréats du Prix du jeune écrivain de langue française 2012.

HÉLÈNE LESAGE, née en France, a vécu treize ans à Montréal avant de se rendre en Chine pour perfectionner la langue et terminer ses recherches de doctorat sur les « microfiction ». Elle enseigne désormais le français et le latin aux États-Unis. C'est là que la marotte de l'écriture a donné naissance à des textes, publiés dans les revues *Mæbius*, *XYZ*, *Brèves littéraires* et *STOP*. Un recueil de nouvelles est en préparation.

MAMADOU ABDOULAYE LY est originaire du Sénégal. Diplômé en lettres modernes et en sciences politiques, il enseigne au département de français de l'Université de Yunnan, en Chine. Membre de plusieurs sociétés littéraires, il s'est d'abord intéressé tout particulièrement à l'œuvre de J.-K. Huysmans. Auteur de plusieurs articles et comptes rendus parus dans des revues académiques, il a fait paraître en 2012 *La théâtralité dans les romans d'André Malraux* (L'Harmattan, coll. Approches littéraires).

MADELEINE MONETTE est originaire de Montréal. Auteure de cinq romans, *Le double suspect* (prix Robert-Cliche 1980), *Petites violences* (1982), *Amandes et melon* (1991), *La femme furieuse* (1997) et *Les rouleurs* (2007), elle a écrit de nombreux textes pour des recueils collectifs et des revues au Québec, au Canada anglais et à l'étranger. Son titre le plus récent, un recueil de poésie intitulé *Ciel à outrances*, est paru cette année. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec. (www.madeleinemonette.com)

JULIA PAWLOWICZ enseigne la littérature au collège Édouard-Montpetit. A écrit et illustré des livres pour enfants aux éditions du Loup de Gouttière et a publié des nouvelles dans *Virages*, *Mæbius*, *Jet d'Encre* et *Art Le Sabord*. Elle est également chroniqueuse artistique et membre du comité de rédaction de la revue *Code-barres magazine*. Son premier roman, *Retour d'outre-mer*, vient de paraître aux Éditions Triptyque.

MARCEL POMERLO, comédien, auteur et metteur en scène, a publié deux textes de théâtre, *L'inoublié ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve* (les Éditions du lilas) et *Gaëtan : pièces à assembler à la maison* (Dramaturges Éditeurs), en plus d'écrire pour les revues *Jeu*, *L'Oiseau-Tigre du CNA*, ainsi que pour deux numéros de *Mæbius*. Il a également écrit un texte dans le livre *Carré rouge* (Éditions Fides). Il a joué dans soixante-dix productions théâtrales sur toutes les scènes montréalaises et régulièrement au Québec, au Canada et en Europe. Il est cofondateur de la compagnie Momentum

et joue également à la télévision et au cinéma. De plus, il a conçu et mis en scène une foule d'événements littéraires pour la Maison de la poésie de Montréal, le F. I. L., le Studio littéraire de la PDA et a dirigé le spectacle de clôture de Montréal capitale mondiale du livre. Sur scène, il a incarné plusieurs écrivains: Rimbaud, Verlaine, Cocteau, Élie Wiesel et dernièrement Jean-Paul Daoust, dans *My name is Jean-Paul* au Théâtre d'aujourd'hui.

SIMONE SUCHET. Titulaire d'un Ph. D. in Humanities: études cinématographiques, Université Concordia, Montréal. Auteur d'une thèse sur les représentations sociales dans le cinéma rural italien des années soixante-dix. Coscénariste de *Les mains au dos*, un film de Patricia Valeix. Auteure avec Guy Gauthier et Philippe Pilard de *Le documentaire passe au direct*, VLB éditeur, 2003. De 1977 à 1984, a vécu au Québec où elle a travaillé comme enseignante, traductrice et journaliste (*Châtelaine*, *Les Cahiers de la Femme*, *24 Images*, *Séquences*, *Vice versa*). Directrice adjointe (Partenariats et Communications), jusqu'au 18 septembre dernier, du Centre culturel canadien de Paris où elle travaillait depuis 1985. Au cours des vingt-sept dernières années, elle s'était occupée de nombreux secteurs culturels (cinéma, édition, arts de la scène).

SANDA VOÏCA est née en Roumanie. Elle a fait paraître des fragments de roman, des nouvelles et de la poésie dans les principales revues littéraires roumaines, ainsi que le recueil *Le diable avait les yeux bleus* aux Éditions Vinea (Bucarest, 1999). Depuis 1999 elle vit en France où elle continue d'écrire, mais en français. Elle est initiatrice et animatrice de la revue numérique mensuelle *Paysages écrits*. Détails sur ses dernières activités et publications littéraires sur son blog, *Le livre des proverbes nouveaux*, rubrique «Participation ailleurs».

LES YEUX FERTILES

ANTOINE BOISCLAIR

Le bruissement des possibles, poésie

Éditions du Noroît, 2011, 88 p.

Promenade zen au cœur du monde

Récemment récompensé par l'Académie des lettres du Québec, à travers le prix de poésie Alain-Grandbois 2012, *Le bruissement des possibles* d'Antoine Boisclair s'inscrit en marge des modes actuelles, esthétiques de routine, frénésies trash, violences et autres érotismes ambiants. C'est un livre à part qui a le courage de sa singularité et de son inactualité volontaire. Le projet tient à cheval entre deux extrêmes sur l'échelle du temps, en ce qu'il met en scène diverses façons d'appliquer aujourd'hui les préceptes ancestraux de l'esprit du zen. Il en résulte un climat flottant qui n'appartient ni tout à fait à l'hier du zen ni tout à fait à l'aujourd'hui de notre monde effréné. Le dépaysement est réussi et, de ce fait, le résultat est indéniablement poétique.

Il s'agit pour Boisclair d'un premier livre de poésie, si l'on exclut une petite plaquette¹ passée inaperçue en 2008. Dans *Le bruissement des possibles*, l'auteur suit la trace de ses maîtres et les influences sont palpables : parmi d'autres, Giorgio Agamben, du côté des théoriciens, et Hector de Saint-Denys Garneau, Jacques Brault, Robert Melançon, du côté des poètes². Comme chez Agamben, la connaissance du monde chez Boisclair va de pair avec une spiritualité ouverte sur l'histoire des concepts philosophiques et religieux ; comme chez Brault et Melançon, on dénote un sens aigu de l'observation ainsi qu'un lien symbiotique avec une Nature omniprésente qui se déploie en allers-retours incessants entre la description réaliste et l'introspection méditative. Le vocabulaire est choisi avec précision et le vers est rythmé avec minutie. Les poèmes imposent au lecteur le même esprit de contemplation que celui dont procède l'écriture.

L'enchantement survient lorsque le livre intègre jusqu'à les incarner les modèles théoriques sur lesquels il prend appui. Alors, l'écriture est personnelle et fait oublier que la vision qui la soutient, elle, ne l'est pas toujours. Dans ces conditions, on est appelé à contempler l'expérience d'une *théorie vécue*,

au plus près de la matière et de la sensation, et c'est ce que le livre fait de mieux tant sur le plan philosophique que sur le plan littéraire. En effet, cette acculturation donne lieu à la création d'images magnifiques d'intériorité et d'originalité: «[l]'espace/ se rétracte, fait fleurir quelques flocons / silencieux qui fondent au son de leur nom», «[l]e raisin gorgé d'alcool quand vient la pleine lune, / la marée glissant ses mains // sur les cuisses du soir», «un sac en plastique hissé comme un drapeau blanc/ au sommet d'un érable, / une mésange qui [...] paraphe la paix d'une plume, le miracle d'un pissenlit», ou «[l]es pensées sont des jeux d'ombres / sous le feuillage qui tangué / comme une chaloupe amarrée dans la lumière». De plus, ce très beau: «[N]ous sommes tous des ouvriers. / Nous alignons chiffres et paroles [...] Nous bâtissons / chaque jour un habitat précaire de signes // comme un abri de pailles sèches / pour nous protéger du tonnerre». Même si plusieurs passages peuvent être cités hors contexte et conserver toute leur éloquence, la plupart des poèmes tiennent sur le socle d'une délicate mais ample construction narrative.

*À l'école du soir, le feuillage suspend son bavardage
pour entendre la leçon des oiseaux.
Le chant du merle s'enroule aux branches*

*comme les vignes amoureuses s'allient au silence.
Sa mélodie coulante semble suivre les courants d'air,*

*mais ce sont les courants d'air qui coulent en sa mélodie.
Ses variations autour d'un seul thème*

*réconcilient le même et l'autre, la nuit
et le jour qui s'épousent en l'écoutant.*

*À cet instant précis sous les érables de Villeray,
le garagiste interrompt ses travaux
dans la rue parfaitement calme
où passe un bruit de rien.*

*Un chat,
immobile sur son seuil, guette le merle immobile
au bout d'une branche qui respire.*

*La ville est silencieuse. L'air tiède
s'adapte au corps et à l'esprit qui flotte.*

*Éphémères quiétudes. Instants ténus
comme un fil auquel s'accroche l'été.
Le merle recoud l'étoffe invisible du soir
pour dire que tout est là,*

*sans raison mais solidaire dans sa présence.
Il chante intuitivement ce qu'il ignore,
il chante toujours les mêmes notes*

*dans un ordre toujours différent
pour ne rien signifier d'autre que son propre chant.*

Le livre est divisé en neuf parties qui sont réunies par la même et unique proposition de départ : faire la démonstration que l'ancestral esprit du zen peut être appliqué à n'importe quelle situation contemporaine. Fond de cour urbain, plages bondées d'Acapulco, paysage de coupe à blanc, bouchon de circulation, chambre du nouveau-né, quotidien du gardien de sécurité ou de la pianiste du dimanche offrent tous à Boisclair l'occasion de contempler les possibles décantations de la conscience. Souvent, le raccord ne va pas de soi, et c'est ce qui fait la force du pari. En effet, on imagine plutôt l'adepte dans la posture du méditant qu'en habit de tennis ou dans le costard-cravate de l'économiste. Et pourtant. C'est là ce qu'évoque *Le bruissement des possibles*, comme pour exemplifier le fait que l'éveil spirituel est à la portée de tous et que la paix qui en découle est l'état naturel de l'esprit humain, si on ne s'applique pas à lui mettre des bâtons dans les roues... Ainsi, toutes les expériences du monde sont sujettes à contemplation. Chacune d'entre elles peut faire l'objet d'une observation qui transperce et transcende le voile du réel pour en livrer la véritable nature paisible. C'est le principal postulat du livre, qui est écrit comme si Lao-tseu ou le Bouddha eux-mêmes posaient leur regard sur l'ordinaire du monde exploré ici. Il en résulte une lenteur et une placidité qui s'insinuent jusque dans le corps et dans l'esprit du lecteur, si celui-ci choisit de s'y abandonner.

Une autre des forces du recueil vient du fait que l'auteur a su élaborer un lien direct entre l'organisation typographique de ses poèmes et la vision poétique du monde mise en scène par ceux-ci. L'auteur a fait le choix d'une langue classique portée par une prose découpée en vers, disposée sur deux, trois ou quatre lignes plutôt brèves. Chaque poème tient sur une pleine page unique et la forme, qui est relativement régulière (hormis quelques indentations ici et là), n'est pas sans rappeler

celle des haïkus. « En février, il ne reste du froid que le fer. / Une tige dure comme un cri / au bout duquel un glaçon pend », « [c]e soir, il neige sur l'épaule des montagnes / fragiles qui disparaissent / dans la brume de leur mythe », ou « [l]e soleil // explosant-fixe se régénère en brûlant. / Il tombe sans bouger dans le ciel qui tombe aussi. »

En adaptant la forme au propos et l'esprit au contenu, l'auteur construit un microcosme d'une grande cohérence. Cela dit, il ne se confine pas à ses codes et il n'hésite pas à faire respirer la structure séculaire qu'il s'est imposée, en l'adaptant au goût du jour et de l'ici. À travers l'emploi de césures inattendues et en faisant courir la flânerie d'une seule phrase sur deux ou même trois strophes différentes, Boisclair échappe à la monotonie et à la prévisibilité. Il développe un poème dont la forme vient à elle seule témoigner de l'intégration d'une philosophie millénaire à notre époque contemporaine et, du même coup, fait la preuve de l'adaptation d'une structure orientale (basée sur le respect des règles) à notre culture occidentale contemporaine débridée et pratiquement sans lois du point de vue de la création littéraire.

En fait, tout le livre s'élabore comme ça en oscillant entre les pôles de plusieurs couples d'opposés : la forme ancestrale sévère et aride *versus* la souplesse de la respiration immédiate qui la transforme ; le macrocosme du paysage *versus* le microcosme de la conscience individuelle qui le pense ; le grand temps de la vie persistante *versus* l'instantanéité du moment qui en autorise la saisie ; l'attention minutieuse de l'esprit *versus* le gonflement du cœur ébloui ; l'Orient *versus* l'Occident, etc. D'ailleurs au chapitre des réalités géographiques, Montréal joue un rôle important puisqu'elle permet d'équilibrer un peu les choses en occidentalisant la perspective. La ville est très concrètement représentée à travers son Quartier chinois, incontournable dans les circonstances, mais aussi son Centre-Sud, son quartier Villeray, le marché Jean-Talon, le Mile-End et Parc-Extension où « [c]heminées, croix d'église et dômes byzantins / baignent dans l'huile du soir qui frétille à feu doux ». Et c'est un peu comme si Montréal – qui est à elle seule un bon exemple d'intégration culturelle – servait également de métaphore géante au cosmopolitisme généralisé qui est à l'œuvre dans le livre sous la forme d'une convergence des opposés (tant sur le plan de la forme que du contenu), dans une osmose aussi déroutante qu'inventive.

Tout ça fait de ce *Bruissement des possibles* un livre entêtant, sans aucun doute possible. Cependant, le livre est inégal et le ton, trop souvent dogmatique. L'écriture joue sur

deux registres, qui, cette fois-ci, apparaissent difficilement conciliables. En effet, l'esprit du zen préconise de conserver l'attitude ouverte du débutant, de façon à voir chaque fois le monde avec des yeux neufs et chaque instant qui passe comme s'il était unique, jamais semblable, jamais répété. Cet art de vivre au présent fondé sur « l'essence de ce moment » en « commencement perpétuel³ » enchâssé « dans un mouvement circulaire et sacré » – tel qu'il demeure au cœur de toute pratique contemplative – est tout à fait compatible avec l'éthique du poème en général. Or les poèmes du *Bruissement des possibles*, même s'ils incarnent cet art de vivre, versent trop facilement dans l'appareillage théorique en s'appuyant sans retenue sur les enseignements immémoriaux (taoïstes ou bouddhistes) qui sont présentés quasiment à l'état brut, c'est-à-dire sans avoir été renouvelés d'aucune façon par un éventuel regard de débutant, justement, ou par une vision personnalisée qui les aurait rafraîchis.

On lira par exemple : « rien n'est sinon un reflet de l'esprit », « les parties se réconcilient avec le tout // et le tout, avec les parties », « le corps et l'esprit ne font qu'un », « le centre est partout / et la circonférence nulle part », « le sens des choses réside dans l'insignifiant », « [ê]tre, ne pas être : pure spéculation », etc. On aura également des constructions plus lourdes aux formules circulaires comme : « ce monde est l'image d'un monde / réfléchi par l'image d'autres mondes », « [l]a conscience est le mode d'être du temps, / sa façon d'être dans l'espace / et l'espace de son être », « [l]'horizon est un reflet de mon imagination, / l'imagination, un reflet de mes illusions », un personnage « s'abandonne [...] dans un tourbillon d'images. Il est le sens / et le non-sens quotidiens de ce tourbillon ».

Le livre aurait également gagné à mettre la pédale douce sur les références explicites faites à un « poète chinois », à « Lao-tseu » et son « *Tao-tō king* », ou à la voie bouddhiste (qu'on avait de toute façon reconnus sans qu'ils aient besoin d'être nommés en clair). L'horizon des poèmes aurait pu être élargi de belle façon, si on les avait laissé flotter pour ce qu'ils sont : de la poésie. À cause de cet ombrage didactique, le lecteur pourra avoir l'impression agaçante qu'on le fait manger à la petite cuillère. Il y a aussi quelques mots abstraits comme *conscience* (surutilisé), *esprit*, *vide*, *vérité*, *non-être*, *expérience* ou *apparence* qui viennent faire le même effet, à la longue. Toutes ces références prennent des allures de cadres conceptuels à la Agamben, qui sont tout à fait à leur place dans des textes de théorie littéraire. Mais ici, ils viennent malheureusement tirer les poèmes vers le bas et faire en sorte que ceux-ci s'apparentent parfois davantage à un traité

philosophique sur le taoïsme ou sur le bouddhisme zen qu'à un livre de poésie. Si l'on veut toucher à l'art et à la grâce qui sont indéniablement présents dans ce livre, il faudra accepter de traverser (voire d'oublier) l'inconfort lié à ces sorties de l'arène du poétique qui nous sont imposées.

Par-delà la proposition philosophique et formelle au sujet du temps qui flotte et des formes qui passent, de l'unification sur fond de disparité de notre « multitude unanime », de la précarité de l'existence et autres « vérité[s] abstraite[s] », Boisclair aborde aussi la place du poème au sein de cette existence. Question légitime puisqu'à ses yeux, « nous accueillons ces images / pour dire les choses telles qu'elles sont // dans nos mots qui modifient l'état des choses ». « Nous laissons couler [...] pour ne retenir qu'un grain. // Le poème est la confiance en ce grain. / La perle qui contient l'illusion de cette confiance / et la confiance en cette illusion. // Le poème restitue l'expérience du monde / qu'on nous dérobe au passage »... Comme si le poème (dont la lenteur est partagée autant par le lecteur que par l'écrivain) permettait de retenir un peu de cette expérience qui fuit à vive allure sur le compte de notre vie qui peut même passer tout entière sans qu'on la voie. Cette conception optimiste du poème va évidemment à contre-courant d'une autre vision extrêmement répandue chez les poètes contemporains. Le désir de croire aux capacités du poème d'instiller la sérénité au cœur du monde, comme le soutient Boisclair dans *Le bruissement des possibles*, va à l'encontre d'un très prégnant culte du défaitisme et du désenchantement face aux soi-disant pouvoirs de la poésie. Voilà qui le caractérise comme auteur, et qui l'arrache de façon spectaculaire aux postulats cultivés d'emblée par la modernité. Et c'est ainsi que Boisclair boucle la boucle de son intemporalité volontaire et de sa singularité qui touche à plusieurs aspects de l'acte d'écriture.

Comme chez Melançon, les références culturelles (historiques, philosophiques, littéraires, musicales et religieuses) sont triées sur le volet. Don Quichotte, Plotin, Parménide, Dante, saint Augustin, Picasso, saint Thomas, le Christ, Mozart et les mythiques sommeil de Psyché, flèche de Zénon, chevelure de Kairos ou ailes de Pégase concourent par le biais de l'imaginaire à ouvrir le texte sur une représentation grandissante de l'espace-temps, « lacs d'éternité, / cascades, chutes [...] océan des âges », qui constitue la toile de fond de cet immense *Bruissement des possibles*, où l'exploration du monde est conduite comme un exercice de ravissement, voyageant du plus grand au plus petit, et inversement. Pour contemplatifs seulement. Lecteurs pressés, s'abstenir.

*Entre chaque battement de cœur,
chaque flocon, le monde suspend sa réalité*

*sur la piste où nous glissons en skis de fond
pour prolonger l'instant.*

*Épinettes et sapins chargés de lumière
filtrent nos pensées,*

*adoucissent le martèlement du pic-bois
dont l'écho ricoche au fond d'un couloir étroit.*

*Nous glissons dans l'intervalle
tandis que les ruisseaux chuchotent*

*sous la glace épaisse du temps.
Nous écoutons ronfler l'ours.*

*Plus loin, chaque branche qui se balance
au-dessus du vide nous dit oui
et nous dit non.*

*Chaque conifère nous observe
du haut de son silence
quand la neige durcie couine*

*sous les pôles que nous piquons
pour retrouver l'élan.*

*Nous respirons
parmi les arbres qui respirent aussi.
Nous glissons dans l'intervalle qui s'ouvre*

*et se referme entre chaque battement,
chaque flocon.*

Monique Deland

Notes

1. Antoine Boisclair, *La casse et autres méditations astrophysiques*, Montréal, Éditions des Antipodes (dirigées par Robert Melançon), 2008. Cette plaquette contient d'ailleurs des poèmes qui ont été repris différemment dans *Le bruissement des possibles*.

2. Boisclair est l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée *L'école du regard: poésie et peinture chez Saint-Denys Garneau, Roland Giguère et Robert Melançon*, Montréal, Fides, coll. Nouvelles études québécoises, 2009, ainsi que d'un mémoire de maîtrise dirigé par Robert Melançon.

3. Expression que l'on doit, sans pouvoir l'oublier, à Saint-Denys Garneau.



Pierre-Yves Pépin

Ticket pour l'éternité

nouvelles, 100 p., 20 \$

« Mercenaires, rebelles, mutinés, trafiquants, médecins sadiques, pianistes jaloux, matelots borgnes, évadés de prison et espionnes en fuite... Tout ce beau monde a pris un *Ticket pour l'éternité* dans l'admirable recueil de nouvelles de Pierre-Yves Pépin, qui nous entraîne dans un coupe-gorge de Suez, un hôtel du Congo, un estaminet mal famé de Málaga ou un désert infesté de scorpions, courtisant le danger dans la plus pure tradition des grands maîtres de la nouvelle d'aventure. »

Martine Desjardins, *L'actualité*



Mazouz OuldAbderrahmane

Le Café Maure

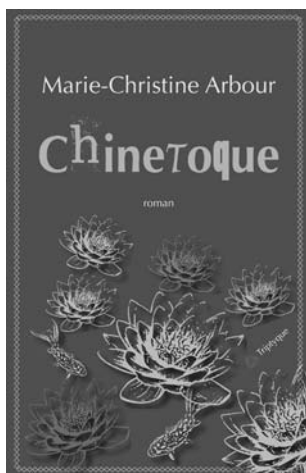
roman, 170 p., 20 \$

« Il y a quelque chose du conte oral qui serait écrit, de la chanson populaire devenue poème dans ce roman assez stupéfiant, rempli de vie et de paroles et de colère et de beauté. »

Marie-Christine Blais, *La Presse*

« Cet ancien membre du Théâtre national algérien, disparu en novembre dernier, soigne amoureuxment les personnages de son unique roman. Non sans humour, il en fait les vecteurs d'une mémoire d'avant-guerre, une mémoire construite autour de disparités criantes, d'humiliations quotidiennes et de fortes solidarités entre les gens du même quartier. »

Maud Cucchi, *Le Droit*



Marie-Christine Arbour

ChineToque

roman, 225 p., 20 \$

« Ses années d'universités, ses amours malheureuses, sa relation avec sa mère, son père qui a quitté la maison quand elle était toute petite, son travail de traductrice dans le domaine des médecines douces : l'auteure arrive à raconter tout cela en peu de mots grâce à son écriture concise bien particulière. »

Josée Lapointe, *La Presse*



Julia Pawlowicz

Retour d'outre-mer

roman, 167 p., 20 \$

« Julia Pawlowicz, elle-même d'origine polonaise, livre avec *Retour d'outre-mer* une méditation sensible sur le passage du temps. »

Christian Desmeules, *Le Devoir*

« Ce n'est pas de l'écriture, c'est de l'orfèvrerie minutieuse. [...] Il y avait longtemps que la littérature québécoise ne nous avait pas révélé une écrivaine aussi forte. À lire. »

Claude Daigneault,
blogue littéraire de la Noraye



François Lepage

Les abeilles

roman, 190 p., 20 \$

« Fort divertissant. Rempli d'humour. »

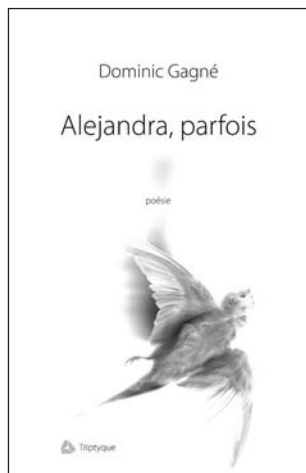
Yves Gauthier, *Info-culture.biz*

« On se rend jusqu'à la dernière page avec entrain. C'est facile à lire et on veut absolument connaître le dénouement de cette histoire pleine de rebondissements. [...] Ce deuxième roman de François Lepage a le mérite de présenter une facette très actuelle de la société québécoise. »

Andrée LeBel, *La Presse*

« [...] extrêmement bien écrit et accessible »

Sophie Ginoux, *Le 4 à 6 (CIBL)*



Dominic Gagné

Alejandra, parfois

poésie, 65 p., 16 \$

Librement inspiré par le journal intime de la poétesse argentine Alejandra Pizarnik, *Alejandra, parfois* détaille, dans une langue près du chuchotement, les tableaux qui composent la collection de solitudes d'une femme, hantée par les guerres et les livres des autres, obsédée par la mort, les objets qui prennent feu et les vocables noirs comme une forêt: *Alejandra n'écrit pas elle disparaît / cède la place / à l'implacable désordre des choses.*

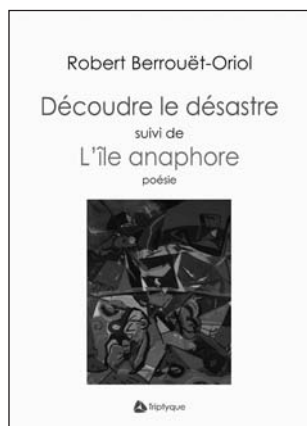


Valérie Bourdon

Stand by

poésie, 70 p., 16 \$

Stand by est le mouvement d'amour d'une voix qui cherche à approcher le corps du père, cerné ici à partir de ses failles et de ses fatigues. Ces moments de désœuvrement sont recueillis comme de précieux instants où quelque chose se trouve délié et où il devient possible d'infiltrer le silence des hommes. Par le biais de souvenirs, de photos, de fantasmes et de vêtements, la relation filiale se tisse et se détresse dans une tension entre lyrisme et prosaïsme, entre le féminin et le masculin, de même qu'entre le corps et la voix.



Robert Berrouët-Oriol

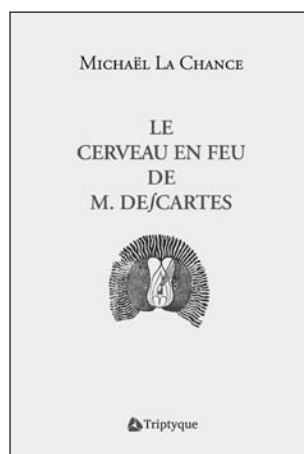
Découdre le désastre

suivi de

L'île anaphore

poésie, 77 p., 16 \$

Dans un langage exigeant, finement maîtrisé, rythmé et d'une grande rigueur lexicale, cette nouvelle œuvre de fiction poétique clôt le diptyque inauguré avec *Poème du décours*.



Michaël La Chance

Le cerveau en feu de M. Descartes

essai, 131 p., 22 \$

« Michaël La Chance, avec *Le cerveau en feu de M. Descartes*, propose un livre inclassable que j'ai lu en soupesant les mots, évaluant les phrases qui ébranlent la vie et les jours, la pensée qui, souvent, nous pousse dans les plus étranges excitations. Une réflexion comme il ne s'en fait plus et qui permet de se calmer dans un siècle où l'avalanche d'informations fait de nous des analphabètes. Une entreprise vivifiante. »

Yvon Paré, *Le Progrès-Dimanche*



Patrick Coppens

Alphabêtes

poésie et dessins de l'auteur, 120 p., 30 \$

« Il s'adresse à tout le monde, ce livre, sans distinction. Son écriture tient de l'aphorisme, du proverbe, de la courte fable... Et puis l'auteur se révèle être un illustrateur extraordinaire. Ses dessins, qui dissimulent et révèlent la silhouette d'une bête imaginaire, sont d'introuvables sources de plaisir et d'émerveillement. Ils font d'*Alphabêtes* l'un des plus beaux ouvrages qui allie poésie et image jamais imprimés au Québec. »

Bernard Lévy, *Vie des arts*



Ouvrir le XXI^e siècle 80 poètes québécois et français

« Le plaisir qu'on tire de cette lecture est à la hauteur du défi. Qu'ils viennent d'un ou de l'autre côté de l'Atlantique, les mots trouvent des résonances. On se surprend à vouloir en savoir plus sur tel poète, on a le goût de se procurer le recueil de tel autre, on a besoin de retrouver dans la bibliothèque le livre de celui-ci ou de celle-là, de lire à voix haute certains des textes ou, au contraire, d'en éviter certains autres. Bref, on a envie de lire de la poésie. »

Marie-Christine Blais, *La Presse*



Jean Forest
Le grand glossaire des anglicismes

édition revue et augmentée

PLUS DE 11 000 ARTICLES

L'ouvrage est composé d'un répertoire général ainsi que de cinq répertoires spécialisés couvrant :

- les expressions et locutions,
- les exclamations,
- les anglicismes de culture,
- les anglicismes de commerce,
- les anglicismes de maintien.

Dans *Les anglicismes de la vie quotidienne des Québécois*, paru en 2006, nous présentions le phénomène de l'anglicisation de notre langue et en exposions les mécanismes essentiels sans pouvoir fournir la masse beaucoup trop imposante de nos emprunts. Le présent ouvrage vient combler cette lacune.

POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez les bonnes
histoires policières ?
Quatre fois l'an
Alibis vous offre
les meilleurs textes
du genre !

N° 44

Des fictions de
Jacques Côté,
Richard Ste-Marie,
André Jacques,
Véronique Bessens,
Julie Racine,
Peter Sellers



Et un article de
Jacques Côté sur
« Hitchcock à Québec »

ALIBIS EST MAINTENANT DISPONIBLE
EN VERSION NUMÉRIQUE !

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

- ☐ Je m'abonne pour 1 an : 30 \$ (taxes incluses)
☐ Je m'abonne pour 2 ans : 57,99 \$ (taxes incluses)

418-837-2098

NOM

ADRESSE

Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

www.revue-alibis.com

M044



JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$ ☐

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$ ☐

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

N^o : _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 30 \$	Canada 40 \$
Étranger 40 \$	Étranger 50 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 55 \$	Canada 75 \$
Étranger 75 \$	Étranger 95 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 75 \$	Canada 105 \$
Étranger 105 \$	Étranger 135 \$

Visitez notre site Internet :
www.xyzrevue.com

BULLETIN D'ABONNEMENT

Nom _____			
Adresse _____			
Ville _____			
Code postal _____		Téléphone _____	
Courriel _____			
Ci-joint	☐ Chèque	☐ Visa	☐ MasterCard
N° _____		Expire le _____	
Signature _____		Date _____	

RETOURNER À : XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33
Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

eStuaire

LE
POÈME EN
REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE
TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	É.-U.	ÉTRANGER
1 AN	41,01 \$	55 \$	65 \$
	INSTITUTION 72,91 \$	INSTITUTION 75 \$	INSTITUTION 85 \$
2 ANS	72,91 \$	90 \$	110 \$
	INSTITUTION 132,15 \$	INSTITUTION 130 \$	INSTITUTION 150 \$
3 ANS	104,81 \$	—	—
	INSTITUTION 191,39 \$	INSTITUTION —	—
nom			
adresse			
code postal			
téléphone			
télécopieur			
courriel			

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

EStuaire CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1

MÖEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros / 1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 \$	2 ans: 60 \$
	• à l'étranger	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
Institution:	• au Canada	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
	• à l'étranger	1 an: 100 \$	2 ans: 190 \$

La collection complète (environ 115 numéros):

• au Canada	individu: 200 \$
	institution: 250 \$
• à l'étranger	individu: 225 \$
	institution: 275 \$

La collection complète et un abonnement d'un an:

• au Canada	individu: 230 \$
	institution: 305 \$
• à l'étranger	individu: 275 \$
	institution: 375 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MÖEBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-2335

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Web: www.moebius.qc.ca

Nom : _____

Adresse : _____

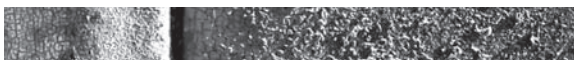
Courriel : _____

Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète ☐

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an ☐



ARTS VISUELS



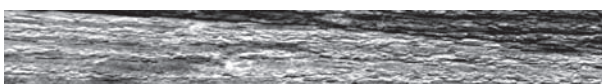
CINÉMA



CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

www.sodep.qc.ca



GARANT DES FORÊTS
INTACTES

Tous les numéros de la revue *MCEBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

L'impression du numéro 137 de la revue *MCEBIUS* a permis de sauvegarder l'équivalent de 6 arbres de 15 à 20 centimètres de diamètre et de 20 mètres de haut. Ces bienfaits écologiques sont fondés sur les recherches effectuées par l'Environmental Defense Fund et d'autres membres du Paper Task Force.